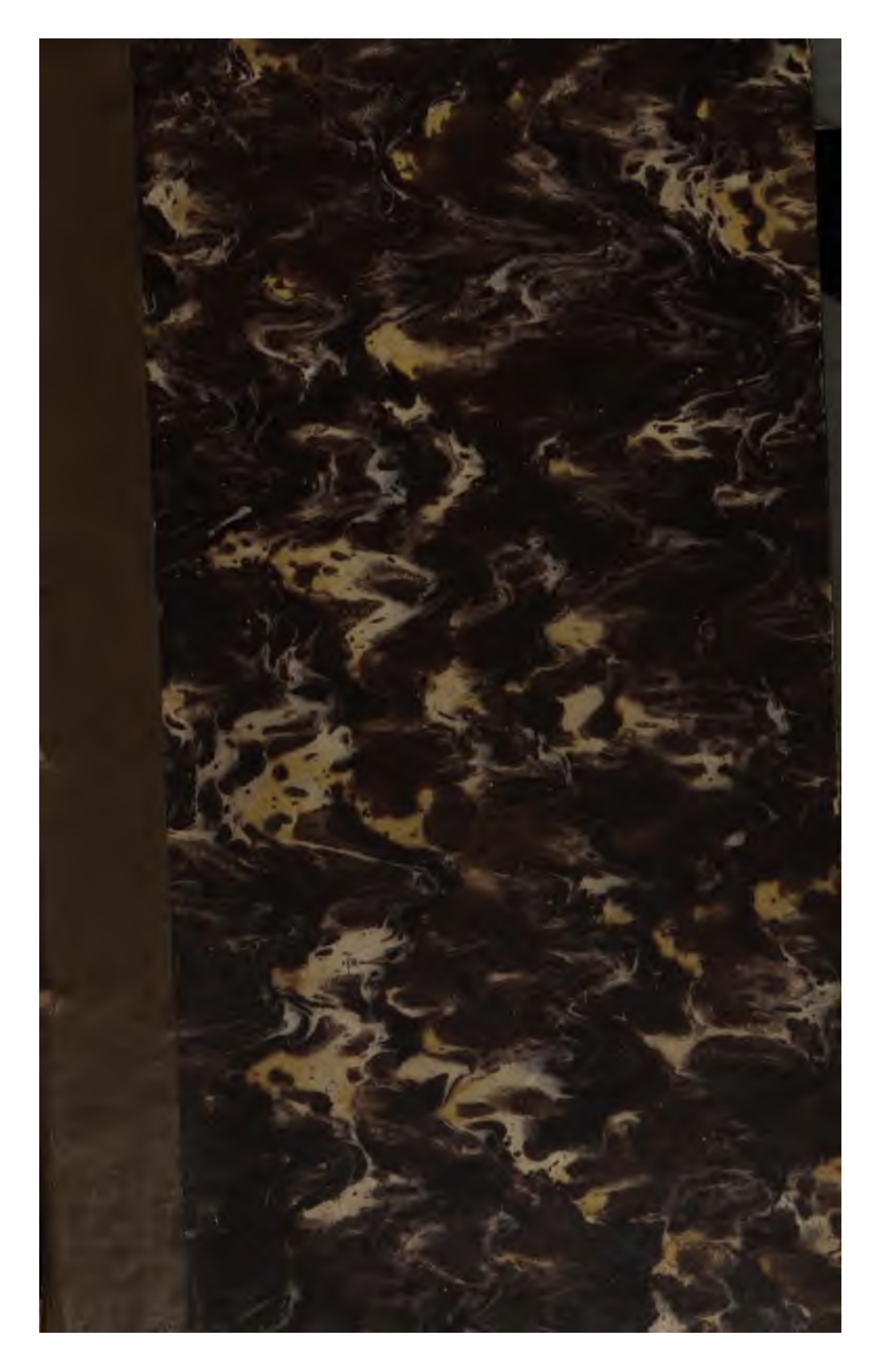






NOUVEAU CHRISTIANISME.

NOUVEAU
CHRISTIANISME.

LETTRES D'EUGÈNE RODRIGUES

SUR

LA RELIGION ET LA POLITIQUE.

L'ÉDUCATION

DU GENRE HUMAIN,

DE LESSING,

TRADUIT, POUR LA PREMIÈRE FOIS, DE L'ALLEMAND

PAR EUGÈNE RODRIGUES.



PARIS,

AU BUREAU DU GLOBE, RUE MONSIGNY, N° 6.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.

1832.

Voilà la dernière parole de notre maître; nous la publions aujourd'hui telle qu'elle fut prononcée par lui en 1825; c'est en elle que nous avons puisé la vie RELIGIEUSE qui nous anime, c'est dans ce premier livre de l'HUMANITÉ NOUVELLE que nous avons appris ce que nous enseignons progressivement au monde.

Là sont posées les bases fondamentales

de la MORALE, du *dogme* et du *culte* SAINT-SIMONIENS, sur lesquelles nous avons infatigablement élevé les premières assises du temple de l'avenir.

Nous ne sommes pas comme les chrétiens avec leur Évangile, comme les mahométans avec leur Coran, comme les Juifs et les Indiens avec leurs livres saints, tous prosternés devant une lettre morte, immuable comme l'éternité : nous sommes par SAINT-SIMON les hommes du PROGRÈS, et si nous reproduisons *textuellement* l'œuvre de notre maître, ce n'est point par un superstitieux respect pour les PERFECTIONS de la parole du révélateur.

Nous, enfans de SAINT-SIMON, nous voulons que l'on sache qui FUT notre père; mais nous prétendons aussi que nul n'ignore qui NOUS SOMMES, et nous désirons

que nos enfans apprennent ainsi de nous qu'eux aussi seront aimés, jugés et retribués SELON LEURS OEUVRES, car telle est la loi nouvelle.

Depuis la mort de notre maître nous avons, en nous, manifesté sa VIE DE PROGRÈS au monde, et par nous le monde *connaît* SAINT-SIMON; il le *connaît*, car nous avons *enseigné* son DOGME; et maintenant nous voulons que l'humanité le *voie* et le *touche*, car nous le *pratiquons*, notre CULTE s'élève.

ENFANTIN.

Janvier 1832

AVANT-PROPOS.

Le morceau que l'on va lire était destiné à faire partie du deuxième volume des *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles;* mais l'objet qui s'y trouve traité est tellement important en lui-même, et à cause des circonstances politiques actuelles, qu'il a été jugé convenable de le publier séparément, et dès à présent.

Rappeler les peuples et les rois au véritable esprit du christianisme, alors même qu'on s'en écarte le plus, que des

lois sur le *sacrilége* sont promulguées, et que les catholiques et les protestans, en Angleterre, cherchent les moyens de terminer une lutte longue et pénible; en même temps, essayer de préciser l'action du sentiment religieux dans la société, quand tous l'éprouvent, ou du moins sentent le besoin de le respecter dans les autres; quand les écrivains les plus distingués s'occupent d'en déterminer l'origine, les formes et les progrès, et que, d'une autre part, la théologie cherche à l'étouffer sous le poids de la superstition : tel est le but principal qu'on s'est proposé dans les dialogues suivans.

Les ministres des différentes sectes chrétiennes qui se regardent réciproquement comme hérétiques, et qui,

dans le sens vrai et moral du christianisme, le sont tous à différens degrés, ces ministres, disons-nous, ne manqueront pas de se récrier contre une semblable accusation, et contre l'écrit où elle est développée; mais ce n'est point principalement à eux que s'adresse cet écrit, il s'adresse à tous ceux qui, classés, soit comme catholiques, soit comme protestans luthériens, ou protestans réformés, ou anglicans, soit même comme israélites, regardent la religion comme ayant pour objet essentiel la morale; à tous les hommes qui, admettant la plus grande liberté de culte et de dogme, sont loin cependant de regarder la morale avec des yeux d'indifférence, et qui sentent le besoin continuel de l'épurer, de la perfectionner,

et d'étendre son empire sur toutes les classes de la société en lui conservant un caractère religieux; à tous les hommes enfin qui ont saisi ce qu'il y a de vraiment sublime, de divin, dans le premier christianisme, la supériorité de la morale sur tout le reste de la loi, c'est-à-dire sur le culte et le dogme, et qui comprennent en même temps que le culte et le dogme ont pour but de fixer l'attention de tous les fidèles sur la morale divine. De ce point de vue, les critiques du catholicisme, du protestantisme, et des autres sectes chrétiennes, deviennent indispensables, puisqu'il est prouvé qu'aucune de ces sectes n'a accompli les vues du fondateur du christianisme.

Ce désir d'épurer la morale, de sim-

plifier le culte et le dogme, pousse beaucoup de personnes à proposer une secte particulière du protestantisme, par exemple la religion dite *réformée*, comme le passage inévitable à un nouvel ordre de choses religieux, ou même comme un choix définitif; elles fondent leur opinion sur ce que cette religion particulière se rapproche davantage de l'esprit du christianisme que toutes les autres, et certes elles s'élèveront pour repousser tous les traits qu'elles croiront lancés contre le protestantisme.

Il n'y a qu'un mot à répondre à cet argument: l'espèce humaine n'est point condamnée à l'imitation; et il arrive bien souvent que, lorsque nous apprécions complétement l'avantage qu'il y a eu, à une époque antérieure, d'adopter

telle opinion, telle institution, cette approbation pour ce qui a été fait doit marcher de front avec l'établissement d'une opinion, d'une institution encore supérieure, et toute erreur à cet égard est à la fois et nuisible et passagère.

Quant aux personnes qui n'envisagent les idées sur la Divinité et sur la révélation que comme des formules qui ont pu avoir quelque utilité à des époques d'ignorance et de barbarie, et qui trouveront anti-philosophique l'emploi de semblables formules au dix-neuvième siècle; ces personnes, qui, *d'un rire voltairien*, croiront pouvoir réfuter l'auteur de cet écrit, chercheront probablement dans leurs systèmes prétendus philosophiques une formule de morale plus générale, plus simple

et plus populaire que la formule chrétienne; et si elles ne trouvaient à lui substituer que la raison pure et la loi naturelle, révélée au fond des cœurs, elles ne soutiendraient plus sans doute une discussion de mots; d'ailleurs elles ne tarderaient pas à s'apercevoir combien il y a de vague et d'incertitude dans leur langage. Si elles pouvaient enfin douter de l'excellence sur-humaine du principe chrétien, au moins devraient-elles le respecter comme le principe le plus général que les hommes aient jamais employé, comme la théorie la plus élevée qui ait été produite depuis dix-huit siècles.

NOUVEAU

CHRISTIANISME,

DIALOGUES

ENTRE

UN CONSERVATEUR ET UN NOVATEUR.

PREMIER DIALOGUE.

Le Conservateur. Croyez-vous en Dieu?

Le Novateur. Oui, je crois en Dieu.

Le C. Croyez-vous que la religion chrétienne ait une origine divine?

Le N. Oui, je le crois,

Le C. Si la religion chrétienne est d'origine divine, elle n'est point susceptible de perfec-

tionnement ; cependant vous excitez par vos écrits les artistes, les industriels et les savans, à perfectionner cette religion : vous entrez donc en contradiction avec vous-même, puisque votre opinion et votre croyance se trouvent en opposition.

Le N. L'opposition que vous croyez remarquer entre mon opinion et ma croyance n'est qu'apparente ; il faut distinguer ce que Dieu a dit personnellement de ce que le clergé a dit en son nom.

Ce que Dieu a dit n'est certainement pas perfectible, mais ce que le clergé a dit au nom de Dieu compose une science susceptible de perfectionnement, de même que toutes les autres sciences humaines. La théorie de la théologie a besoin d'être renouvelée à certaines époques, de même que celle de la physique, de la chimie et de la physiologie.

Le C. Quelle est la partie de la religion que vous croyez divine ? quelle est celle que vous considérez comme étant humaine ?

Le N. Dieu a dit : *Les hommes doivent se conduire en frères à l'égard les uns des autres ;*

ce principe sublime renferme tout ce qu'il y a de divin dans la religion chrétienne.

Le C. Quoi! vous réduisez à un seul principe ce qu'il y a de divin dans le christianisme?...

Le N. Dieu a nécessairement tout rapporté à un seul principe; il a nécessairement tout déduit du même principe; sans quoi sa volonté à l'égard des hommes n'aurait point été systématique. Ce serait un blasphème de prétendre que le Tout-Puissant ait fondé sa religion sur plusieurs principes.

Or, d'après ce principe que Dieu a donné aux hommes pour règle de leur conduite, ils doivent organiser leur société de la manière qui puisse être la plus avantageuse au plus grand nombre; ils doivent se proposer pour but dans tous leur travaux, dans toutes leurs actions, d'améliorer le plus promptement et le plus complétement possible l'existence morale et physique de la classe la plus nombreuse.

Je dis que c'est en cela et en cela seulement que consiste la partie divine de la religion chrétienne.

Le C. J'admets que Dieu n'ait donné aux hommes qu'un seul principe ; j'admets qu'il leur ait commandé d'organiser leur société de manière à garantir à la classe la plus pauvre l'amélioration la plus prompte et la plus complète de son existence morale et physique : mais je vous ferai observer que Dieu à laissé des guides à l'espèce humaine. Avant de remonter au ciel, Jésus-Christ a chargé ses apôtres et leurs successeurs de diriger la conduite des hommes, en leur indiquant les applications qu'ils devaient faire du principe fondamental de la morale divine, et en leur facilitant les moyens d'en tirer les conséquences les plus justes.

Reconnaissez-vous l'église pour une institution divine ?

Le N. Je crois que Dieu a fondé lui-même l'église chrétienne ; je suis pénétré du plus profond respect et de la plus grande admiration pour la conduite des Pères de cette église.

Ces chefs de l'église primitive ont prêché franchement l'union à tous les peuples ; ils les ont engagés à vivre entre eux d'une manière

pacifique ; ils ont déclaré positivement et avec la plus grande énergie aux hommes puissans que leur premier devoir était d'employer tous leurs moyens à la plus prompte amélioration possible de l'existence morale et physique des pauvres.

Ces chefs de l'église primitive ont fait le meilleur de tous les livres qui ait jamais été publié, *le Catéchisme primitif*, dans lequel ils ont partagé les actions des hommes en deux classes, les bonnes et les mauvaises, c'est-à-dire celles qui sont conformes au principe fondamental de la morale divine, et celles qui sont contraires à ce principe.

Le C. Précisez davantage votre idée, et dites-moi si vous regardez l'église chrétienne comme infaillible.

Le N. Dans le cas où l'église a pour chefs les hommes les plus capables de diriger les forces de la société vers le but divin, je crois que l'église peut sans inconvénient être réputée infaillible, et que la société agit sagement en se laissant conduire par elle.

Je considère les Pères de l'église comme

ayant été infaillibles pour l'époque où ils ont vécu, tandis que le clergé me paraît aujourd'hui, de tous les corps constitués, celui qui commet les plus grandes erreurs, les erreurs les plus nuisibles à la société; celui dont la conduite se trouve le plus directement en opposition avec le principe fondamental de la morale divine.

Le C. La religion chrétienne se trouve donc, selon vous, dans une bien mauvaise situation?

Le N. Bien au contraire, jamais il n'a existé un si grand nombre de bons chrétiens; mais aujourd'hui ils appartiennent presque tous à la classe des laïques. La religion chrétienne a perdu, depuis le quinzième siècle, son unité d'action. Depuis cette époque il n'existe plus de clergé chrétien; tous les clergés qui cherchent aujourd'hui à enter leurs opinions, leurs morales, leurs cultes et leurs dogmes sur le principe de morale que les hommes ont reçu de Dieu sont hérétiques, puisque leurs opinions, leurs morales, leurs dogmes et leurs cultes se trouvent plus ou

moins en opposition avec la morale divine; le clergé qui est le plus puissant de tous est aussi celui de tous dont l'hérésie est la plus forte.

Le C. Que deviendra la religion chrétienne si, comme vous le pensez, les hommes chargés du soin de l'enseigner sont devenus hérétiques?

Le N. Le christianisme deviendra la religion universelle et unique ; les Asiatiques et les Africains se convertiront; les membres du clergé européen redeviendront bons chrétiens, ils abandonneront les différentes hérésies qu'ils professent aujourd'hui. La véritable doctrine du christianisme, c'est-à-dire la doctrine la plus générale qui puisse être déduite du principe fondamental de la morale divine, sera produite, et aussitôt cesseront les différences qui existent dans les opinions religieuses.

La première doctrine chrétienne n'a donné à la société qu'une organisation partielle et très-incomplète. Les droits de César sont restés indépendans des droits attribués à l'église. *Rendez à César ce qui appartient à César;*

telle est la fameuse maxime qui a séparé ces deux pouvoirs. Le pouvoir temporel a continué de fonder sa puissance sur la loi du plus fort, tandis que l'église a professé que la société ne devait reconnaître comme légitimes que les institutions ayant pour objet l'amélioration de l'existence de la classe la plus pauvre.

La nouvelle organisation chrétienne déduira les institutions temporelles, ainsi que les institutions spirituelles, du principe que *tous les hommes doivent se conduire à l'égard les uns des autres comme des frères*. Elle dirigera toutes les institutions, de quelque nature qu'elles soient, vers l'accroissement du bien-être de la classe la plus pauvre.

Le C. Sur quels faits fondez-vous cette opinion? Qui vous autorise à croire qu'un même principe de morale deviendra le régulateur unique de toutes les sociétés humaines?

Le N. La morale la plus générale, la morale divine doit devenir la morale unique; c'est la conséquence de sa nature et de son origine.

Le peuple de Dieu, celui qui avait reçu des révélations avant l'apparition de Jésus, celui qui est le plus généralement répandu sur toute la surface du globe, a toujours senti que la doctrine chrétienne, fondée par les Pères de l'église, était incomplète; il a toujours proclamé qu'il arriverait une grande époque, à laquelle il a donné le nom de *messiaque*, époque où la doctrine religieuse serait présentée avec toute la généralité dont elle est susceptible; qu'elle réglerait également l'action du pouvoir temporel et celle du pouvoir spirituel, et qu'alors toute l'espèce humaine n'aurait plus qu'une seule religion, qu'une même organisation.

Enfin je conçois clairement la nouvelle doctrine chrétienne, et je vais la produire; puis je passerai en revue toutes les institutions spirituelles et temporelles qui existent en Angleterre, en France, dans l'Allemagne du nord et dans celle du sud; en Italie, en Espagne et en Russie; dans l'Amérique septentrionale et dans l'Amérique méridionale. Je comparerai les doctrines de ces différentes institutions avec

celle qui se déduit directement du principe fondamental de la morale divine, et je ferai facilement comprendre à tous les hommes ayant de la bonne foi et de bonnes intentions que si toutes ces institutions étaient dirigées vers le but de l'amélioration du bien-être moral et physique de la classe la plus pauvre, elles feraient prospérer toutes les classes de la société, toutes les nations, avec la plus grande rapidité possible.

Je suis novateur, parce que je tire des conséquences plus directes qu'on ne l'avait fait jusqu'à ce jour du principe fondamental de la morale divine. Vous qui, zélé comme moi pour le bien public, êtes animé d'un esprit de conservation, vous bornez votre tâche à empêcher les hommes de perdre de vue le principe même que je veux développer. Eh bien, réunissons nos efforts; je vais produire mes idées, combattez-les quand il vous paraîtra que je m'écarterai de la direction donnée aux hommes par le Tout-Puissant.

C'est avec une entière confiance que j'entreprends cette grande œuvre. Le meilleur théo-

logien est celui qui fait les applications les plus générales du principe fondamental de la morale divine; le meilleur théologien est le véritable pape, il est le vicaire de Dieu sur la terre. Si les conséquences que je vais présenter sont justes, si la doctrine que je vais exposer est bonne, c'est au nom de Dieu que j'aurai parlé.

J'entre en matière. Je commencerai par examiner les différentes religions qui existent aujourd'hui; je comparerai leurs doctrines avec celle qui se déduit directement du principe fondamental de la morale divine.

DES RELIGIONS.

Le nouveau christianisme se composera de parties à peu près semblables à celles qui composent aujourd'hui les diverses associations hérétiques qui existent en Europe et en Amérique.

Le nouveau christianisme, de même que les associations hérétiques, aura sa morale,

son culte et son dogme ; il aura son clergé, et son clergé aura ses chefs. Mais, malgré cette similitude d'organisation, le nouveau christianisme se trouvera purgé de toutes les hérésies actuelles ; la doctrine de la morale sera considérée par les nouveaux chrétiens comme la plus importante ; le culte et le dogme ne seront envisagés par eux que comme des accessoires ayant pour objet principal de fixer sur la morale l'attention des fidèles de toutes les classes.

Dans le nouveau christianisme, toute la morale sera déduite directement de ce principe : *Les hommes doivent se conduire en frères à l'égard les uns des autres ;* et ce principe, qui appartient au christianisme primitif, éprouvera une *transfiguration* d'après laquelle il sera présenté comme devant être aujourd'hui le but de tous les travaux religieux.

Ce principe régénéré sera présenté de la manière suivante : *La religion doit diriger la société vers le grand but de l'amélioration la plus rapide possible du sort de la classe la plus pauvre.*

Ceux qui doivent fonder le nouveau christianisme et se constituer chefs de la nouvelle église, ce sont les hommes les plus capables de contribuer par leurs travaux à l'accroissement du bien-être de la classe la plus pauvre. Les fonctions du clergé se réduiront à enseigner la nouvelle doctrine chrétienne, au perfectionnement de laquelle les chefs de l'église travailleront sans relâche.

Voilà en peu de mots le caractère que doit développer dans les circonstances présentes le véritable christianisme. Nous allons comparer cette conception d'institution religieuse avec les religions qui existent en Europe et en Amérique ; de cette comparaison nous ferons facilement ressortir la preuve que toutes les religions prétendues chrétiennes qui se professent aujourd'hui ne sont que des hérésies, c'est-à-dire qu'elles ne tendent pas directement à l'amélioration la plus rapide possible du bien-être de la classe la plus pauvre, ce qui est le but unique du christianisme.

DE LA RELIGION CATHOLIQUE.

L'association catholique, apostolique et romaine est la plus nombreuse de toutes les associations religieuses européennes et américaines; elle possède encore plusieurs grands avantages sur toutes les autres sectes auxquelles sont attachés les habitans de ces deux continens.

Elle a succédé immédiatement à l'association chrétienne, ce qui lui donne un certain *vernis* d'orthodoxie.

Son clergé a hérité d'une grande partie des richesses que le clergé chrétien avait conquises dans les nombreuses victoires qu'il remporta pendant quinze siècles, en combattant pour l'aristocratie des talens contre l'aristocratie de la naissance, et en faisant valoir la suprématie religieuse des hommes pacifiques sur les militaires.

Les chefs de l'église catholique ont conservé la souveraineté de la ville qui, depuis plus de vingt siècles, a constamment dominé le monde;

d'abord par la force des armes, ensuite par la toute-puissance de la morale divine; et c'est au Vatican que les jésuites combinent aujourd'hui les moyens de dominer toute l'espèce humaine par un odieux système de mysticités et de ruses.

L'association catholique, apostolique et romaine est incontestablement encore très-puissante, quoiqu'elle soit considérablement déchue depuis le pontificat de Léon X, qui a été son fondateur; mais la force que cette association possède n'est qu'une force matérielle, et ce n'est qu'au moyen de la ruse qu'elle parvient à se soutenir. La force spirituelle, la force de la morale, la force chrétienne, celle que donne la franchise et la loyauté, lui manque entièrement. En un mot, la religion catholique, apostolique et romaine n'est autre chose qu'une hérésie chrétienne; elle n'est qu'une portion du christianisme dégénéré.

Je dis que les catholiques sont des hérétiques, et je le prouverai : je prouverai que la renaissance du christianisme anéantira l'inquisition, et qu'elle débarrassera la société des

jésuites, ainsi que de leurs doctrines machiavéliques.

Le véritable christianisme commande à tous les hommes de se conduire en frères à l'égard les uns des autres; Jésus-Christ a promis la vie éternelle à ceux qui auraient le plus contribué à l'amélioration de l'existence de la classe la plus pauvre sous le rapport moral et sous le rapport physique.

Ainsi les chefs de l'église chrétienne doivent être choisis parmi les hommes les plus capables de diriger les travaux qui ont pour objet l'accroissement du bien-être de la classe la plus nombreuse; ainsi le clergé doit s'occuper principalement d'enseigner aux fidèles la conduite qu'ils doivent tenir pour accélérer le bien-être de la majorité de la population.

Examinons maintenant comment le sacré-collége a été composé depuis Léon X, fondateur de l'église catholique, apostolique et romaine; examinons les connaissances que ce collége exige de la part de ceux à qui il accorde la prêtrise; voyons quelles sont les améliorations morales et physiques que la classe pauvre

a éprouvées dans les états ecclésiastiques qui devraient servir de modèle à tous les autres gouvernemens ; examinons enfin en quoi consiste l'enseignement donné par le clergé catholique aux fidèles de sa communion.

Je fais sommation au pape, qui se dit chrétien, qui prétend être infaillible, qui prend le titre de vicaire de Jésus-Christ, de répondre clairement et sans employer aucune locution mystique, aux quatre accusations d'hérésie que je vais porter contre l'église catholique.

J'accuse le pape et son église d'hérésie sous ce premier chef :

L'enseignement que le clergé catholique donne aux laïques de sa communion est vicieux, il ne dirige point leur conduite dans la voie du christianisme.

La religion chrétienne propose pour but terrestre aux fidèles l'amélioration la plus rapide possible de l'existence morale et physique du pauvre. Jésus-Christ a promis la vie éternelle à ceux qui travailleraient avec le plus de zèle à l'accroissement du bien-être de la classe la plus nombreuse.

Le clergé catholique, de même que tous les autres clergés, a donc pour mission d'exciter l'ardeur de tous les membres de la société vers les travaux d'une utilité générale.

Ainsi tous les clergés doivent user de tous leurs moyens intellectuels, et de tous leurs talens pour prouver, dans leurs sermons et dans leurs entretiens familiers, aux laïques de leur croyance, que l'amélioration de l'existence de la dernière classe entraîne nécessairement l'accroissement du bien-être réel et positif des classes supérieures; car Dieu regarde tous les hommes, même les riches, comme ses enfans.

Ainsi les clergés doivent, dans l'enseignement qu'ils donnent aux enfans, dans les prédications qu'ils font aux fidèles, dans les prières qu'ils adressent au ciel, de même que dans toutes les parties de leurs cultes et de leurs dogmes, fixer l'attention de leurs auditeurs sur ce fait important, que *l'immense majorité de la population pourrait jouir d'une existence morale et physique beaucoup plus satisfaisante que celle dont elle a joui jusqu'à*

ce jour; et que les riches, en accroissant le bonheur des pauvres, amélioreraient leur propre existence.

Voilà la conduite que le véritable christianisme dicte au clergé ; il nous sera maintenant facile de mettre en évidence les vices de l'instruction donnée par le clergé catholique à ceux qui suivent sa croyance.

Qu'on parcoure la totalité des ouvrages écrits sur le dogme catholique avec approbation du pape et de son sacré-collége, qu'on examine la totalité des prières consacrées par les chefs de l'église, pour être récitées par les fidèles, tant laïques qu'ecclésiastiques, et nulle part on ne trouvera le but de la religion chrétienne clairement désigné : les idées de morale se trouvent en petit nombre dans ces écrits, et elles ne forment point corps de doctrine ; elles sont clair-semées dans cette immense quantité de volumes qui se composent essentiellement des répétitions fastidieuses de quelques conceptions mystiques ; conceptions qui ne peuvent nullement servir de guides, et qui sont au contraire de nature à faire per-

dre de vue les principes de la sublime morale du Christ.

Il serait injuste de porter l'accusation d'incohérence contre l'immense collection des prières catholiques consacrées par le pape; on reconnaît que le choix de ces prières a été dirigé par une conception systématique; on reconnaît que le sacré-collége a dirigé tous les fidèles vers un même but; mais il est évident que ce but n'est point le but chrétien, c'est un but hérétique, c'est celui de persuader aux laïques qu'ils ne sont point en état de se conduire par leurs propres lumières, et qu'ils doivent se laisser diriger par le clergé, *sans que le clergé soit obligé de posséder une capacité supérieure à celle qu'ils possèdent.*

Toutes les parties du culte, ainsi que tous les principes du dogme catholique, ont évidemment pour objet de faire passer les laïques sous la dépendance la plus absolue du clergé.

La première accusation d'hérésie que je porte contre le pape et contre son église, sur la mauvaise instruction qu'ils donnent aux catholiques, est donc fondée.

J'accuse le pape et les cardinaux d'être hérétiques sous ce second chef.

Je les accuse de ne point posséder les connaissances qui les rendraient capables de diriger les fidèles dans la voie de leur salut.

Je les accuse de donner une mauvaise éducation aux séminaristes; et de ne point exiger de ceux auxquels ils accordent la prêtrise l'instruction qui leur serait nécessaire pour devenir de dignes pasteurs, des pasteurs capables de bien diriger les troupeaux qui doivent leur être confiés.

La théologie est la seule science qu'on enseigne dans les séminaires; la théologie est la seule science que le pape et les cardinaux se croient obligés de cultiver; la théologie est la seule science que les chefs du clergé exigent de ceux qui, comme curés, évêques, archevêques, etc., sont destinés à diriger la conduite des fidèles.

Or je demande ce que c'est que la théologie? et je trouve que c'est la science de l'argumentation sur les questions relatives au dogme et au culte.

Cette science est incontestablement la plus importante de toutes pour les clergés hérétiques, attendu qu'elle leur fournit le moyen de fixer l'attention des fidèles sur des minuties, et de faire perdre de vue aux chrétiens le grand but terrestre qu'ils doivent se proposer pour obtenir la vie éternelle, c'est-à-dire l'amélioration la plus rapide possible de l'existence morale et physique de la classe pauvre.

Mais la théologie ne saurait avoir une grande importance pour un clergé vraiment chrétien, qui doit ne considérer le culte et le dogme que comme des accessoires religieux, ne présenter que la morale comme véritable doctrine religieuse, et n'employer le dogme et le culte que comme des moyens souvent utiles pour fixer sur elle l'attention de tous les chrétiens.

Le clergé romain a été orthodoxe jusqu'à l'avénement de Léon X au trône papal, parce que jusqu'à cette époque il a été supérieur aux laïques dans toutes les sciences dont les progrès ont contribué à l'accroissement du bien-être de la classe la plus pauvre; depuis il est devenu hérétique, parce qu'il n'a plus

cultivé que la théologie, et qu'il s'est laissé surpasser par les laïques dans les beaux-arts, dans les sciences exactes, et sous le rapport de la capacité industrielle.

L'accusation d'hérésie que je porte contre le pape et contre les cardinaux, à raison du mauvais usage qu'ils font de leur intelligence et de la mauvaise éducation qu'ils donnent aux séminaristes est donc fondée.

J'accuse le pape de se conduire en hérétique sous ce troisième chef; je l'accuse de tenir une conduite gouvernementale, plus contraire aux intérêts moraux et physiques de la classe indigente de ses sujets temporels que celle d'aucun prince laïque envers ses sujets pauvres.

Qu'on parcoure toute l'Europe, et on reconnaîtra que la population des états ecclésiastiques est celle où l'administration des intérêts publics est la plus vicieuse et la plus anti-chrétienne.

Des terrains considérables, qui font partie du domaine de saint Pierre, et qui rapportaient autrefois des récoltes abondantes, se

sont convertis en marais pestilentiels par la négligence du gouvernement papal.

Une grande partie du territoire, qui n'a pas été envahie par les eaux, reste sans culture, ce qui ne doit point être attribué à l'ingratitude du sol, mais bien au peu d'avantage que procure la profession de cultivateur dans les états ecclésiastiques : cette profession n'offrant ni considération ni profits suffisans est peu recherchée ; les hommes qui se sentent de la capacité, ou qui possèdent des capitaux, ne s'y livrent point. Le pape s'est réservé le monopole, non-seulement de tous les produits importans de la culture, mais encore de tous les objets de première nécessité, et il concède l'exercice de ce monopole à ceux des cardinaux qui parviennent à devenir ses favoris (1).

---

(1) Sous ce rapport fondamental de l'existence sociale, l'administration papale est encore plus vicieuse que celle du grand-turc. Je vais en citer un exemple récent : un boulanger de Rome a été condamné à une forte amende pour avoir vendu du pain à un prix qui n'était pas légal. Le motif de la condamnation n'était point que le vendeur eût fait tort à l'acquéreur en lui livrant une quantité inférieure à celle qu'il devait recevoir ; la

Enfin il n'existe dans les états ecclésiastiques aucune activité de fabrication, quoique le bon marché de la main-d'œuvre pût y rendre l'établissement de manufactures très-avantageux. Cela tient uniquement aux vices de l'administration.

Toutes les branches d'industrie se trouvent paralysées. Les pauvres manquent de travail, et mourraient de faim si les établissemens ecclésiastiques, c'est-à-dire le gouvernement, ne les nourrissaient pas. Les pauvres, étant nourris par charité, sont mal nourris; ainsi leur existence est malheureuse sous le rapport physique.

Ils sont encore plus malheureux sous le rapport moral, puisqu'ils vivent dans l'oisiveté,

---

punition avait une cause absolument opposée. La faute punie consistait à s'être rendu coupable de délit envers les vendeurs en traitant trop avantageusement les acheteurs.

L'explication de ce jugement inique est bien facile : la presque totalité des boulangeries de Rome appartient à des cardinaux, qui ont par conséquent intérêt à vendre le pain le plus cher possible, et qui regardent comme un crime tout ce qui diminue leurs bénéfices.

comme des fautes légères, et non comme des crimes dignes de la peine capitale.

Ces condamnations ont eu toujours pour objet de rendre le clergé catholique tout-puissant, en sacrifiant la classe des pauvres aux laïques riches et investis du pouvoir, à condition que ces derniers consentiraient eux-mêmes à se laisser dominer sous tous les rapports par les ecclésiastiques.

Quant à la compagnie de Jésus, le célèbre Pascal en a si bien analysé l'esprit, la conduite et les intentions, que je dois me borner à renvoyer les fidèles à la lecture des *Lettres provinciales*. J'ajouterai seulement que la nouvelle compagnie de Jésus est infiniment plus méprisable que l'ancienne, puisqu'elle tend à rétablir la prépondérance du culte et du dogme sur la morale, prépondérance qui avait été anéantie par la révolution, tandis que les premiers jésuites s'efforçaient seulement de prolonger l'existence des abus qui s'étaient introduits dans l'Église à cet égard.

Les anciens jésuites ont défendu un ordre de choses qui existait, les nouveaux entrent en

insurrection contre le nouvel ordre de choses, plus moral que l'ancien, qui tend à s'établir.

Les missionnaires actuels sont de véritables antechrists, puisqu'ils prêchent une morale absolument opposée à celle de l'Évangile. Les apôtres ont été les avocats des pauvres, les missionnaires sont les avocats des riches et des puissans contre les pauvres, qui ne trouvent plus de défenseurs que parmi les moralistes laïques.

DE LA RELIGION PROTESTANTE.

L'esprit européen avait pris un grand essor dans le quinzième siècle; de grandes découvertes, de rapides progrès, s'étaient effectués dans toutes les directions d'une utilité positive, et ces découvertes ainsi que ces progrès étaient presque entièrement dus aux travaux des laïques.

La découverte de l'Amérique était due au génie persévérant de Christophe Colomb; des laïques portugais avaient ouvert une nouvelle route pour l'Inde en doublant le cap de Bonne-Espérance; l'imprimerie avait été découverte

et perfectionnée par des laïques; le Dante, l'Arioste et le Tasse étaient laïques; Raphaël, Michel-Ange et Léonard de Vinci étaient également laïques; et les trois grandes lois au moyen desquelles Newton a calculé depuis tous les phénomènes célestes avaient été inventées par Kepler, qui était laïque.

Les Médicis, qui avaient agrandi et activé le commerce européen, qui avaient perfectionné l'agriculture et la fabrication, étaient laïques; et ils avaient acquis une importance sociale telle que leur famille s'était élevée au rang des maisons souveraines, et qu'elle jouait un rôle, pour ainsi dire, prépondérant dans le pouvoir temporel.

Les laïques avaient donc acquis une supériorité positive sur les ecclésiastiques, en même temps que les sciences réputées profanes avaient dépassé les limites dans lesquelles se trouvaient renfermées les conséquences tirées par l'église des principes de morale divine, fondés par Jésus. Le pape et les cardinaux ne possédaient plus la capacité suffisante pour diriger le clergé chrétien, et le

clergé chrétien ne se trouvait plus en état de conduire la masse des fidèles.

Sous un autre rapport, la cour de Rome perdit à cette époque une grande partie de l'appui qu'elle avait trouvé jusqu'alors dans la classe des plébéiens contre celle des patriciens, et dans la classe des roturiers contre les nobles et contre la puissance féodale.

Le divin fondateur du christianisme avait recommandé à ses apôtres de travailler sans relâche à élever les dernières classes de la société et à diminuer l'importance de celles qui se trouvaient investies du droit de commander et de faire la loi.

Jusqu'au quinzième siècle, l'Église avait suivi assez exactement cette direction chrétienne; presque tous les cardinaux et tous les papes avaient été pris dans la classe des plébéiens, et souvent on les avait vus sortir des familles adonnées aux professions les plus subalternes.

Par cette politique, le clergé avait tendu avec persévérance à diminuer l'importance et la considération de l'aristocratie de naissance,

et à lui superposer l'aristocratie des talens.

A la fin du quinzième siècle, le sacré collége change entièrement d'allure; il renonce à la direction chrétienne pour adopter une politique toute mondaine : le pouvoir spirituel cesse de lutter avec le pouvoir temporel; il ne s'identifie plus avec les dernières classes de la société, il ne travaille plus à leur donner de l'importance, il ne s'efforce plus de superposer l'aristocratie des talens à celle de la naissance; il se fait un plan de conduite dont l'objet est de conserver l'importance et les richesses acquises par les travaux de l'église militante, et d'en jouir sans se donner de peine et sans remplir aucune fonction vraiment utile à la société.

Pour atteindre ce but, le sacré collége se place sous la protection du pouvoir temporel, avec lequel il avait lutté jusqu'alors; il fait avec les rois ce pacte impie : *Nous emploierons toute l'influence que nous pourrons exercer sur les fidèles pour établir en votre faveur un pouvoir arbitraire; nous vous déclarerons rois par la grâce de Dieu : nous enseignerons le dogme*

de l'obéissance passive; nous établirons l'inquisition, au moyen de laquelle vous aurez à votre disposition un tribunal qui ne sera soumis à aucune formalité; nous instituerons un nouvel ordre religieux auquel nous donnerons le titre de Société de Jésus. *Cette société établira un dogme diamétralement opposé à celui du christianisme; elle se chargera de faire prévaloir aux yeux de Dieu les intérêts des riches et des puissans sur les intérêts des pauvres.*

Nous vous demandons, en échange des services que nous vous rendrons, en échange de la dépendance dans laquelle nous consentons à nous mettre à l'égard de votre pouvoir temporel (dont l'origine est impie, puisque ses droits ont été primitivement fondés sur la loi du plus fort), et comme récompense de notre trahison envers la classe la plus pauvre, dont notre divin fondateur nous avait chargés de défendre les intérêts et de faire valoir les droits; nous vous demandons de nous conserver les propriétés qui ont été le fruit des travaux apostoliques de l'église militante, nous vous demandons d'être maintenus dans la jouissance des privi-

léges honorifiques et pécuniaires qui lui ont été accordés par vos prédécesseurs.

Ce pacte sacrilége, qui a été conçu par le sacré collége à la fin du quinzième siècle, se trouvait déjà exécuté, quant à ses clauses principales, au commencement du seizième.

Ce fut à cette époque que Léon X monta sur le trône papal, événement très-remarquable dans les fastes de la religion, et qui jusqu'à ce jour n'a point suffisamment fixé l'attention des philosophes chrétiens.

Les premiers chefs de l'église avaient été nommés par tous les fidèles, et l'unique motif qui détermina leur nomination fut qu'ils étaient regardés comme les plus zélés pour le bien des pauvres, et les plus capables de découvrir les moyens d'améliorer l'existence morale et physique de la classe la plus nombreuse.

Quand les chefs du clergé eurent obtenu la souveraineté de Rome, et qu'ils en eurent fait la capitale du monde chrétien, quand ils eurent centralisé la puissance sacerdotale dans les mains d'un pape, le motif qui détermina

les élections des pontifes fut principalement que le candidat auquel le sacré collége accordait la préférence était celui qui possédait au plus haut degré la capacité nécessaire pour écraser l'aristocratie de la naissance sous le poids de l'aristocratie des talens.

Mais les motifs qui déterminèrent l'élection de Léon X furent différens, et même opposés à ceux qui avaient guidé les électeurs précédens, dont les intentions avaient été plus ou moins chrétiennes : les cardinaux, dans cette occasion, agirent conformément au plan de conduite qu'ils avaient adopté, et que j'ai exposé ci-dessus ; ils se proposèrent uniquement pour but de conserver au clergé ses richesses et d'accroître ses jouisances mondaines.

Léon X était de la pâte dont les rois sont faits, et par conséquent il n'était point propre à faire un pape : en effet toute sa conduite démontra qu'il prisait beaucoup plus ses droits de naissance que ceux qu'il tenait de la papauté ; il organisa le service d'honneur auprès de sa personne sur le pied d'une cour ayant un chef

laïque. Sa sœur eut à Rome une maison et un entourage de princesse, non pas à raison de sa proche parenté avec le pape, mais en sa qualité de fille du prince laïque le plus important de l'Italie.

Léon X protégea les poètes, les peintres, les architectes, les sculpteurs et les savans; il protégea tous les Grecs érudits qui se réfugièrent à cette époque en Italie; mais ce fut en prince temporel qu'il les protégea, et uniquement pour se procurer des jouissances, et pour donner un lustre mondain à son règne. Un véritable pape aurait profité de l'essor que l'esprit européen prenait à cette époque dans toutes les directions importantes, pour combiner les efforts des savans, des artistes et des chefs des grandes entreprises industrielles, avec les intérêts du clergé et avec ceux des pauvres, contre les prétentions héréditaires du pouvoir temporel, dont l'origine est impie, ainsi que je l'ai dit plus haut, puisque ses droits primitifs ont été fondés sur le droit de conquête, c'est-à-dire sur la loi du plus fort.

Les premières indulgences avaient été ac-

cordées en récompense de travaux utiles à la société, tels que les constructions de ponts, de grands chemins, etc.; les indulgences accordées postérieurement avaient été octroyées aux fidèles à une époque où le pouvoir papal, ayant acquis de grandes richesses et une autorité temporelle, avait déjà commencé à se démoraliser : les papes avaient détourné de leur destination primitive les sommes provenant de la vente des indulgences, et ils les avaient employées à satisfaire leurs propres fantaisies ou à seconder l'ambition sacerdotale; mais ils avaient toujours eu soin de donner à leurs actions un but apparent de bien public. Léon X changea entièrement de conduite; il leva le masque, et il déclara publiquement que le produit des indulgences plénières, qu'il chargeait les dominicains de vendre pour le compte du Saint-Siége, serait employé aux frais de la toilette de sa sœur.

Léon X entreprit d'exploiter la papauté comme si elle avait été une puissance essentiellement temporelle; il voulait imposer tous les fidèles de la même manière qu'il aurait pu

le faire s'il eût exercé à leur égard les droits d'un prince laïque.

Dans ses rapports diplomatiques avec Charles-Quint, Léon X traita beaucoup plus en prince de la maison de Médicis, qu'en pape. Il en résulta que la papauté n'inspira plus d'inquiétude à l'empereur, et que Charles-Quint, ne se sentant plus contenu par la force ecclésiastique, qui pouvait seule opposer une barrière à l'ambition des princes laïques, conçut le projet d'établir à son profit une monarchie universelle, projet qui a été renouvelé par Louis XIV et par Bonaparte, tandis qu'aucun des princes européens laïques, depuis Charlemagne jusqu'au seizième siècle, n'en avait tenté l'exécution.

Telle était la situation dans laquelle se trouvait la seule religion qui existât alors en Europe, lorsque Luther commença son insurrection contre la cour de Rome.

Les travaux de ce réformateur se divisèrent naturellement en deux parties : l'une critique, à l'égard de la religion papale ; l'autre ayant pour objet l'établissement d'une religion dis-

tincte de celle que dirigeait la cour de Rome.

La première partie des travaux de Luther a pu être et a été complète. Par sa critique de la cour de Rome, Luther a rendu un service capital à la civilisation, sans lui, le papisme eût complétement asservi l'esprit humain aux idées superstitieuses, en faisant totalement perdre de vue la morale. C'est à Luther qu'on doit la dissolution d'un pouvoir spirituel qui n'était plus en rapport avec l'état de la société. Mais Luther ne pouvait combattre les doctrines ultramontaines sans essayer de réorganiser lui-même la religion chrétienne. C'est dans cette seconde partie de sa réforme, c'est dans la partie organique de ses travaux que Luther a laissé beaucoup à faire à ses successeurs : la religion protestante, telle que Luther l'a conçue, n'est encore qu'une hérésie chrétienne. Certainement Luther avait raison de dire que la cour de Rome avait quitté la direction donnée par Jésus à ses apôtres; certainement il avait raison de proclamer que le culte et le dogme établis par les papes n'étaient point propres à fixer l'attention des fidèles sur

la morale chrétienne, et qu'au contraire ils étaient de nature à ne les faire considérer que comme un accessoire de la religion; mais, de ces deux vérités incontestables, Luther n'avait pas le droit de conclure que la morale devait être enseignée aux fidèles de son temps de la même manière qu'elle l'avait été par les Pères de l'église à leurs contemporains; il n'avait pas non plus le droit d'en tirer la conséquence que le culte devait être dépouillé de tous les charmes dont les beaux-arts peuvent l'enrichir.

La partie dogmatique de la réforme de Luther a été manquée; cette réforme a été incomplète, elle a besoin de subir elle-même une réformation.

J'accuse les luthériens d'être hérétiques sous ce premier chef. Je les accuse d'avoir adopté une morale qui est très-inférieure à celle qui peut convenir aux chrétiens dans l'état actuel de leur civilisation.

L'opinion publique des Européens étant favorable au protestantisme, tandis qu'elle est contraire au catholicisme, je dois établir la

démonstration de l'hérésie protestante avec une grande sévérité, ce qui m'oblige à traiter cette question d'une manière très-générale.

Jésus avait donné à ses apôtres et à leurs successeurs la mission d'organiser l'espèce humaine de la manière la plus favorable à l'amélioration du sort des pauvres; il avait recommandé en même temps à son église de n'employer que les voies de la douceur, que la persuasion et la démonstration pour atteindre ce grand but.

Beaucoup de temps et beaucoup de travaux différens étaient nécessaires pour que cette tâche fût remplie; ainsi on ne doit pas être surpris de voir qu'elle ne soit pas encore accomplie.

Quelle est la partie de cette tâche qui était échue à Luther? Comment Luther s'en est-il acquitté? Voilà les deux points que je dois éclaircir.

Pour y parvenir, je vais examiner successivement quatre grands faits :

1° Quel était l'état de l'organisation sociale

lorsque Jésus donna à ses apôtres la mission de réorganiser l'espèce humaine?

2° Quel était l'état de l'organisation sociale à l'époque où Luther opéra sa réforme?

3° Quelle était la réforme complète dont la religion papale avait besoin pour rentrer dans la direction donnée par Jésus à ses apôtres, lorsque Luther effectua son insurrection contre la cour de Rome?

4° En quoi consiste la réforme de Luther?

Ce sera de l'analyse de ces quatre grandes questions que se déduira naturellement la conclusion que les luthériens sont hérétiques.

1° A l'époque où Jésus confia à ses apôtres la sublime mission d'organiser l'espèce humaine dans l'intérêt de la classe la plus pauvre, la civilisation était encore dans son enfance.

La société était partagée entre deux grandes classes; celle des maîtres et celle des esclaves. La classe des maîtres était divisée en deux castes, celle des patriciens qui faisaient la loi et qui occupaient tous les emplois importans, et celle des plébéiens qui devaient obéir à la loi, quoiqu'ils ne l'eussent pas faite, et qui ne

remplissaient en général que des emplois subalternes; les plus grands philosophes ne concevaient pas que l'organisation sociale pût avoir d'autres bases.

Il n'existait point encore de système de morale, puisque personne n'avait encore trouvé les moyens de rapporter tous les principes de cette science à un seul principe.

Il n'existait pas encore de système religieux, puisque toutes les croyances publiques admettaient une multitude de dieux, qui inspiraient aux hommes des sentimens différens, et même opposés les uns aux autres.

Le cœur humain ne s'était point encore élevé à des sentimens philanthropiques. Le sentiment patriotique était le plus général qui fût éprouvé par les âmes les plus généreuses, et le sentiment patriotique était extrêmement circonscrit, vu le peu d'étendue des territoires, et le peu d'importance des populations chez les nations de l'antiquité.

Une seule nation, la nation romaine, dominait toutes les autres, et les gouvernait arbitrairement.

Les dimensions de la planète n'étaient point connues, de manière qu'il ne pouvait être conçu aucun plan général d'amélioration pour la propriété territoriale de l'espèce humaine.

En un mot, le christianisme, sa morale, son culte et son dogme, ses partisans et ses ministres, ont commencé par se trouver complétement en dehors de l'organisation sociale, ainsi que des usages et des moeurs de la société.

2° A l'époque où Luther opéra sa réforme, la civilisation avait fait de grands progrès; depuis l'établissement du christianisme, la société avait entièrement changé de face; l'organisation sociale se trouvait fondée sur de nouvelles bases.

L'esclavage était presque entièrement aboli; les patriciens ne possédaient plus exclusivement le droit de faire les lois; ils n'exerçaient plus tous les emplois importans; le pouvoir temporel, impie dans son essence ne dominait plus le pouvoir spirituel, et le pouvoir spirituel n'était plus dirigé par les patriciens. La cour de Rome était devenue la première cour

de l'Europe; depuis l'établissement de la papauté, tous les papes et presque tous les cardinaux étaient sortis de la classe des plébéiens; l'aristocratie des talens primait l'aristocratie des richesses, ainsi que l'aristocratie fondée sur les droits de la naissance.

La société possédait un système religieux et un système de morale combinés ensemble, puisque l'amour de Dieu et du prochain donnait le caractère unitaire aux sentimens les plus généraux des fidèles.

C'était le christianisme qui était devenu la base de l'organisation sociale; il avait remplacé la loi du plus fort, le droit de conquête n'était plus considéré comme le plus légitime de tous les droits.

L'Amérique avait été découverte; et l'espèce humaine, connaissant toute l'étendue de ses possessions territoriales, se trouvait en mesure de faire un plan général des travaux à exécuter pour tirer le plus grand parti possible de sa planète.

Les capacités pacifiques s'étaient développées, elles avaient acquis en même temps de

la précision; les beaux-arts venaient de renaître; les sciences d'observation, ainsi que l'industrie, venaient de prendre leur essor.

Le sentiment philanthropique, qui est la véritable base du christianisme, avait remplacé le patriotisme dans tous les cœurs généreux; si tous les hommes n'agissaient pas à l'égard de leurs semblables comme des frères, du moins ils admettaient tous qu'ils devaient se regarder comme les enfans d'un même père.

3° Si la réforme de Luther avait pu être complète, Luther aurait produit, aurait proclamé la doctrine suivante; il aurait dit au pape et aux cardinaux :

« Vos devanciers ont suffisamment perfec-
» tionné la théorie du christianisme; ils ont
» suffisamment propagé cette théorie; les Eu-
» ropéens en sont suffisamment imbus : c'est
» maintenant de l'application générale de cette
» doctrine qu'il faut vous occuper. Le vérita-
» ble christianisme doit rendre les hommes
» heureux, non-seulement dans le ciel, mais
» sur la terre.

» Ce n'est plus sur des idées abstraites que » vous devez fixer l'attention des fidèles ; c'est » en employant convenablement les idées sen- » suelles, c'est en les combinant de manière à » procurer à l'espèce humaine le plus haut » degré de félicité qu'elle puisse atteindre » pendant sa vie terrestre, que vous parvien- » drez à constituer le christianisme, religion » générale, universelle et unique.

» Il ne faut plus vous borner à prêcher aux » fidèles de toutes les classes que les pauvres » sont les enfans chéris de Dieu ; il faut que » vous usiez franchement et énergiquement de » tous les pouvoirs et de tous les moyens ac- » quis par l'église militante, pour améliorer » promptement l'existence morale et physique » de la classe la plus nombreuse. Les travaux » préliminaires et préparatoires du christia- » nisme sont terminés ; vous avez à remplir » une tâche bien plus satisfaisante que celle » qu'ont accomplie vos prédécesseurs. Cette » tâche consiste à établir le christianisme gé- » néral et définitif ; elle consiste à organiser

» toute l'espèce humaine d'après le principe
» fondamental de la morale divine.

» Pour remplir cette tâche, vous devez donner ce principe pour base et pour but à toutes les institutions sociales.

» Les apôtres ont dû reconnaître le pouvoir de César; il ont dû dire « *Rendez à César ce qui appartient à César,* » parce que, ne pouvant point disposer d'une force suffisante pour lutter avec lui, ils ont dû éviter de s'en faire un ennemi.

» Mais aujourd'hui la position respective du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel étant totalement changée, grâces aux travaux de l'église militante, vous devez déclarer aux successeurs de César que le christianisme ne reconnaît plus le droit de commander aux hommes, droit fondé sur la conquête, c'est-à-dire sur la loi du plus fort.

» Vous devez déclarer à tous les rois que le seul moyen de rendre la royauté légitime consiste à la considérer comme une institution dont l'objet est d'empêcher les riches et

» les puissans d'opprimer les pauvres; vous
» devez leur déclarer qu'ils ont pour devoir
» unique d'améliorer l'existence morale et
» physique de la classe la plus nombreuse, et
» que toute dépense ordonnée par eux dans
» l'administration de la fortune publique, si
» elle n'est pas strictement nécessaire, est de
» leur part un crime qui les constitue les en-
» nemis de Dieu.

» Vous possédez toutes les forces nécessaires
» pour contraindre le pouvoir temporel à ad-
» mettre cette application du christianisme;
» car votre suprématie est reconnue par toutes
» les puissances, et vous pouvez disposer du
» clergé répandu sur toute la surface de l'Eu-
» rope. Or, le clergé exercera toujours une
» influence prépondérante sur les institutions
» temporelles de tous les peuples, quand il
» travaillera d'une manière positive à amélio-
» rer l'existence de la classe pauvre, qui est
» partout la plus nombreuse.

» Je passe à l'examen d'une autre question,
» et je vous blâme, très-saint-Père, sous ce se-
» cond rapport :

» Toutes les fois que deux nations chrétiennes » sont en guerre, elles ont tort toutes les deux, » puisque le divin fondateur du christianisme » a prescrit à tous les hommes de se conduire » à l'égard les uns des autres comme des frères, » et qu'il leur a défendu d'employer d'autres » moyens pour terminer leurs différens que » ceux de la persuasion et de la démonstration.

» Vous devriez employer tout votre pou- » voir papal, toute l'influence des clergés na- » tionaux, à empêcher les guerres; et loin de » vous conduire de cette manière, vous per- » mettez que les clergés des nations belligé- » rantes invoquent chacun de leur côté le dieu » des armées, qui ne peut être qu'une divi- » nité du paganisme; vous permettez qu'à la » suite des combats on chante des *Te Deum* » des deux côtés : votre conduite à cet égard, » comme celle du clergé, est tout-à-fait impie.

» C'est l'union qui fait la force; une société » dont les membres entrent en opposition les » uns contre les autres, tend à sa dissolution; » hâtez-vous de rappeler le clergé à l'unité » d'action.

» Il est une autre unité bien plus importante
» à établir; je veux parler de l'unité de but
» pour les travaux des chrétiens, pour ceux de
» toute l'espèce humaine. C'est un but bien
» clair, bien général, bien positif, bien
» physique, que vous devez présenter aux
» hommes pour rendre le christianisme pré-
» pondérant sur le mahométisme, sur la reli-
» gion de Foë, sur celle de Brama, sur toutes
» les religions enfin, ainsi que sur toutes les
» institutions temporelles.

» Le but général que vous devez présenter
» aux hommes dans leur travaux, c'est l'amé-
» lioration de l'existence morale et physique
» de la classe la plus nombreuse, et vous de-
» vez produire une combinaison d'organisa-
» tion sociale propre à favoriser davantage cet
» ordre de travaux et à assurer sa prépondé-
» rance sur tous les autres, de quelque im-
» portance qu'ils puissent paraître.

» Pour améliorer le plus rapidement possible
» l'existence de la classe la plus pauvre, la
» circonstance la plus favorable serait celle où
» il se trouverait une grande quantité de tra-

» vaux à exécuter et où ces travaux exigeraient » le plus grand développement de l'intelligence » humaine. Vous pouvez créer cette circon- » stance ; maintenant que la dimension de » notre planète est connue, faites faire par » les savans, par les artistes et les industriels » un plan général de travaux à exécuter pour » rendre la possession territoriale de l'espèce » humaine la plus productive possible et la » plus agréable à habiter sous tous les rapports.

» La masse immense de travaux que vous » déterminerez sur-le-champ, contribuera » plus efficacement à l'amélioration du sort de » la classe pauvre que ne pourraient le faire » les aumônes les plus abondantes ; et par ce » moyen les riches, loin de s'appauvrir par » des sacrifices pécuniaires, s'enrichiront en » même temps que les pauvres.

» Jusqu'à présent le clergé n'a donné aux » fidèles, pour l'emploi de leur vie, qu'un but » métaphysique, le paradis céleste ; il en est » résulté que les ecclésiastiques se sont trou- » vés investis de pouvoirs tout-à-fait arbitraires, » et dont ils ont abusé de la manière la plus

» extravagante et la plus absurde : ainsi les uns » ont persuadé à leurs cliens que pour obte- » nir le paradis ils devaient se déchirer le corps » à coups de discipline ; les autres, que c'é- » tait en portant un cilice qu'ils devaient se » martyriser ; d'autres, qu'il fallait se priver » de nourriture ; d'autres, que c'était du pois- » son qu'il fallait manger, et qu'on devait » s'abstenir de viandes ; et d'autres, qu'il fal- » lait lire tous les jours une effroyable quan- » tité de prières, presque toutes insignifiantes, » et écrites dans une langue ignorée de la très- » grande majorité des fidèles ; d'autres, qu'il » fallait passer une grande partie de la journée » à genoux dans les églises, toutes choses qui » ne pouvaient nullement contribuer à l'amé- » lioration du sort de la classe pauvre.

» Cette conduite du clergé a pu et a dû » avoir lieu à l'époque de l'enfance de la reli- » gion ; mais aujourd'hui que nos idées à cet » égard se sont éclaircies et précisées, la pro- » longation de pareilles mystifications serait » déshonorante pour la cour de Rome. Certai- » nement tous les chrétiens aspirent à la vie

» éternelle, mais le seul moyen de l'obtenir » consiste à travailler dans cette vie à l'accrois- » sement du bien-être de l'espèce humaine.

» Très-saint-Père, l'espèce humaine éprouve » dans ce moment une grande crise intellec- » tuelle ; trois nouvelles capacités se mon- » trent, les beaux-arts reparaissent, les sciences » viennent se superposer à toutes les autres » branches de nos connaissances, et les grandes » combinaisons industrielles tendent plus di- » rectement à l'amélioration du sort de la classe » pauvre qu'aucune des mesures prises jusqu'à » ce jour par le pouvoir temporel ainsi que » par le pouvoir spirituel.

» Ces trois capacités sont de l'ordre pacifi- » que ; il est par conséquent de votre intérêt, » de l'intérêt du clergé, de se combiner avec » elles. Au moyen de cette combinaison, vous » pouvez en peu de temps, et sans éprouver » de grands obstacles, organiser l'espèce hu- » maine de la manière la plus favorable à l'a- » mélioration de l'existence morale et physi- » que de la classe la plus nombreuse. Par ce » moyen, le pouvoir de César, qui est impie

» dans son origine et dans ses prétentions, se
» trouvera complétement anéanti.

» Si, au contraire, vous classez comme im-
» pies, ou au moins peu agréables à Dieu, les
» beaux-arts, les sciences et les grandes com-
» binaisons industrielles; si vous cherchez à
» prolonger votre domination sur l'espèce hu-
» maine par des moyens qui ont servi à vos pré-
» décesseurs pour l'acquérir dans le moyen âge;
» si vous continuez à présenter les idées mysti-
» ques comme les plus importantes de toutes
» pour le bonheur de l'espèce humaine, les artis-
» tes, les savans et les chefs de l'industrie se li-
» gueront avec César contre vous; ils ouvriront
» les yeux du vulgaire sur l'absurdité de vos
» doctrines, sur les monstrueux abus de votre
» pouvoir, et vous n'aurez alors d'autres res-
» sources, pour conserver une existence so-
» ciale, que de vous constituer instrumens du
» pouvoir temporel; César vous emploiera à
» vous opposer aux progrès de la civilisation,
» en continuant à fixer l'attention du peuple
» sur des idées mystiques et superstitieuses,
» et en les détournant le plus qu'il vous sera

» possible de toute instruction dans les beaux-
» arts, dans les sciences d'observation et dans
» les combinaisons industrielles. Faire respec-
» ter le pouvoir temporel, avec lequel vous
» avez été en lutte jusqu'à présent, deviendra
» votre grande affaire ; prêcher l'obéissance
» passive à l'égard des rois, établir qu'ils ne
» doivent compte de leurs actions qu'à Dieu
» seul, et que, dans aucun cas, leurs sujets
» ne peuvent sans crime leur refuser obéis-
» sance, voilà les travaux au moyen desquels
» vous conserverez vos honneurs et vos ri-
» chesses.

» Il me reste, très-saint-Père, à vous parler
» d'un objet très-important.

» L'unité papale, qui n'a pas été autre chose
» que l'unité de commandement, a été suffi-
» sante pour lier entre elles jusqu'à ce jour les
» différentes classes du clergé, parce que le
» clergé lui-même, et à plus forte raison les
» laïques, étaient encore dans l'ignorance ;
» aujourd'hui cette unité ne peut plus former
» un lien suffisant, il faut que vous établis-
» siez clairement l'unité du but matériel dans

» tous les travaux du clergé ; il faut que la pa-
» pauté rende publiquement compte de chacun
» de ces actes ; il faut qu'elle établisse claire-
» ment en quoi ces actes peuvent contribuer
» à l'amélioration de l'existence morale et phy-
» sique de la classe la plus nombreuse.

» Les papes doivent cesser de faire entrer en
» ligne de compte les motifs qu'ils gardent
» *in petto*. »

4° Luther était un homme très-énergique et très-capable sous le rapport de la critique; mais c'est sous ce rapport seulement qu'il a montré une très-grande capacité ; ainsi il a prouvé d'une manière très-nerveuse et très-complète que la cour de Rome avait quitté la direction du christianisme ; que, d'une part, elle cherchait à se constituer pouvoir arbitraire ; que, d'une autre, elle travaillait à se combiner avec les puissans contre les pauvres, et que les fidèles devaient l'obliger à se réformer.

Mais la partie de ses travaux relative à la réorganisation du christianisme a été bien inférieure à ce qu'elle aurait dû être : au lieu de prendre les mesures nécessaires pour accroî-

tre l'importance sociale de la religion chrétienne, il a fait rétrograder cette religion jusqu'à son point de départ; il l'a replacée en dehors de l'organisation sociale; il a par conséquent reconnu que le pouvoir de César était celui dont tous les autres émanaient; il n'a réservé à son clergé que le droit d'humble supplique à l'égard du pouvoir temporel; et, par ces dispositions, il a voué les capacités pacifiques à rester éternellement dans la dépendance des hommes à passions violentes et à capacité militaire.

Il a resserré de cette manière la morale chrétienne dans les étroites limites que l'état de la civilisation avait imposées aux premiers chrétiens.

L'accusation d'hérésie que je porte contre les protestans, à raison de la morale qu'ils ont adoptée, morale qui se trouve très en arrière de l'état présent de notre civilisation, est donc fondée.

J'accuse les protestans d'hérésie sous ce second chef: je les accuse d'avoir adopté un mauvais culte.

Plus la société se perfectionne au moral et au physique, plus les travaux intellectuels et manuels se subdivisent; ainsi, dans l'habitude de la vie, l'attention des hommes se fixe sur des objets d'un intérêt de plus en plus spécial, à mesure que les beaux-arts, que les sciences et que l'industrie font des progrès.

De là il résulte que, plus la société fait de progrès, et plus elle a besoin que le culte soit perfectionné; car le culte a pour objet d'appeler l'attention des hommes, régulièrement assemblés au jour de repos, sur les intérêts qui sont communs à tous les membres de la société, sur les intérêts généraux de l'espèce humaine.

Le réformateur Luther, et, depuis sa mort, les ministres des églises réformées auraient donc dû rechercher les moyens de rendre le culte le plus propre possible à fixer l'attention des fidèles sur les intérêts qui leur sont communs.

Ils auraient dû rechercher les moyens et les circonstances les plus favorables pour développer complétement aux fidèles le principe

fondamental de la religion chrétienne, *tous les hommes doivent se conduire en frères à l'égard les uns des autres*, pour familiariser leur esprit avec ce principe, et les habituer à en faire des applications à toutes les relations sociales, afin de les empêcher de le perdre totalement de vue dans le courant de la vie, quelque spéciaux que soient les objets de leurs travaux journaliers.

Or, pour stimuler l'attention des hommes dans quelque genre d'idées que ce soit, pour les pousser fortement dans une direction, il y a deux grands moyens : il faut exciter en eux la terreur par la vue des maux terribles qui résulteraient pour eux d'une conduite différente de celle qu'on leur prescrit, ou leur présenter l'appât des jouissances résultant nécessairement des efforts faits par eux dans la direction qu'on leur indique.

Pour produire, dans ces deux circonstances, l'action la plus forte et la plus utile, il faut combiner tous les moyens, toutes les ressources que les beaux-arts peuvent offrir.

Le prédicateur appelé, par la nature des

choses, à employer l'éloquence, qui est le premier des beaux-arts, doit faire trembler son auditoire par le tableau de la position affreuse dans laquelle se trouve, dans cette vie, l'homme qui a mérité la mésestime publique; il doit même montrer le bras de Dieu levé sur l'homme dont tous les sentimens ne sont pas dominés par celui de la philanthropie.

Ou bien il doit développer dans l'âme de ses auditeurs les sentimens les plus généreux et les plus énergiques, en leur faisant sentir la supériorité des jouissances que fait éprouver l'estime publique sur toutes les autres jouissances.

Les poètes doivent seconder les efforts des prédicateurs; ils doivent fournir au culte des morceaux de poésie propres à être récités en chœur, de manière à rendre tous les fidèles prédicateurs à l'égard les uns des autres.

Les musiciens doivent enrichir de leurs accords les poésies religieuses, et leur imprimer un caractère musical profondément pénétrant dans l'âme des fidèles.

Les peintres et les sculpteurs doivent fixer

dans les temples l'attention des chrétiens sur les actions les plus éminemment chrétiennes.

Les architectes doivent construire des temples de manière que les prédicateurs, que les poètes et les musiciens, que les peintres et les sculpteurs puissent à volonté faire naître dans l'âme des fidèles les sentimens de la terreur ou ceux de la joie et de l'espérance.

Voilà évidemment les bases qui doivent être données au culte, et les moyens qui doivent être employés pour le rendre utile à la société.

Qu'a fait Luther à cet égard? Il a réduit le culte de l'église réformée à la simple prédication; il a *prosaïqué* le plus qu'il a pu tous les sentimens chrétiens; il a banni de ses temples tous les ornemens de peinture et de sculpture; il a supprimé la musique, et il a donné la préférence aux édifices religieux dont les formes sont les plus insignifiantes, et par conséquent les moins propres à disposer favorablement le cœur des fidèles à se passionner pour le bien public.

Les protestans ne manqueront pas de m'objecter que si les catholiques chantent

beaucoup, si leurs temples sont décorés des productions des plus grands maîtres dans la peinture ainsi que dans la sculpture, cependant les prédications des ministres réformés produisent sur leurs auditeurs un effet beaucoup plus fructueux pour le bien public que tous les sermons des prêtres catholiques, dont l'objet principal consiste toujours à faire donner aux fidèles de la communion papale le plus d'argent possible pour les frais du culte et pour l'entretien du clergé, et qu'en conséquence de ces faits, il est impossible de nier que leur culte ne soit préférable à celui des catholiques.

A cela je réponds : L'objet de mon travail n'est point de rechercher laquelle des religions protestante ou catholique est la moins hérétique ; j'ai entrepris de prouver qu'elles l'étaient toutes les deux, quoiqu'à des degrés différens ; c'est-à-dire que ni l'une ni l'autre n'était la religion chrétienne ; j'ai entrepris de démontrer que depuis le quinzième siècle le christianisme avait été abandonné ; j'ai entrepris de rétablir le christianisme en le rajeu-

nissant; je me propose pour but de faire subir à cette religion (éminemment philanthropique) une épuration qui la débarrasse de toutes les croyances et de toutes les pratiques superstitieuses ou inutiles.

Le nouveau christianisme est appelé à faire triompher les principes de la morale générale dans la lutte qui existe entre ces principes et les combinaisons qui ont pour objet d'obtenir un bien particulier aux dépens du bien public; cette religion rajeunie est appelée à constituer tous les peuples dans un état de paix permanente, en les liguant tous contre la nation qui voudrait faire son bien particulier aux dépens du bien général de l'espèce humaine, et en les coalisant contre tout gouvernement assez anti-chrétien pour sacrifier les intérêts nationaux aux intérêts privés des gouvernans; elle est appelée à lier entre eux les savans, les artistes et les industriels, et à les constituer les directeurs généraux de l'espèce humaine, ainsi que des intérêts spéciaux de chacun des peuples qui la composent; elle est appelée à placer les beaux-arts, les scien-

ces d'observation et l'industrie à la tête des connaissances sacrées, tandis que les catholiques les ont rangés dans la classe des connaissances profanes ; elle est appelée enfin à prononcer anathème sur la théologie, et à classer comme impie toute doctrine ayant pour objet d'enseigner aux hommes d'autres moyens pour obtenir la vie éternelle que celui de travailler de tout leur pouvoir à l'amélioration de l'existence de leurs semblables.

J'ai dit clairement ce que devait être le culte pour remplir le mieux possible la condition d'appeler l'attention des fidèles aux jours de repos sur la morale chrétienne.

J'ai prouvé clairement que le culte des protestans était dépourvu des moyens secondaires les plus efficaces pour développer dans l'âme des fidèles la passion du bien public ; ainsi j'ai prouvé que cette seconde accusation d'hérésie contre le protestantisme était fondée.

Je porte contre les protestans une troisième accusation d'hérésie : je les accuse d'avoir adopté un mauvais dogme.

Dans l'enfance de la religion, à l'époque où

les peuples étaient encore plongés dans l'ignorance, leur curiosité ne les excitait que faiblement à l'étude des phénomènes de la nature, l'ambition de l'homme ne s'était pas élevée au point de vouloir maîtriser sa planète, et de la modifier de la manière la plus avantageuse pour lui; les hommes avaient alors peu de besoins dont ils eussent clairement conscience; mais ils étaient agités par les passions les plus violentes, fondées sur des désirs et sur des volontés vagues, fondées principalement sur le pressentiment de l'action puissante qu'ils étaient appelés à exercer sur la nature; le commerce, qui depuis a civilisé le monde, n'existait encore qu'en rudimens; chaque petite peuplade se constituait en état d'hostilité à l'égard de tout le surplus de l'espèce humaine, et les citoyens n'étaient liés avec tous les hommes qui n'étaient pas membres de leur cité par aucun lien de morale. Ainsi la philanthropie ne pouvait exister encore à cette époque que comme un sentiment spéculatif.

A cette même époque, toutes les nations

étaient divisées en deux grandes classes, celle des maîtres et celle des esclaves; la religion ne pouvait exercer une action puissante que sur les maîtres, puisqu'ils étaient les seuls qui fussent libres d'agir à leur gré; à cette époque, la morale ne pouvait être que la partie la moins développée de la religion, puisqu'il n'y avait point de réciprocité de devoirs communs entre les deux grandes classes qui divisaient la société; le culte et le dogme devaient se présenter avec beaucoup plus d'importance que la morale; les pratiques religieuses, ainsi que les raisonnemens sur l'utilité de ces pratiques et des croyances sur lesquelles elles étaient fondées, étaient les parties de la religion qui devaient occuper le plus habituellement les ministres des autels, ainsi que la masse des fidèles.

En un mot, la partie matérielle de la religion a joué un rôle d'autant plus considérable que cette institution a été plus près de sa fondation, et la partie spirituelle a toujours acquis de la prépondérance à mesure que l'intelligence de l'homme s'est développée.

Aujourd'hui le culte ne doit plus être envisagé que comme un moyen d'appeler, dans les jours de repos, l'attention des hommes sur les considérations et sur les sentimens philanthropiques, et le dogme ne doit plus être conçu que comme une collection de commentaires, ayant pour objet des applications générales de ces considérations et de ces sentimens aux grands événemens politiques qui peuvent survenir, ou pour objet de faciliter aux fidèles les applications de la morale dans les relations journalières qui existent entre eux.

Je vais examiner maintenant ce que Luther a pensé du dogme, ce qu'il en a dit, ce qu'il a prescrit à cet égard aux protestans.

Luther a considéré le christianisme comme ayant été parfait à son origine, et comme s'étant toujours détérioré depuis l'époque de sa fondation; ce réformateur a fixé toute son attention sur les fautes commises par le clergé pendant le moyen âge, et il n'a aucunement remarqué les progrès immenses que les ministres des autels avaient fait faire à la civilisation, ni la grande importance sociale qu'ils

avaient fait acquérir aux hommes occupés de travaux pacifiques, en diminuant la puissance et la considération du pouvoir temporel, de ce pouvoir impie qui tend par sa nature à soumettre les hommes à l'empire de la force physique, et à gouverner les nations à son profit. Luther a prescrit aux protestans d'étudier le christianisme dans les livres qui avaient été écrits à l'époque de sa fondation, et particulièrement dans la Bible. Il a déclaré qu'il ne reconnaissait point d'autres dogmes que ceux exposés dans les saintes Écritures.

Cette déclaration de sa part a été aussi absurde que le serait celle de mathématiciens, de physiciens, de chimistes, et de tous autres savans qui prétendraient que les sciences qu'ils cultivent doivent être étudiées dans les premiers ouvrages qui en ont traité.

Ce que je viens de dire n'est aucunement en opposition avec la croyance à la divinité du fondateur du christianisme; Jésus n'a pu tenir aux hommes que le langage qu'ils pouvaient comprendre à l'époque où il leur a parlé; il a déposé dans les mains de ses apô-

tres le germe du christianisme, et il a chargé son église du développement de ce germe précieux; il l'a chargée du soin d'anéantir tous les droits politiques dérivés de la loi du plus fort, et toutes les institutions qui formaient des obstacles à l'amélioration de l'existence morale et physique de la classe la plus pauvre.

C'est en étudiant les effets et en les analysant avec le plus grand soin qu'on acquiert les données suffisantes pour porter sur les causes un jugement ferme et précis. Je vais suivre cette marche, je vais examiner séparément les principaux inconvéniens qui sont résultés de l'erreur que Luther a commise en fixant sur la Bible l'attention des protestans d'une manière trop spéciale; ce sera de cet examen que se déduira naturellement la conclusion que ma troisième accusation d'hérésie contre la religion protestante est fondée.

Quatre inconvéniens majeurs sont résultés de l'étude trop approfondie que les protestans ont faite de la Bible.

1° Cette étude leur a fait perdre de vue les idées positives et d'un intérêt présent; elle

leur a donné le goût des recherches sans but et un grand attrait pour la métaphysique. En effet, dans le nord de l'Allemagne, qui est le foyer du protestantisme, le vague dans les idées et dans les sentimens domine dans tous les écrits des philosophes les plus renommés, et dans ceux des romanciers les plus populaires.

2° Cette étude salit l'imagination par les souvenirs qu'elle présente de plusieurs vices honteux que la civilisation a fait disparaître, tels que la bestialité et l'inceste à tous les dégrés qu'on puisse les concevoir.

3° Cette étude fixe l'attention sur des désirs politiques contraires au bien public; elle pousse les gouvernés à établir dans la société une égalité qui est absolument impraticable; elle empêche les protestans de travailler à la formation du système de politique dans lequel les intérêts généraux seraient dirigés par les hommes les plus capables, dans les sciences d'observation, dans les beaux-arts et dans les combinaisons industrielles : système social le meilleur auquel l'espèce humaine puisse at-

teindre, puisque c'est celui qui contribuerait le plus directement et le plus efficacement à l'amélioration morale et physique de l'existence des pauvres.

4° Cette étude porte ceux qui s'y livrent à la considérer comme la plus importante de toutes; de là est résultée la formation des sociétés bibliques, qui répandent tous les ans dans le public des millions d'exemplaires de la Bible.

Au lieu d'employer leurs forces à favoriser la production et la propagation d'une doctrine proportionnée à l'état de la civilisation, ces sociétés prétendues chrétiennes donnent aux sentimens philanthropiques une direction fausse, contraire au bien public; et croyant servir les progrès de l'esprit humain, le feraient au contraire rétrograder, si la chose était jamais possible.

De ces quatre grands faits, je conclus que ma troisième accusation d'hérésie contre les protestans, à raison du dogme qu'ils ont adopté, est solidement fondée.

J'ai dû critiquer le protestantisme avec la

plus grande sévérité, afin de faire sentir aux protestans combien la réforme de Luther a été incomplète, et combien elle est inférieure au nouveau christianisme; mais, comme je l'ai énoncé en commençant l'examen des travaux de Luther, je n'en sens pas moins profondément combien, malgré ses nombreuses erreurs, il a rendu de grands services à la société dans la partie critique de sa réforme. D'ailleurs, ma critique porte sur le protestantisme, regardé par les protestans comme la réforme définitive du christianisme; elle est bien loin d'attaquer le génie opiniâtre de Luther. Quand on se reporte au temps où il a vécu, aux circonstances qu'il a eues à combattre, on sent qu'il a fait tout ce qu'il était posible de faire alors pour enfanter la réforme et pour la faire adopter. En présentant la morale comme devant fixer l'attention des fidèles bien plus que le culte et le dogme, et quoique la morale protestante n'ait point été proportionnée aux lumières de la civilisation moderne, Luther a préparé la nouvelle réforme de la religion chrétienne. Ce n'est pourtant point comme un

perfectionnement du protestantisme qu'on doit considérer le nouveau christianisme. La nouvelle formule sous laquelle je présente le principe primitif du christianisme est complétement en dehors des améliorations de toute espèce que la religion chrétienne à éprouvées jusqu'à ce jour.

Je m'arrête ici. Je pense, monsieur le Conservateur, avoir assez développé mes idées sur la nouvelle doctrine chrétienne pour que vous puissiez, dès à présent, porter sur elle un premier jugement. Dites si vous me croyez bien pénétré de l'esprit du christianisme, et si mes efforts pour rajeunir cette religion sublime ne sont point de nature à en altérer la pureté primitive.

Le C. J'ai suivi attentivement votre discours; pendant que vous parliez, mes propres idées s'éclaircissaient, mes doutes disparaissaient, et je sentais croître mon amour et mon admiration pour la religion chrétienne; mon attachement au système religieux qui a civilisé l'Europe ne m'a point empêché de comprendre qu'il était possible de le perfectionner,

et, sur ce point, vous m'avez entièrement converti.

Il est évident que le principe de morale, *Tous les hommes doivent se conduire en frères à l'égard les uns des autres*, donné par Dieu à son église, renferme toutes les idées que vous comprenez dans ce précepte : *Toute la société doit travailler à l'amélioration de l'existence morale et physique de la classe la plus pauvre; la société doit s'organiser de la manière la plus convenable pour lui faire atteindre ce grand but.*

Il est également certain qu'à l'origine du christianisme ce principe a dû être exprimé sous la première formule, et qu'aujourd'hui la seconde formule doit être employée.

Lors de la fondation du christianisme, avez-vous dit, la société se trouvait partagée en deux classes d'une nature politique absolument différente : celle des maîtres et celle des esclaves; ce qui constituait en quelque façon deux espèces humaines distinctes, et cependant entremêlées l'une dans l'autre. Il était absolument impossible alors d'établir une ré-

ciprocité complète dans les relations morales entre les deux espèces : aussi le divin fondateur de la religion chrétienne s'est borné à énoncer son principe de morale de manière à le rendre obligatoire pour tous les individus de chaque espèce humaine, sans pouvoir l'établir comme lien pour unir ensemble les maîtres et les esclaves.

Nous vivons à une époque où l'esclavage se trouve complétement anéanti ; il n'existe plus que des hommes de la même espèce politique, les classes ne sont plus séparées que par des nuances : vous concluez de cet état de choses que le principe fondamental du christianisme doit être présenté sous la formule la plus propre à le rendre obligatoire pour les masses à l'égard les unes des autres, sans que pour cela il cesse de l'être pour les individus dans leurs relations individuelles. Je trouve votre conclusion légitime et de la plus haute importance ; et dès ce moment, nouveau chrétien, j'unis mes efforts aux vôtres pour la propagation du nouveau christianisme.

Mais, à cet égard, j'ai quelques observa-

tions à vous faire sur la marche générale de vos travaux. La nouvelle formule sous laquelle vous représentez le principe du christianisme embrasse tout votre système sur l'organisation sociale; système qui se trouve appuyé maintenant à la fois sur des considérations philosophiques de l'ordre des sciences, des beaux-arts et de l'industrie, et sur le sentiment religieux le plus universellement répandu dans le monde civilisé, sur le sentiment chrétien.

Hé bien! ce système, objet de toutes vos pensées, pourquoi ne l'avoir pas présenté d'abord du point de vue religieux, du point de vue le plus élevé et le plus populaire? pourquoi vous être adressé aux industriels, aux savans, aux artistes, au lieu d'aller droit au peuple par la religion? et, dans ce moment même, pourquoi perdre un temps précieux à critiquer les catholiques et les protestans, au lieu d'établir de suite votre doctrine religieuse? Voulez-vous qu'on dise de vous ce que vous dites de Luther : *Il a bien critiqué et mal doctriné?*

Les forces intellectuelles de l'homme sont très-petites ; c'est en les faisant converger vers un but unique, c'est en les dirigeant vers le même point qu'on parvient à produire un grand effet et à obtenir un résultat important. Pourquoi commencez-vous à employer vos forces à critiquer, au lieu de débuter par doctriner? Pourquoi n'attaquez-vous pas franchement et de prime-abord la question du nouveau christianisme?

Vous avez trouvé le moyen de faire cesser l'indifférence religieuse chez la classe la plus nombreuse ; car les pauvres ne peuvent pas être indifférens pour une religion dont le but proclamé est celui d'améliorer le plus rapidement possible leur existence physique et morale.

Puisque vous êtes parvenu à reproduire le principe fondamental du christianisme avec un caractère tout-à-fait neuf, votre premier soin ne devait-il pas être de répandre la connaissance de ce principe régénéré dans la classe la plus intéressée à le faire admettre? et cette classe étant à elle seule infiniment

plus nombreuse que toutes les autres réunies, le succès de votre entreprise était infaillible.

Il fallait commencer par vous faire de nombreux partisans pour vous assurer un appui dans votre attaque contre les catholiques et contre les protestans.

Enfin, dès que vous aviez conscience claire de la force, de la fécondité, de l'irrésistibilité de votre conception, vous deviez sur-le-champ l'ériger en doctrine, sans aucune précaution préalable, et sans aucune inquiétude d'en voir la propagation entravée par quelque obstacle politique ou par quelque réfutation importante.

Vous dites : « La société doit être organisée » d'après le principe de la morale chrétienne; » toutes les classes doivent concourir de tout » leur pouvoir à l'amélioration morale et phy» sique de l'existence des individus compo» sant la classe la plus nombreuse ; toutes » les institutions sociales doivent concourir le » plus énergiquement et le plus directement » possible à ce grand but religieux.

» Dans l'état présent des lumières et de la

» civilisation, aucun droit politique ne doit
» plus se présenter comme dérivé de la loi du
» plus fort pour les individus, du droit de
» conquête pour les masses; la royauté n'est
» plus légitime que lorsque les rois emploient
» leur pouvoir à faire concourir les riches à
» l'amélioration de l'existence morale et phy-
» sique des pauvres. »

Quels obstacles une pareille doctrine peut-elle rencontrer? Ceux qui sont intéressés à la soutenir ne sont-ils pas infiniment plus nombreux que ceux qui ont intérêt à empêcher son admission? Les partisans de cette doctrine s'appuient sur le principe de la morale divine, tandis que ses adversaires n'ont d'autres armes à lui opposer que des habitudes contractées à une époque d'ignorance et de barbarie, soutenues par les principes de l'égoïsme jésuitique.

En résumé, je pense que vous devriez propager immédiatement votre doctrine, et préparer des missions chez toutes les nations civilisées pour la faire adopter.

Le N. Les nouveaux chrétiens doivent dé-

velopper le même caractère et suivre la même marche que les chrétiens de l'église primitive; ils ne doivent employer que les forces de leur intelligence pour faire adopter leur doctrine. C'est seulement avec la persuasion et avec la démonstration qu'ils doivent travailler à la conversion des catholiques et des protestans; c'est au moyen de la démonstration et de la persuasion qu'ils parviendront à déterminer ces chrétiens égarés à renoncer aux hérésies dont les religions papale et luthérienne sont infectées, pour adopter franchement le nouveau christianisme.

Le nouveau christianisme, de même que le christianisme primitif, sera appuyé, poussé, protégé par la force de la morale et par la toute-puissance de l'opinion publique; et si malheureusement son admission occasionait des actes de violence, des condamnations injustes, ce seraient les nouveaux chrétiens qui subiraient les actes de violence, les condamnations injustes; mais, dans aucun cas, on ne les verra employer la force physique contre leurs adversaires; dans aucun cas ils ne figu-

reront ni comme juges ni comme bourreaux.

Après avoir trouvé le moyen de rajeunir le christianisme en faisant subir une transfiguration à son principe fondamental, mon premier soin a été, il a dû être de prendre toutes les précautions nécessaires pour que l'émission de la nouvelle doctrine ne portât point la classe pauvre à des actes de violence contre les riches et contre les gouvernemens.

J'ai dû m'adresser d'abord aux riches et aux puissans pour les disposer favorablement à l'égard de la nouvelle doctrine, en leur faisant sentir qu'elle n'était point contraire à leurs intérêts, puisqu'il était évidemment impossible d'améliorer l'existence morale et physique de la classe pauvre par d'autres moyens que ceux qui tendent à donner de l'accroissement aux jouissances de la classe riche.

J'ai dû faire sentir aux artistes, aux savans et aux chefs des travaux industriels que leurs intérêts étaient essentiellement les mêmes que ceux de la masse du peuple; qu'ils appartenaient à la classe des travailleurs, en même

temps qu'ils en étaient les chefs naturels ; que l'approbation de la masse du peuple pour les services qu'ils lui rendaient était la seule récompense digne de leurs glorieux travaux. J'ai dû insister beaucoup sur ce point, attendu qu'il est de la plus grande importance, puisque c'est le seul moyen de donner aux nations des guides qui méritent véritablement leur confiance, des guides qui soient capables de diriger leurs opinions et de les mettre en état de juger sainement les mesures politiques qui sont favorables ou contraires aux intérêts du plus grand nombre. Enfin j'ai dû faire voir aux catholiques et aux protestans l'époque précise à laquelle ils avaient fait fausse route, afin de leur faciliter les moyens de rentrer dans la bonne. Je dois insister sur ce point, parce que la conversion des clergés catholique et protestant donnerait de puissans appuis au nouveau christianisme.

Après cette explication je reprends le cours de mes idées : je ne m'arrêterai point à examiner toutes les sectes religieuses nées du

protestantisme; la plus importante de toutes, la religion anglicane, est tellement liée aux institutions nationales de l'Angleterre, qu'elle ne peut être envisagée convenablement qu'avec l'ensemble de ses institutions, et cet examen aura lieu lorsque je passerai en revue, ainsi que je l'ai annoncé, toutes les institutions spirituelles et temporelles de l'Europe et de l'Amérique. Le schisme grec s'est trouvé jusqu'à présent en dehors du système européen, je n'aurai point à en parler, et d'ailleurs tous les élémens de la critique de ces différentes hérésies sont renfermés dans celle du protestantisme.

Mais je n'ai pas seulement pour but de prouver l'hérésie des catholiques et des protestans; il ne me suffit pas, pour rajeunir entièrement le christianisme, de le faire triompher de toutes les anciennes philosophies religieuses; je dois encore établir sa supériorité scientifique sur toutes les doctrines des philosophes qui se sont placés en dehors de la religion; je dois réserver le développe-

ment de cette idée pour un second entretien; mais, en attendant, je vais vous donner un aperçu de l'ensemble de mon travail.

L'espèce humaine n'a jamais cessé de faire des progrès, mais elle n'a pas toujours procédé de la même manière et employé les mêmes moyens pour accroître la masse de ses connaissances et pour perfectionner sa civilisation : l'observation prouve au contraire que, depuis le quinzième siècle jusqu'à ce jour, elle a procédé d'une manière opposée à celle qu'elle avait suivie depuis l'établissement du christianisme jusqu'au quinzième siècle.

Depuis l'établissement du christianisme jusqu'au quinzième siècle, l'espèce humaine s'est principalement occupée de la coordination de ses sentimens généraux, de l'établissement d'un principe universel et unique, et de la fondation d'une institution générale ayant pour but de superposer l'aristocratie des talens à l'aristocratie de la naissance, et de soumettre ainsi tous les intérêts particuliers à l'intérêt général. Pendant toute cette période, les observations directes sur les inté-

rêts privés, sur les faits particuliers et sur les principes secondaires, ont été négligées, elles ont été décriées dans la masse des esprits, et il s'est formé une opinion prépondérante sur ce point, que les principes secondaires devaient être déduits des faits généraux et d'un principe universel : opinion d'une vérité purement spéculative, attendu que l'intelligence humaine n'a point les moyens d'établir des généralités assez précises pour qu'il soit possible d'en tirer, comme conséquences directes, toutes les spécialités.

C'est à ce fait important que se rattachent les observations que j'ai présentées dans ce dialogue, dans l'examen du catholicisme et du protestantisme.

Depuis la dissolution du pouvoir spirituel européen, résultat de l'insurrection de Luther, depuis le quinzième siècle, l'esprit humain s'est détaché des vues les plus générales, il s'est livré aux spécialités, il s'est occupé de l'analyse des faits particuliers, des intérêts privés des différentes classes de la société; il a travaillé à poser les principes secondaires

qui pouvaient servir de bases aux différentes branches de ses connaissances; et, pendant cette seconde période, l'opinion s'est établie que les considérations sur les faits généraux, sur les principes généraux et sur les intérêts généraux de l'espèce humaine, n'étaient que des considérations vagues et métaphysiques, ne pouvant contribuer efficacement aux progrès des lumières et au perfectionnement de la civilisation.

Ainsi l'esprit humain a suivi, depuis le quinzième siècle, une marche opposée à celle qu'il avait suivie jusqu'à cette époque; et certes les progrès importans et positifs qui en sont résultés dans toutes les directions de nos connaissances prouvent irrévocablement combien nos aïeux du moyen âge s'étaient trompés en estimant d'une utilité médiocre l'étude des faits particuliers, des principes secondaires, et l'analyse des intérêts privés.

Mais il est également vrai qu'un très-grand mal est résulté pour la société de l'état d'abandon dans lequel on a laissé, depuis le quinzième siècle, les travaux relatifs à l'étude

des faits généraux, des principes généraux et des intérêts généraux. Cet abandon a donné naissance au sentiment d'égoïsme, qui est devenu dominant chez toutes les classes et dans tous les individus. Ce sentiment, devenu dominant dans toutes les classes et dans tous les individus, a facilité à César les moyens de recouvrer une grande partie de la force politique qu'il avait perdue avant le quinzième siècle. C'est à cet égoïsme qu'il faut attribuer la maladie politique de notre époque, maladie qui met en souffrance tous les travailleurs utiles à la société; maladie qui fait absorber par les rois une très-grande partie du salaire des pauvres, pour leur dépense personnelle, pour celle de leurs courtisans et de leurs soldats; maladie qui occasionne un prélèvement énorme de la part de la royauté et de l'aristocratie de la naissance sur la considération qui est due aux savans, aux artistes et aux chefs des travaux industriels, pour les services d'une utilité directe et positive qu'ils rendent au corps social.

Il est donc bien désirable que les travaux

qui ont pour objet le perfectionnement de nos connaissances relatives aux faits généraux, aux principes généraux et aux intérêts généraux, soient promptement remis en activité, et soient désormais protégés par la société, à l'égal de ceux qui ont pour objet l'étude des faits particuliers, des principes secondaires et des intérêts privés.

Tel est l'aperçu des idées qui seront développées dans notre second entretien, dont l'objet sera d'exposer le christianisme sous le point de vue théorique et scientifique, et d'établir la supériorité de la théorie chrétienne sur toutes les philosophies spéciales, tant religieuses que scientifiques.

Enfin, dans un troisième dialogue, je traiterai directement du nouveau christianisme ou du christianisme définitif. J'exposerai sa morale, son culte et son dogme; je proposerai une profession de foi pour les nouveaux chrétiens.

Je ferai voir que cette doctrine est la seule doctrine sociale qui puisse convenir aux Européens dans l'état présent de leurs lumières et

de leur civilisation. Je prouverai que l'adoption de cette doctrine offre le moyen le meilleur et le plus pacifique pour remédier aux inconvéniens énormes qui sont résultés de l'envahissement du pouvoir spirituel par la force physique, arrivé au quinzième siècle, et pour faire cesser cet envahissement en réorganisant le pouvoir spirituel sur de nouvelles bases, et en lui donnant la force suffisante pour mettre un frein aux prétentions illimitées du pouvoir temporel.

Je prouverai encore que l'adoption du nouveau christianisme accélèrera les progrès de la civilisation infiniment plus qu'ils ne pourraient l'être par toute autre mesure générale, en faisant marcher de front les travaux relatifs aux généralités des connaissances humaines, et ceux qui ont pour objet le perfectionnement des spécialités.

Je termine ce premier dialogue en vous déclarant franchement ce que je pense de la révélation du christianisme.

Nous sommes certainement très-supérieurs à nos devanciers dans les sciences d'une utilité

positive et spéciale; c'est seulement depuis le quinzième siècle, et principalement depuis le commencement du siècle dernier, que nous avons fait de grands progrès dans les mathématiques, dans la physique, dans la chimie et dans la physiologie. Mais il est une science bien plus importante pour la société que les connaissances physiques et mathématiques; c'est la science qui constitue la société, c'est celle qui lui sert de base; c'est la morale : or la morale a suivi une marche absolument opposée à celle des sciences physiques et mathématiques. Il y a plus de dix-huit cents ans que son principe fondamental a été produit, et, depuis cette époque, toutes les recherches des hommes du plus grand génie n'ont point fait découvrir un principe supérieur par sa généralité ou par sa précision à celui donné à cette époque par le fondateur du christianisme; je dirai plus, quand la société a perdu de vue ce principe, quand elle a cessé de le prendre pour guide général de sa conduite, elle est promptement retombée sous le joug de César; c'est-à-dire sous l'empire de la force

physique, que ce principe a subordonné à la force intellectuelle.

Je demande maintenant si l'intelligence qui a produit, il y a dix-huit cents ans, le principe régulateur de l'espèce humaine, et qui par conséquent a produit ce principe quinze siècles avant que nous ayons fait des progrès importans dans les sciences physiques et mathématiques, je demande si cette intelligence n'a pas évidemment un caractère sur-humain, et s'il existe une plus grande preuve de la révélation du christianisme ?

Oui, je crois que le christianisme est une institution divine, et je suis persuadé que Dieu accorde une protection spéciale à ceux qui font leurs efforts pour soumettre toutes les institutions humaines au principe fondamental de cette doctrine sublime ; je suis convaincu que moi-même j'accomplis une mission divine en rappelant les peuples et les rois au véritable esprit du christianisme. Et, plein de confiance dans la protection divine accordée à mes travaux d'une manière spéciale, je me sens la hardiesse de faire des représentations

sur leur conduite aux rois de l'Europe qui se sont coalisés, en donnant à leur union le nom sacré de *Sainte-Alliance*; je leur adresse directement la parole, j'ose leur dire :

PRINCES,

Quelle est la nature, quel est le caractère, aux yeux de Dieu et des chrétiens, du pouvoir que vous exercez?

Quelles sont les bases du système d'organisation sociale que vous travaillez à établir? Quelles mesures avez-vous prises pour améliorer l'existence morale et physique de la classe pauvre?

Vous vous dites chrétiens, et vous fondez encore votre pouvoir sur la force physique, et vous n'êtes encore que les successeurs de César, et vous oubliez que les vrais chrétiens se proposent pour but final de leurs travaux d'anéantir complétement le pouvoir du glaive, le pouvoir de César, qui, par sa nature, est essentiellement provisoire.

Et c'est ce pouvoir que vous avez entrepris

de donner pour base à l'organisation sociale? A lui seul appartient, selon vous, l'initiative dans toutes les améliorations générales réclamées par le progrès des lumières. Pour soutenir ce système monstrueux, vous tenez deux millions d'hommes sous les armes, vous avez fait adopter votre principe à tous les tribunaux, et vous avez obtenu des clergés catholique, protestant et grec, qu'ils professassent hautement l'hérésie que le pouvoir de César est le pouvoir régulateur de la société chrétienne.

En rappelant les peuples à la religion chrétienne par le symbole de votre union, en les faisant jouir d'une paix qui est pour eux le premier des biens, vous ne vous êtes néanmoins attir éaucune reconnaissance de leur part; votre intérêt personnel domine trop dans les combinaisons que vous présentez comme étant d'un intérêt général. Le pouvoir suprême européen qui réside dans vos mains est loin d'être un pouvoir chrétien comme il eût dû le devenir. Dès que vous agissez, vous déployez le caractère et les insignes de la force physique, de la force anti-chrétienne.

Toutes les mesures de quelque importance que vous avez prises depuis que vous êtes unis en sainte-alliance, toutes ces mesures tendent par elles-mêmes à empirer le sort de la classe pauvre, non-seulement pour la génération actuelle, mais même pour les générations qui doivent lui succéder. Vous avez augmenté les impôts, vous les augmentez tous les ans, afin de couvrir l'accroissement des dépenses occasionées par vos armées soldées et le luxe de vos courtisans. La classe de vos sujets à laquelle vous accordez une protection spéciale est celle de la noblesse, classe qui, de même que vous, fonde tous ses droits sur l'épée.

Cependant votre blâmable conduite paraît excusable sous plusieurs rapports : une chose a dû vous induire en erreur; c'est l'approbation qu'ont reçue les efforts communs que vous avez faits pour terrasser le pouvoir du César moderne. En combattant contre lui, vous avez agi très-chrétiennement; mais c'est uniquement parce que, dans ses mains, l'autorité de César, que Napoléon avait conquise, avait beaucoup plus de force que dans les vôtres,

où elle n'est parvenue que par héritage. Votre conduite a encore une autre excuse ; c'est que c'était aux clergés à vous arrêter au bord du précipice, tandis qu'ils s'y sont précipités avec vous.

Princes,

Écoutez la voix de Dieu, qui vous parle par ma bouche, redevenez bons chrétiens, cessez de considérer les armées soldées, les nobles, les clergés hérétiques et les juges pervers comme vos soutiens principaux ; unis au nom du christianisme, sachez accomplir tous les devoirs qu'il impose aux puissans ; rappelez-vous qu'il leur commande d'employer toutes leurs forces à accroître le plus rapidement possible le bonheur social du pauvre.

LETTRES

SUR LA

RELIGION ET LA POLITIQUE,

1829;

SUIVIES DE

L'ÉDUCATION DU GENRE HUMAIN,

TRADUIT DE L'ALLEMAND, DE LESSING;

PAR EUGÈNE RODRIGUES.

SECONDE ÉDITION.

INTRODUCTION.

L'année dernière, nous avons publié un volume dont la seconde édition vient de paraître, et qui contient l'exposition des principales idées de la doctrine de SAINT-SIMON. Les dispositions *défiantes* et *douteuses* de notre siècle, qui prétend n'avoir FOI que dans la science, et ne CROIRE qu'à ce qui est *démontré*, nous ont contraints à éviter les formes dogmatiques, si naturelles dans tout enseignement régulier, lorsque les principes généraux sont admis comme AXIOMES par le disciple aussi bien que par le maî-

tre. Nous nous sommes portés sur le terrain où s'agitent douloureusement, au sein d'un individualisme dont les ravages s'accroissent chaque jour, des hommes que nous avons mission d'appeler à une existence nouvelle, à une vie d'union et d'amour; nous leur avons montré, dans les désordres et les maux qui les affligent, dans les besoins qu'ils éprouvent et qui ne sont pas satisfaits, la nécessité d'un ORDRE SOCIAL nouveau; et nous leur avons signalé dans l'isolement, dans l'indépendance, dans l'*égoïsme* enfin où chacun d'eux se retranche, le symptôme infaillible d'un avenir de *dévoûment,* de *dévotion* et d'*enthousiasme.*

Ce premier volume se termine par l'examen et la solution affirmative du

plus grand problème social qui puisse être soulevé de nos jours : l'humanité a-t-elle un *avenir religieux* ?

Dans un autre volume, qui est en ce moment sous presse, partant de cette solution, nous exposons le *dogme* de la religion de l'avenir, et la réalisation de ce dogme dans la politique.

Mais nous avons senti la nécessité d'initier le public aux mêmes progrès par lesquels nous sommes passés, et, pour ainsi dire, de le faire participer aux travaux qui marquent les termes du développement de la doctrine que nous a léguée SAINT-SIMON.

Avant de publier notre second volume d'exposition, et pour en faciliter l'intelligence, nous avons donc cru devoir mettre au jour des Lettres écrites, les

premières à un *philosophe*, les dernières à un *protestant*, et qui s'adressent par conséquent à la presque totalité des hommes auxquels nous devons d'abord faire entendre notre parole, puisque ce sont eux qui se sont le plus dépouillés des anciennes croyances sur lesquelles l'humanité a vécu pendant dix-huit siècles, et qui, par cela même, ont le plus besoin de croyances nouvelles.

L'avant-garde de l'humanité se divise en effet en trois camps, sur lesquels flottent trois bannières différentes. Ces trois armées s'exercent depuis plusieurs siècles, dans le champ de la *religion*, de la *politique* ou de la *philosophie*, à ruiner de fond en comble la religion, la politique et la philosophie *chrétien-*

nes. SAINT-SIMON a d'abord triomphé de nos antipathies *politiques*, ensuite de nos préjugés *philosophiques*, enfin de notre incrédulité *religieuse*, en nous révélant une *société*, une *science* et une *foi* nouvelles.

Pendant cinq ans, depuis la mort de SAINT-SIMON, nous avions surtout répandu les nouveaux principes *politiques* et *philosophiques* de notre maître; mais enfin nous sommes parvenus au moment où il nous faut, à notre tour, vaincre l'ATHÉISME et le scepticisme qui se sont emparés du monde; il nous faut plus encore, car c'est à nous seuls qu'il appartient d'affranchir complétement l'humanité de la doctrine chrétienne, qui vit encore dans toutes les âmes, même dans celles qui se révoltent

le plus violemment contre la société qui était l'image vivante de cette doctrine : c'est à nous seuls qu'il est réservé de faire cesser l'antagonisme que Rome chrétienne avait maintenu parmi les hommes.

Toutes les attaques qui ont été dirigées contre la doctrine du Christ ont été jusqu'ici de pures *négations ;* elles se réduisent toutes à cette formule simple : nous ne voulons plus croire *au Dieu des chrétiens*. L'humanité ne saurait long-temps rester dans cet état ; elle peut renier son passé, mais il faut à toutes forces qu'elle *affirme* son avenir; elle peut le *chercher* pendant quelques siècles, mais il faut qu'elle le *trouve* sous peine de périr, car elle veut toujours marcher : le progrès c'est sa vie ; et même

elle n'est juste envers son passé que lorsque sa *négation* se change en *reconnaissance*, que lorsqu'elle sait lire dans ses *traditions* l'éternelle PROMESSE de sa *destinée*.

Celui-là seul peut donc définitivement triompher d'une antique croyance, qui apporte une croyance nouvelle; et cette nouvelle révélation *justifie* les révélations antérieures, en reconnaissant et en expliquant la part qui leur revient légitimement dans le développement général.

Ainsi Moïse grandit à la parole de Jésus, alors que les rabbins n'étaient plus pour Jésus, aussi bien que pour la Judée tout entière, que des sépulcres blanchis; et la loi juive fut nommée loi *de crainte* par celui même qui la mon-

trait à l'humanité comme la PROMESSE d'une loi d'*amour*.

L'œuvre que, par SAINT-SIMON, Dieu nous a donné mission d'accomplir exige donc avant tout la justification, et, puisqu'il faut le dire, la *réhabilitation* du christianisme aujourd'hui défiguré autant par le zèle superstitieux et rétrograde de ses derniers défenseurs que par la haine aveugle de ses ennemis. Et cette justification ne pouvant résulter que de la comparaison profonde du christianisme avec les croyances qui l'ont précédée et celle qui lui succède, devient en même temps un enseignement de l'avenir, sur le terrain même et sous les formes de la croyance qui s'éteint.

Les Lettres que nous publions ont

été écrites dans ce but. Les premières, comme nous l'avons déjà dit, sont adressées à un homme qui était fier de son incrédulité parce qu'il la croyait inébranlablement assise sur les connaissances scientifiques que lui avait fournies notre siècle *de lumières*, et qui du reste, admettant le progrès *politique* et *philosophique*, avait accepté déjà les principes *politiques* et *philosophiques* de la doctrine; les dernières sont écrites à un protestant très-avancé sous un rapport, puisqu'avec nous il appelle l'unité du règne de Dieu sur la terre, mais qui, par cela seul qu'il *protestait* contre l'autorité de l'Église romaine, tout en confessant l'Évangile, se voyait logiquement forcé de remonter jusqu'aux jours de la primitive

Église, jusqu'aux premières paroles de sa doctrine naissante, c'est-à-dire de faire rétrograder l'humanité de dix-huit siècles; pour trouver ce qu'elle doit aimer, connaître et pratiquer *aujourd'hui!* tous deux incertains de l'avenir devaient donc méconnaître le passé: l'un avait besoin d'admirer la grandeur *philosophique* du *dogme* chrétien, l'autre la puissance *politique* du catholicisme dans l'institution de la *papauté*.

Et cette lumière leur était indispensable pour comprendre la nécessité d'un *dogme* nouveau et d'une *pratique sociale* nouvelle que l'auteur de ces Lettres s'efforce sans cesse de leur faire entrevoir, en même temps qu'il lève le bandeau que la critique philosophique ou protestante avait étendu sur leur yeux.

Le philosophe s'est converti, et il est au milieu de nous, le *millénaire* n'a pu vaincre ses préjugés contre la hiérarchie, il est resté protestant!

Nous adressons cet ouvrage aux penseurs, qui ont médité sur le développement du genre humain : c'est pour eux qu'il fut écrit (1).

D'autres lecteurs n'y verraient que de la *théologie*, et ce mot n'est pas un titre à la faveur publique aujourd'hui.

Les premiers sauront y voir sous des formes pleines d'enthousiasme, mais encore chrétiennes, puisqu'il s'agissait de *justifier* le christianisme;

(1) L'analogie du sujet nous a engagés à réimprimer à la suite de ces lettres la traduction qu'Eugène a publiée, dans le temps même de sa correspondance, de l'opuscule si remarquable de Lessing sur l'*Éducation du Genre humain*.

ils sauront y voir, disons-nous, les plus hautes questions que l'esprit humain puisse se poser dans l'ordre moral, politique, religieux, et qui, par la solution qu'elles reçoivent du dogme saint-simonien, jettent un nouveau jour sur les *traditions* et sur la *destinée* de l'humanité.

Ces Lettres sont donc, en quelque sorte, une transformation préparatoire de toutes les croyances du passé, selon la révélation saint-simonienne; et cependant celui qui a osé entreprendre une pareille tâche est mort âgé à peine de vingt-trois ans!

Mais sa vie a été *remplie!*

EUGÈNE RODRIGUES avait été entraîné de bonne heure à de profondes études religieuses, il s'était nourri des

grands livres de l'humanité où sont marqués tous les termes de son progrès vers l'association universelle. Il avait surtout cherché, dans ses méditations sur le judaïsme et le catholicisme, un aliment qui fortifiât sa foi instinctive en la résurrection définitive du sentiment religieux parmi les hommes; et dès qu'il se sentit animé et comme engendré de nouveau par la révélation saint-simonienne, quand il vit son éclat resplendissant illuminer à la fois tout l'avenir de l'humanité et son passé le plus reculé, il voulut aussitôt dessiner à grands traits la face majestueuse et les formes colossales sous lesquelles lui apparaissaient maintenant au grand jour les religions antérieures, qu'il n'avait pu

contempler et mesurer qu'à demi plongé dans les ténèbres.

Bien jeune encore quand son frère héritait de SAINT-SIMON la nouvelle promesse, il s'attacha à suivre le progrès d'une doctrine que lui recommandait l'amour de celui qui avait dirigé le premier essor de son intelligence. Mais préoccupé par ses méditations religieuses, il ne prit une part active à nos travaux que lorsque cette doctrine eut secoué les langes philosophiques dont elle avait dû s'envelopper d'abord; et il fut prompt à se rallier à nous, quand, au milieu d'une laborieuse initiation, Dieu se révéla aux disciples comme il s'était révélé au maître; quand il leur fit sentir, comme à SAINT-SIMON, que cette morale nouvelle, qui harmonisait

toutes les passions, toutes les pensées, tous les actes des hommes dans un but commun d'amour, de gloire et de richesse, était une religion; quand Dieu leur révéla enfin qu'ils étaient ses fils véritables, ses envoyés, ses apôtres!

SAINT-SIMON avait largement indiqué la transformation que devait subir le dogme catholique par sa classification trinaire de la vie sociale, se manifestant dans son unité par l'expression des beaux-arts, et dans sa dualité par les travaux de la science et de l'industrie; Eugène, sous l'inspiration des successeurs de SAINT-SIMON, concourut puissamment à caractériser dans l'*individu* ce que le maître avait signalé dans l'*espèce*. Il travailla activement à l'élaboration dogmatique, qui fit cor-

respondre les *beaux-arts* ou la RELIGION à la VIE, la *science* ou le DOGME à l'ESPRIT, l'*industrie* ou le CULTE à la CHAIR. Déjà pénétré de la théologie catholique, il fut *particulièrement* frappé de la réhabilitation de la *chair* et de l'accomplissement des prophéties antiques.

Le résultat de ces travaux a été de fixer les termes de passage du dogme catholique au dogme saint-simonien.

Mais Eugène n'a point seulement servi la doctrine par des efforts purement intellectuels, il voulait lui consacrer sa vie entière.

Eugène est saint à nos yeux, par le zèle avec lequel il franchit un des premiers les bornes de la famille individuelle. Elevé tendrement au sein d'une famille où s'é-

tait conservée la tradition des liens d'une parenté patriarcale, il fut un de ceux qui appelèrent et réalisèrent avec le plus de ferveur la hiérarchie dans la grande parenté de l'espèce humaine ; il s'efforça d'harmoniser ce qu'il y a de religieux dans les sentimens de famille avec la dévotion à l'humanité nouvelle, révélée par Saint-Simon.

Dieu, qui voulut si jeune l'initier à une vie plus parfaite, ne laissa pas ses derniers jours sans joie; de son lit de mort, Eugène vit fonder la constitution définitive de la hiérarchie au sein de la famille saint-simonienne.

Et le cortége de cette famille naissante vint faire briller sur sa tombe l'éclat de la RÉVÉLATION NOUVELLE.

Tel fut Eugène ; il mérita d'être

compté au nombre des premiers disciples du maître dont il embrassa la foi, et maintenant il reçoit au milieu de nous la récompense de ses mérites.

A CHACUN SUIVANT SA CAPACITÉ, A CHAQUE CAPACITÉ SUIVANT SES ŒUVRES.

PREMIÈRE LETTRE.

L'ÉPOQUE ACTUELLE.

Un système religieux qui s'écroule, un système religieux qui s'édifie, tel est le caractère fondamental de l'époque actuelle. L'un tend à écraser dans sa chute tous les instrumens de sa démolition, l'autre va faire servir tous ces matériaux à sa construction. Le premier a été gigantesque, il a duré dix-huit siècles ; le second sera colossal, et nous ne pouvons rien voir au-delà.

Le sentiment religieux a fui des temples, il s'est réfugié dans les cœurs ; chacun a éprouvé

le besoin de célébrer Dieu dans un sanctuaire et par un culte digne de lui ; le *mysticisme* est devenu l'expression imparfaite de ce besoin. Je dis que le mysticisme n'en a été que l'expression imparfaite, car il a fait naître cette illusion déplorable, que la religion devait à tout jamais rester individuelle , seul moyen en apparence radical de faire régner la liberté de conscience, qui, pour une âme généreuse, n'est autre chose que la lutte du philanthropisme et de la religiosité. Mais d'où vient cette lutte elle-même? Disons-le hardiment; c'est qu'il n'y a pas encore eu de RELIGION de l'HUMANITÉ.

Le christianisme étant évidemment la religion la plus *humaine* qui ait encore existé, il suffira de faire voir que le christianisme ne pouvait pas être, et n'était effectivement pas la religion de l'*humanité*.

Le christianisme ne pouvait pas être la religion de l'humanité, en effet l'humanité elle-même n'existait pas encore : le Nouveau-Monde n'était pas découvert, l'unité des races humaines n'était pas suffisamment com-

prise. On croyait encore à deux natures, l'une libre, l'autre esclave; l'une destinée à commander, l'autre à obéir : la dernière application de ce principe s'est faite sur la race nègre; le christianisme, n'a donc pu prêcher que l'affranchissement des esclaves, et sa mission a dû se terminer à l'abolition de l'esclavage.

Le christianisme n'était effectivement pas la religion de l'humanité. Le dogme des races royales est resté tout entier comme avant Jésus-Christ, il s'est constitué sous le nom auguste de droit divin; et le fameux verset : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu « ce qui est à Dieu, » a consacré le front des rois à nos respects. La religion chrétienne a enseigné l'humilité aux hommes, elle leur a appris à supporter le malheur avec résignation, mais elle s'est arrêté là; le bonheur de l'espèce humaine n'a pas été proclamé par elle comme but définitif; en un mot, le christianisme était une religion éminemment *consolante*, c'était celle des *affligés*, mais, encore une fois, ce n'était pas celle de l'HUMANITÉ.

Je sais que le mysticisme est très-développé chez des personnes qui prétendent ne pas croire en *Dieu ;* je sais que la répugnance pour l'appareil religieux s'est étendue chez elles jusqu'à la religion, et que rien au monde ne semble pouvoir les ramener à des idées religieuses ; mais cette disposition est essentiellement transitoire, c'est un des caractères de l'époque présente. Que d'illusions d'ailleurs dans ce mystique athéisme, si l'on observe que le culte de Dieu fait place, chez ceux dont je viens de parler, soit au culte de la *nature*, soit à la philanthropie la plus exaltée, et par conséquent la moins raisonnée, soit au dévoûment pour la science, soit enfin à l'amour le plus ardent pour les arts. De quelque forme qu'on l'habille, le dévoûment sera toujours de la *dévotion*, et tant que la source du dévoûment ne sera pas tarie, la cause de la dévotion ne sera jamais perdue.

Y eut-il donc jamais une époque où le dévoûment ait été plus commun que de nos jours? Écrions-nous avec le poète :

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles!

Oui, ce sont aujourd'hui les hommes qui font les miracles. Les passions humaines ont pris, de nos jours, un caractère de grandeur inconnu à l'antiquité; les sentimens les plus nobles ont pénétré jusqu'aux dernières classes de la société; l'homme a la conscience de sa dignité, le genre humain est un, ne cessons pas de le proclamer. Jamais l'homme ne s'est autant joué de la vie que depuis qu'il a cru démontrée l'impossibilité d'un autre avenir; on a poussé l'illusion jusqu'à s'imaginer que le suicide était un sacrifice, et le suicide est venu à la mode! Cela est horrible à dire; mais de cette vérité jaillissent de grandes lumières.

Notre époque n'est donc pas *absolument* irréligieuse, elle n'est au fond qu'antichrétienne; elle ne veut plus d'un appareil religieux dont trois siècles d'orages ont démontré la vétusté. Un sentiment profond nous avertit aujourd'hui que les lieux saints ne le sont plus que de nom; chacun trouve dans sa conscience un directeur plus sûr et plus sévère que dans la personne des prétendus ministres de Dieu; les laïques qui, depuis long-temps,

sont plus savans, plus habiles que le clergé, commencent à sentir nettement qu'ils sont également plus vertueux que lui; en un mot nous sentons que Dieu a changé de bannière, et qu'il a passé dans nos rangs.

Gloire à SAINT-SIMON, que Dieu a suscité au milieu de nous pour fonder le nouveau sacerdoce!

O vous qui, instruits déjà par les travaux de notre maître, ne comprenez pas encore celui qui les résume tous et qui forme leur sanction la plus importante, le *Nouveau Christianisme;* vous que le nom de Dieu arrête et trouble dès la première page du livre, venez et rassurez-vous! vous croirez en Dieu avec les disciples de SAINT-SIMON, car déjà vous croyez à la VIE, et Dieu c'est la vie conçue dans son universalité absolue, dans son unité et sa multiplicité, sous toutes ses manifestations : l'espèce humaine, dans sa vie collective, à travers des alternatives d'ordre et de désordre, de paix et de guerre, en élargissant sans cesse la sphère de son activité, s'est élevée progressivement à l'amour, à la connais-

sance et à la pratique de la *vie universelle*, de Dieu.

Et l'histoire de son développement n'est autre que l'histoire de sa religion.

Aux époques *organiques*, les faits particuliers et les faits généraux sont en harmonie; les devoirs et les intérêts, la théorie et la pratique, ne sont pas en contradiction, la volonté de Dieu se manifeste sous une forme bienfaisante; tout le monde voit le *bien*, les hommes bénissent la *Providence*, il y a *religion*.

Aux époques *critiques*, les faits particuliers, les faits généraux, cessent de s'accorder; les devoirs et les intérêts, la théorie et la pratique, ne conduisent pas aux mêmes déterminations; la manifestation divine devient obscure, les élémens qui serviront plus tard à la constater d'une manière plus éclatante encore cherchent péniblement à se faire jour; tout le monde voit le *mal*, les hommes maudissent la *fatalité*, il y a *irréligion*.

On ne peut donc nier Dieu qu'en niant la VIE individuelle, sociale, universelle; et tant

que la croyance à la VIE subsistera, le genre humain pourra toujours ressaisir la croyance en DIEU.

Semblables aux physiologistes, les philosophes critiques ont fait de l'univers ce que ceux-là ont fait de l'homme *vivant*, un cadavre ! Et le grand Descartes lui-même n'avait pas fait davantage, lorsque son orgueilleuse raison, non contente de frapper de coups victorieux l'édifice suranné du christianisme, ne demandait insolemment que de la matière et du mouvement pour refaire un monde. Sublime et pitoyable génie, qui ne s'apercevait pas qu'il ne manquait à son monde que la VIE.

Il est temps qu'on dépouille l'univers du suaire de mort dont l'a revêtu la critique. Celui qui le premier est venu lui arracher ce voile funèbre, celui-là est pour nous un nouveau révélateur, Dieu a parlé par sa bouche.

Gloire donc, gloire éternelle à SAINT-SIMON, qui nous a retiré du NÉANT pour nous rendre à la vie en nous rendant à Dieu !

Grâce à lui, la religion des peuples, surprise par des attaques qui ne pouvaient porter que

contre ses ministres, inhabiles aujourd'hui à porter la parole dont ils ne voient plus que la lettre, dont ils ont perdu le sens progressif, grâce à SAINT-SIMON, la religion va se réveiller chez les hommes, en subissant une glorieuse *transfiguration*.

Et nous retrouverons la *foi*, type de la confiance, de la bonne foi, de la fidélité; l'*espérance*, dont l'organisation actuelle de la société a fait le monopole de ceux qui naissent riches; mais l'espérance sans désirs criminels, fondée sur le seul mérite, et dont les suicides si nombreux aujourd'hui nous prouvent que la société est entièrement dénuée; la *charité* enfin, mais la charité qui n'étant pas seulement en paroles, en paroles dont l'interprétation *judaïque* offre pour résultat l'*aumône*, réalise sur la terre la volonté de Dieu, qui est que CHACUN SOIT RÉCOMPENSÉ SUIVANT SES OEUVRES.

Et toutes les prophéties seront accomplies, car toutes les prophéties sont vraies.

DEUXIÈME LETTRE.

LA PHILANTHROPIE ET LE SENTIMENT RELIGIEUX. — MISSION DES DISCIPLES DE SAINT-SIMON.

Quoi! vous êtes *rationnellement convaincu*, et vous êtes encore effrayé des obstacles que vous apercevez autour de vous? ces obstacles jettent parfois de l'indécision dans votre esprit? Ah! que vous comprenez peu encore la doctrine! Saint-Simon ne nous a-t-il pas sans cesse représenté la société entière d'*aujourd'hui* comme un obstacle immense à l'adoption de sa doctrine, et son esprit s'est-il arrêté dans l'indécision? a-t-il renoncé à l'espoir de développer le germe de la société nouvelle, presque étouffé sous les décombres de la société du moyen âge? Non, les hommes ne manqueront

ne saurait donc prétendre à tenir lieu de religion à la société.

Mais allons plus loin : l'amour des hommes lui-même, tel que l'irréligion moderne nous le présente, n'est qu'un dernier souffle de l'amour de Dieu qui *unissait* autrefois les hommes : la philanthropie, qu'on proclame l'œuvre du XVIII[e] siècle, n'est point sa fille légitime. Cesserons-nous un jour d'être ingrats envers le catholicisme ? Ne pourrions-nous, sans honte, reconnaître que nous vivons encore des restes de l'éducation que les prêtres catholiques ont donnée à nos grands-pères. C'est encore d'eux que nous tenons tout ce que nous avons de vraiment bon, de vraiment moral, de vraiment progressif.

En effet, la religion (1) est le véritable *lien* social. Ce lien ne se détruit jamais complétement, et même ce qui en reste à chaque époque critique suffit pour empêcher une entière dissolution et favoriser la formation d'un lien plus fort que le précédent, destiné à *relier* de

(1) *Religare.*

nouveau la société sous tous les points de vue possibles. L'époque actuelle, pour qui l'a bien comprise, est bien plutôt anti-chrétienne qu'absolument irréligieuse ; chaque jour qui s'écoule du XIX[e] siècle rend plus manifeste la vérité de cette importante observation.

Cessez donc d'admettre comme possible l'anéantissement du sentiment religieux parmi les hommes. Gardez-vous également de cette humiliante concession de philanthropes esprits forts qui, voulant bien une religion pour le peuple, ne voient plus dès lors dans le sentiment religieux qu'un *mobile* adroitement employé par quelques hommes supérieurs pour civiliser des nations barbares. Laissez à Voltaire et à sa secte ces misérables travestissemens historiques, et croyez que Moïse n'a point sacrifié quatre-vingts ans de sa vie, que le Christ ne s'est point fait crucifier pour des croyances où ils n'auraient vu que de grossiers artifices, sans y attacher du reste le moindre prix. Il faut croire pour être cru, il faut brûler soi-même pour enflammer les autres, et le feu sacré de l'enthousiasme ne s'allume point au

chétif foyer de la philanthropie. Une femme (1), en rappelant l'enthousiasme à sa céleste origine, est venue, après des jours mauvais, venger le saint nom qu'avaient souillé des bouches blasphématrices. Que ses avertissemens ne soient pas perdus pour nous : dans l'avenir, les sommités sociales seront, sans aucun doute, encore plus religieuses que les masses.

Et comment, persuadés que nous sommes de la *perfectibilité* du genre humain, pourrions-nous, sans être en contradiction avec nous-mêmes, ne point croire au triomphe nouveau des idées religieuses? Comment le sentiment le plus noble, le plus généreux, le plus poétique de tous les sentimens qui font la vie de l'homme, pourrait-il s'affaiblir indéfiniment? et la disparition de l'élément du grandiose, du sublime, signalerait donc, selon nos adversaires, l'apogée du développement de l'humanité! Force leur serait, pour être conséquens, de considérer le prétendu progrès de l'avenir comme une véritable rétrogradation.

---

(1) Mme de Staël.

Et quelle rétrogradation, grand Dieu ! s'il était possible de supposer un avenir sans religion aucune, j'affirme que le passé serait un âge d'or en comparaison de cet avenir ; que les époques critiques elles-mêmes lui seraient préférables, vivifiées comme elles l'ont toujours été par les débris des croyances antérieures.

Quelle sombre mélancolie a pu vous faire tracer ces lignes : « Je *désespère* d'ailleurs d'é» changer jamais les idées de scepticisme et » de matérialisme, qui sont le fond de ma » croyance, contre des idées religieuses. » Et vous reconnaissez toutefois le bonheur de ceux qui ont des idées religieuses, mais vous craignez de vous abandonner aux inspirations de votre *cœur ;* il semble que vous compromettriez la portion *intellectuelle* de votre être.

Dès que la philosophie de Saint-Simon vous présente la coupe du bonheur, vous vous défiez instinctivement d'elle, vous appréhendez que ce ne soit plus de la *philosophie*, et vous avez malheureusement de nombreux précédens en votre faveur. La plus noble, sans contredit, la plus généreuse des philosophies an-

ciennes, celle de Zénon, qui faisait de la vertu le souverain bien, mais qui restait indifférente aux pensées religieuses, avait proposé à l'homme l'impassibilité comme type de perfection. La douleur n'est point un mal, disait-elle; et ce prétendu démenti donné à la faiblesse de notre nature était pour elle un sujet de triomphe. Déplorable triomphe, lamentable perfection! Cette conception négative, l'absence de souffrance, voilà donc à quoi se réduirait le but des travaux de la pensée humaine!

Quant à nous, disciples de SAINT-SIMON, nous avons laissé bien loin derrière nous un but aussi mesquin; la doctrine n'est pas seulement pour nous un objet d'étude et de contemplation passive, propre à nous rendre inaccessibles aux coups de l'adversité; c'est de plus un objet d'affection, d'amour, une source de travaux actifs, destinés à remplir nos cœurs d'une joie de plus en plus sainte. La doctrine nous offre une carrière de dévoûment, et les jouissances du *dévoûment* sont bien près de l'enthousiasme de la *dévotion*.

Cessez donc de désespérer, ce mot n'est pas religieux. Et puisque vous êtes un rationaliste si sévère, essayez de vous abstraire, autant que possible, de votre individu; tâchez de vous dépouiller de votre personnalité, et vous verrez qu'il n'y a pas lieu de tenir compte des répugnances irréligieuses que vous pouvez éprouver comme étant de votre siècle; vous planerez en quelque sorte sur vous-même, et l'homme nouveau, que la doctrine a créé en vous, finira par élever complétement à lui l'homme ancien.

Pénétrez-vous de cette pensée, elle est vivifiante : demandez et vous aurez ; désirez, comme nous, devenir prêtre de la religion nouvelle, et la moitié du chemin sera faite.

O homme, qui lui devez déjà une nouvelle existence, qui êtes-vous pour désespérer de ce qu'elle peut faire en vous? Quel est ce fond de votre croyance, ce rocher compacte dont la masse indestructible prétendrait braver les efforts du torrent religieux de la doctrine? des idées de scepticisme, c'est-à-dire l'absence d'assiette de votre esprit; des idées de maté-

rialisme, c'est-à-dire une ombre de mort qui vient quelquefois troubler vos pensées d'avenir et vous désenchanter *même de la doctrine*. Étrange abus de mots! armes déplorables! Des béquilles et des fantômes, voilà donc nos adversaires! Mais nous aussi nous ferons marcher les paralytiques, mais nous aussi nous chasserons les démons du corps des possédés; et à la toute-puissante parole de SAINT-SIMON, et en son nom, nous vous dirons d'espérer, car l'espérance est une vertu qu'il faut développer en nous, de toutes nos forces; car le désespoir est une faiblesse indigne de nous, qui tendrait à nous ôter la faculté d'agir sur les masses que nous avons à remuer.

Ici vous m'arrêtez encore : notre mission, dites-vous, est purement philosophique; SAINT-SIMON n'a fondé qu'une école; à d'autres est réservé de *prêcher* la parole nouvelle et de bâtir le temple : les temps de l'apostolat sont encore bien éloignés.

Quelle hardiesse, ou plutôt quelle défiance de nos forces communes vous porte à affirmer si positivement que le moment de prêcher la

religion de l'avenir est encore bien éloigné, et que d'autres que les disciples de SAINT-SIMON en seront chargés?

SAINT-SIMON a fondé à la fois une école et un temple; sa doctrine est à la fois une philosophie et une religion. Il résume en lui les caractères de Socrate et de Jésus. Sans doute, et nous le reconnaissons avec regret, mais en même temps avec la ferme résolution de faire tous nos efforts pour gravir les degrés de l'autel, sans doute, au jour où je vous écris, nous ne méritons pas encore le nom glorieux d'*apôtres;* non, nous n'avons pas encore revêtu l'aube sacerdotale; mais notre devoir est de tout faire pour atteindre ce noble but, et tout nous prouve que ce sera bientôt notre mission. Que si, au contraire, nous assignions, sans raison aucune, la limite dont vous parlez à notre carrière; si nous devions rester enfermés dans l'école, quand notre maître mourant a jeté les fondemens du temple, nous nous priverions de toute chance de la dépasser, et nous commettrions une faute énorme, une impiété, nous renoncerions à l'espérance.

Ah ! croyez-en les pressentimens de mon ardeur ; le temple ne tardera pas à succéder à l'école, mais à la condition que les membres de l'école travailleront à élever le temple. Il ne leur sera pas permis de se reposer sur d'autres de ce soin. La première pierre a été posée dans le *Nouveau Christianisme*, et depuis, l'œuvre se continue et se continuera jusqu'à la fin des siècles.

TROISIÈME LETTRE.

PROGRÈS DE LA CONCEPTION THÉOLOGIQUE.

La philosophie critique a fait de l'univers un cadavre : l'humanité lui semblait abandonnée de Dieu. La providence avait disparu pour faire place à l'aveugle destin ; le regard myope des philosophes ne pénétrait point dans l'avenir, car l'avenir leur aurait dit : « Dieu ne meurt point. » Et l'éternelle jeunesse de la *nature* sans cesse *renaissante* aurait été pour eux le symbole de la régénération que l'humanité attendait. Privée d'enthousiasme, la philosophie s'écria : « Dieu n'est pas en nous,

donc il n'est nulle part. » Et Dieu permit ce blasphème, car c'était encore par des instrumens de colère qu'il voulait préparer les voies de sa révélation définitive.

O vous qui voyez en vous-mêmes l'œuvre de Dieu, mais qui ne vous voyez pas encore en Dieu, pourrez-vous chanter l'hymne du divin amour? Si, comme l'*univers* dont vous faites partie, vous ne sentez pas en vous l'émanation divine, êtes-vous capable d'aimer les hommes comme Dieu veut qu'on les aime, et les porterez-vous dans votre cœur, si vous ne voyez pas Dieu les portant dans son sein? Et la *nature* aura-t-elle pour vous un langage, embrasera-t-elle votre âme d'amour, tant que vos yeux fermés n'y verront pas *Dieu lui-même?*

Mais raisonnons froidement, puisqu'il le faut, sur ce sujet, où l'amour seul devrait vous persuader. Tâchons de saisir la pensée humaine concevant Dieu; pressons-la de nous répondre....... Et d'abord, l'*esprit* et la *matière*, dont l'existence est *indémontrable*, ne sont évidemment qu'une sous-division idéale

appropriée à l'homme, être fini, sous-division qui lui sert tantôt à expliquer l'*ensemble* par les *détails*, tantôt à expliquer les détails par l'ensemble.

Une chose domine, c'est la vie, le sentiment, qui fait de l'homme un être, qui fait de Dieu l'être des êtres.

Je suis celui qui est, dit l'Éternel; je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, et tout ce qui sera.

Ce symbole égyptien de la divinité est de la plus haute vérité, car l'ÊTRE est essentiellement *un* et *multiple;* unité et multiplicité éternellement mystérieuse, en vertu de laquelle la vie se fait sentir dans toutes les parties de l'univers et dans son ensemble; comme chez l'homme, elle réside à la fois dans tous les membres et dans l'individu.

Pourquoi avons-nous dit que le sentiment religieux était à la fois ce qu'il y avait de plus *excentrique* et de plus *concentrique* à l'homme? c'est qu'en aimant Dieu, l'homme s'aime lui-même : et ici la gravité seule du sujet nous

défend de rappeler l'apologue des *Membres et de l'Estomac*.

Reprenons. L'esprit et la matière, le fond et la forme, la théorie et la pratique, sont de pures abstractions humaines : de ces deux abstractions de l'*être* est née la TRINITÉ, et la trinité ne finira qu'avec l'humanité.

La première de ces abstractions isolées conduit au panthéisme (1), la seconde à l'anthropomorphisme; la combinaison de ces deux élémens, en se perfectionnant successivement, a donné chez les premiers hommes le fétichisme, chez les gentils le polythéisme, chez les Juifs le monothéisme.

Arrivés à l'état moïsiaque, le développement de l'humanité va se montrer à nous d'une manière bien remarquable. Au premier abord il semble que l'unité de Dieu trouvée, il ne reste plus rien à faire dans la voie religieuse, et cependant il manque encore la *jus-*

---

(1) Le panthéisme tel qu'il a été conçu par les anciens, et qui n'était que la divinisation du monde extérieur à l'homme.

tification du fétichisme et du polythéisme, c'est-à-dire des croyances qui furent successivement propres aux *individus* et aux *nations;* et cette justification est indispensable, car il y aura toujours des individus et des nations, sauf à démontrer plus tard quelle transformation ces idées sont destinées à subir.

Jésus justifia *spirituellement* les *nations*, en combinant l'élément binaire du polythéisme avec le monothéisme; et les Romains, maîtres du monde, crurent au Dieu des armées, comme les Grecs leurs esclaves crurent au miséricordieux rédempteur. Alors la gentilité fut remplacée par la chrétienté; alors fut fondé le clergé, *nation* spirituelle, où la *naissance* ne donnait pas le droit de cité. Mais le pouvoir de César n'était pas encore brisé, et de là naquit cette contradiction, savoir : d'une part, la chrétienté se divisait en nations, c'est-à-dire en agglomérations d'hommes selon la *chair*(1); de l'autre, le clergé seul, élite de la chrétienté, était un véritable ordre, et comme

(1) Natio, nasci.

tel se divisait à son tour en ordres secondaires.

En résumé, la trinité catholique résulta de la seule combinaison du polythéisme avec le monothéisme ; elle dut donc être imparfaite, et l'imperfection du dogme catholique tenait, comme nous venons de le dire, à ce que la combinaison du fétichisme, c'est-à-dire de l'élément de croyance individuelle, n'était pas encore opérée. Cependant une faible part fut attribuée au fétichisme dans la religion chrétienne. Il y est représenté par la doctrine des anges, et surtout des anges gardiens. Mais avant d'aller plus loin, il est indispensable de faire un retour sur quelques-unes de nos assertions.

Ce que nous avons dit du monothéisme moïsiaque pourrait faire croire que nous n'y trouvons aucune trace de polythéisme et de fétichisme, et telle n'est pas notre pensée. Commençons seulement par dire que le polythéisme et le fétichisme y étaient *extrinsèques*, et développons cette idée. Le polythéisme existait extrinsèquement chez les Juifs, car la réalité des dieux des autres nations ne fut jamais con-

testée par eux. Ce fait ressort de l'Écriture, et Lessing en a tiré un grand parti.

Le fétichisme existait extrinsèquement chez les Juifs, par la croyance aux animaux purs et impurs, par les châtimens infligés aux animaux *malfaiteurs* (je dis malfaiteurs et non pas malfaisans), par les anathèmes prononcés sur les édifices *lépreux*, etc.

Passons au christianisme.

Ici le polythéisme est *intrinsèque*, car les anges restent en dehors de Dieu, comme chez les Juifs; mais avec cette différence notable et tout à l'avantage des chrétiens, que le dogme nouveau des anges gardiens présente à l'*individu* une source de satisfaction qui lui manquait avant Jésus-Christ. Il semble que Dieu se soit mis à la portée de *chaque homme*. Ce ne sont plus seulement des rois, des prophètes, d'illustres patriarches qui reçoivent les visites des anges du Seigneur. On peut dire du dernier des chrétiens : « Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. » Car chacun d'eux sait que Dieu a préposé un ange à sa garde.

De tout ce qui précède résulte manifestement que le pas qui reste à faire aujourd'hui consiste à rendre le fétichisme *intrinsèque* au dogme chrétien. Et en effet, dans l'avenir chacun vivra en Dieu, et Dieu sera tout en tous, ainsi qu'il a été dit. L'incarnation de Dieu dans *un homme* se présentera alors comme un premier pas de l'intelligence humaine vers la conception définitive de l'incarnation de Dieu dans l'humanité elle-même, dans l'univers tout entier.

Le mystère de la rédemption cessera d'en être un pour nous : car si la mission de Saint-Simon fut de *réhabiliter*, de *racheter la matière*, nous comprendrons par cela même que la mission de J. C. avait été de réhabiliter, de racheter l'*esprit*. Expliquons-nous : J. C. a racheté les hommes du péché originel par le baptême, dit l'Église, mais non pas, ajoute-t-elle, des suites du péché originel, qui sont : l'ignorance, la concupiscence, les misères de la vie et la nécessité de mourir (c'est toujours l'Église qui parle) ; et ces suites du péché originel restent pour servir d'exercice à notre

vertu. Disons à notre tour, sur le simple énoncé qui précède, que le baptême de l'avenir effacera dans l'homme et le péché originel et ses suites; car l'ignorance, enfantée par l'erreur, a été anéantie par l'esprit de vérité. Car la concupiscence, c'est-à-dire l'amour de la créature en dehors du créateur, disparaît lorsque l'humanité tout entière rentre dans le sein de Dieu; car les misères de la vie ne seront plus connues que par la tradition, alors que tous seront récompensés suivant leurs œuvres, car la nécessité de mourir enfin cessera d'en être une, alors que tous seront, par le spectacle de la vie présente, sollicités incessamment à croire et à désirer ardemment les joies de la vie à venir, dont la mort donne l'entrée.

QUATRIÈME LETTRE.

LA TRINITÉ.

Au point de vue du rationalisme pur, et en empruntant le langage de l'algèbre, l'homme étant donné avec ses attributs, peut être considéré comme une quantité *finie*, composé d'une suite de termes *finis*; si dans les deux membres de cette équation on fait tous les termes *infinis*, on aura, d'une part, l'idée de Dieu telle que le rationalisme peut la produire; et de l'autre, l'idée de toutes les qualités divines et de tous les attributs divins qu'elle renferme. En d'autres termes, Dieu est l'être

infini, la bonté divine est la bonté infinie, la justice divine est la justice infinie, et ainsi de suite; mais hâtons-nous de quitter cette froide atmosphère, et arrivons à cet immense sujet, la trinité.

Dieu a fait l'homme à son image, dit la *Genèse*. C'est l'homme qui a fait Dieu à la sienne, disent les athées. N'importe, toujours est-il vrai que toutes les religions ont constamment consacré l'anthropomorphisme, et le témoignage des athées est aussi précieux ici que celui des croyans, attendu que nous ne nous proposons pas en ce moment de discuter l'idée de Dieu, mais seulement de l'expliquer dans son rapport avec l'homme. Or, la trinité est l'*explication* la plus sublime et la plus complète de l'être divin et de l'être humain.

On ne comprend Dieu que lorsqu'on comprend la trinité; elle nous enseigne à méditer son AMOUR, sa *sagesse*, sa *puissance;* elle est, pour la faible intelligence de l'homme, un moyen de contempler la lumière éblouissante qu'il lui serait impossible de fixer sans ce rideau protecteur. Ce n'est qu'à force d'envisager

l'être infini sous ses diverses formes que l'être fini peut parvenir enfin à s'élever jusqu'à lui. Il en est de même de l'humanité considérée dans son développement historique ; si on veut en étudier l'ensemble, on n'obtient qu'une aperception confuse et incapable d'entraîner aucune déduction satisfaisante pour l'avenir. Que l'imagination au contraire partage ce développement en trois séries homogènes distinctes, BEAUX-ARTS, *science*, *industrie*, RELIGION, *dogme*, *culte*, il en résulte immédiatement une vue lumineuse éminemment propre à nous révéler les destinées futures de l'espèce humaine.

La trinité divine et humaine, c'est la VIE manifestée par la *pensée* et l'*action ;* elle donne aux hommes la religion, le dogme et le culte, principes des beaux-arts, de la science et de l'industrie. Par la trinité, l'homme aime le BEAU, connaît le *vrai* et pratique l'*utile*.

Il y a trois personnes en Dieu, comme il y en a trois dans l'homme. Cela est de la plus exacte vérité ; mais l'erreur des anthropomorphistes grossiers, nombreux de tous temps

dans la chrétienté, a consisté à prendre *trois personnes* pour trois *êtres*, ou plus littéralement trois *masques* pour trois *figures*. En effet, si vous consultez les diverses acceptions du mot *persona*, vous verrez que ce n'est qu'*abusivement* que *personne* est devenu chez les modernes synonyme d'*individu*; que cette interprétation du mot *personne* est pour ainsi dire toute superficielle. Il est temps enfin de révéler le caractère de ces trois *personnes* sous lesquelles Dieu apparaît à l'homme. Et d'abord, l'UNIVERS dans son ensemble n'est autre chose que la manifestation de sa majestueuse INFINITÉ. Dieu est le principe de vie du monde, le monde vivant lui-même. Les lois qui régissent l'univers sont l'expression de la pensée divine, le VERBE, si admirablement défini par saint Jean. Tous les mouvemens qui s'opèrent dans son sein sont les ACTES de Dieu, la réalisation de sa pensée; car tout acte n'est autre chose que la manifestation d'une pensée.

L'existence de l'homme est *liée* à celle de Dieu par la RELIGION, qui est la forme générale de l'amour divin. Le *dogme*, vivifié par

le sentiment religieux, se résout en *culte*, comme le *culte* vivifié par le sentiment religieux se résoût en *dogme*. Les beaux-arts sont l'expression humaine, variée sous mille formes, du sentiment religieux. Ils donnent la *vie* à la *science*, qui n'est elle-même qu'un développement du *dogme*. La *science*, fécondée à son tour par les *beaux-arts*, se réalise en *industrie*, comme l'*industrie* fécondée par les beaux-arts s'idéalise en *science*. L'*industrie* est la *culture* dans le sens le plus général du globe, et la *culture* est la forme humaine du *culte*.

La religion et les beaux-arts renferment encore le sentiment du beau; le dogme et la science la conception du vrai; le culte et l'industrie la réalisation de l'utile. Si tout travail est un culte, je ferai remarquer en passant que l'Évangile a pu dire, dans le sens littéral, qui travaille, prie.

Rapprochez tout ce qui précède du tableau succinct des religions qui sera tracé ci-après, et vous verrez tout d'abord que la religion, le

dogme et le culte ont toujours été en progrès dans leur développement synchronique.

Et en second lieu que Moïse est venu fonder sur la terre l'existence de Dieu et de la *religion*, que Jésus a plus particulièrement constitué le *dogme*, et qu'il s'agira dans l'avenir de réaliser par le *culte* toutes les promesses des temps antérieurs.

Si nous considérons maintenant que Moïse a précédé de plusieurs siècles le premier période grec dont nous ayons une histoire bien positive, et l'époque de la fondation de Rome, colonie orientale elle-même; que d'une part Moïse semble avoir perfectionné la doctrine secrète des prêtres égyptiens, tandis que de l'autre les prêtres grecs et romains auraient perfectionné leur doctrine publique, en réservant aux seuls initiés la connaissance des traditions du collége de Memphis, nous nous expliquerons d'une manière satisfaisante le développement antique des beaux-arts chez les Juifs, les Grecs et les Romains, trois peuples au surplus qui n'ont jamais cessé d'avoir des relations entre eux. L'histoire témoigne en

effet des voyages en Orient des anciens philosophes grecs et italiens, et de l'admiration de plusieurs d'entre eux, d'Aristote, par exemple, pour la science de ces savans juifs, à côté desquels les sophistes grecs lui parurent des espèces de barbares. Il est à propos d'ajouter que celui des beaux-arts où les Juifs se sont incontestablement distingués est la poésie descriptive ou *matérielle;* mais aussi Moïse, David, Isaïe, Jérémie, etc., etc., sont les plus grands poètes de l'antiquité. Les beaux-arts s'élevèrent aussi chez les chrétiens, mais l'essor qu'ils prirent alors est faible relativement au développement colossal qu'a pris chez eux la *science,* développement dont la constitution spéciale du *dogme* par le Christ a donné le signal. Le clergé et les ordres religieux continuèrent les travaux ébauchés par l'antiquité. Plus tard ils combinèrent leurs études scientifiques avec celles des descendans d'Isaac, d'Ismaël, dont les Juifs et les Maures apportèrent le résumé à l'Espagne, et l'on vit arriver l'époque si connue sous le nom d'époque de la renaissance au XI[e] siècle. Sans doute les

beaux-arts et la science grandiront encore dans l'avenir, mais l'industrie grandira dans une progression plus rapide.

Le développement de la RELIGION, du *dogme* et du *culte*, a été à la fois simultané et successif. Dieu va mettre la dernière main à son œuvre. Nous touchons à l'ère définitive, celle du CULTE et de l'INDUSTRIE.

Si vous voulez être plus complétement édifié sur ce sujet, lisez en général les Pères de l'Église, et plus particulièrement le *Traité de la Trinité* de saint Augustin, et celui qui est renfermé dans la première partie de la *Somme* de saint Thomas. Je vous engage de nouveau à lire et à méditer tous les ouvrages de M. de Maistre; je vous recommande surtout les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, et l'éclaircissement sur les sacrifices qui y est annexé. Ce dernier opuscule est un ouvrage capital.

CINQUIÈME LETTRE.

IDENTITÉ DE LA *POLITIQUE* ET DE LA *RELIGION*.

La *société* a toujours eu pour condition d'existence la *religion*, et en ce sens on peut dire avec l'Église qu'il n'y a point eu de religion sur la terre avant Moïse, les croyances qui ont précédé la connaissance de l'*unité de Dieu* n'ayant servi qu'à diriger des nations et des castes, et n'ayant réellement pas formé de *lien général* entre les hommes. Le *contrat de société*, dans la recherche duquel s'est égaré Rousseau, a toujours été scellé par une main divine, qui seule a pu le rendre obliga-

toire. La société enfin est une œuvre religieuse.

Le genre humain commence par le fétichisme, qui correspond à l'individualisme pur; chacun fait son dieu lui-même. Le fétichisme est la religion individuelle par essence.

Arrive le polythéisme; ce n'est plus l'individu qui fait son dieu, ce sont les nations, *gentes*.

Il y a de grandes et petites nations, de grands et de petits dieux : *dii majorum gentium* et *dii minorum gentium;* le polythéisme est essentiellement la religion des gentils, *homines gentium*. L'unité de Dieu se révèle à Moïse; ce qui est bien certain, du moins, c'est qu'il est le premier qui l'ait constituée politiquement; son génie, vraiment divin, transforme une peuplade abrutie en peuple de Dieu. Quatre-vingts ans de travaux dans le désert arabe suffisent à cette véritable création d'Israël, dont le nom seul est le symbole de son être.

De plus grands développemens deviennent ici nécessaires :

Il y avait sous le polythéisme, comme nous l'avons dit précédemment, de grandes et de petites nations, et par suite de grands et de

petits dieux. A la longue, les grandes et les petites nations se fondirent les unes dans les autres; mais la fusion ne fut jamais complète, comme le témoigne, au sein du peuple romain, la distinction des patriciens en *patricii majorum gentium*, et *patricii minorum gentium*, qui perpétuait la distinction d'origine, de race et de dieux. En un mot, le peuple romain lui-même, qui était bien évidemment le type du polythéisme, n'était qu'une agglomération de nations; l'unité de peuple, qui seul constitue une véritable *société*, ne pouvait dériver que de l'unité de Dieu : aussi, chez les Juifs, l'esclave lui-même faisait partie de l'association religieuse. La circoncision, qui était le signe de l'alliance avec Dieu, abolissait les distinctions *de races* (1).

Résumons-nous : le judaïsme a été, et a dû être la religion du peuple qui a passé le premier à l'état de société.

C'est ici le lieu de nous arrêter, et de faire remarquer combien l'esprit religieux gagne

---

(1) Genèse, ch. 17, v. 12.

constamment dans la suite des siècles, tantôt en étendue, tantôt en profondeur. C'est d'abord un esprit *individuel*, puis un esprit de *nation* qui devient un esprit de *caste*, lorsque plusieurs nations s'agglomèrent pour former un *peuple*, puis enfin un esprit *social*.

Cependant le peuple de Dieu, Israël, n'est lui-même que le fils aîné du Seigneur (1). Dieu doit un jour faire entendre sa voix au reste de ses enfans (2). La fraternité des nations, proclamée si souvent dans l'Écriture (3), sera proclamée encore, et plus solennellement que jamais, par celui dont la mission est de réunir les peuples (4). La base du sacerdoce s'étendra (5), la guerre fera place à une éternelle paix (6).

Jésus-Christ apparaît, et toutes ces grandes choses s'accomplissent en lui et par lui.

---

(1) Ex., ch. 4, v. 22.

(2) Samuel, liv. 2, ch. 22, v. 45.

(3) Ps. 21, v. 23, 28. Isaïe, ch. 66, v. 20. Michée, ch. 5, v. 3.

(4) Genèse, ch. 49, v. 10.

(5) Isaïe, ch. 66, v. 2.

(6) Isaïe, ch. 2, v. 4. Michée, ch. 5, v. 3.

Jésus-Christ, par la vocation des gentils, fonde la société *spirituelle* des hommes sur le principe de la fraternité humaine. Mais son esprit divin voit que l'époque de l'organisation religieuse de la société *temporelle* n'est pas encore venu; il ordonne de respecter les hiérarchies temporelles existantes, par ces célèbres paroles : « Rendez à César ce qui est » à César et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Ainsi donc, l'humanité religieuse a été constituée par Jésus-Christ sous le rapport *spirituel;* mais sa constitution, sous le rapport *temporel*, est encore à faire. Ce qui nous explique la contradiction perpétuelle des deux pouvoirs pendant toute la durée du christianisme; contradiction dont la preuve la plus générale est dans ce seul fait de l'*unité* du pouvoir papal, et de la *diversité* des pouvoirs royaux. Trois grands hommes ont conçu l'unité du pouvoir de César, aucun d'eux ne l'a réalisée, parce qu'aucun d'eux n'a pu le faire, soit à cause de l'époque où il en a conçu le projet, soit à cause de la manière dont il l'a conçu : Charlemagne n'a pu y parvenir, parce que les

masses elles-mêmes n'étaient pas assez chrétiennes; Charles-Quint, parce que ne tenant pas compte des progrès de la civilisation, il a voulu mettre à la tête de l'Europe les deux peuples européens les plus ignorans, les Autrichiens et les Espagnols; Napoléon enfin, parce que, avec le plus bel instrument possible, la France, il s'est servi du plus mauvais procédé, la guerre; à tel point qu'on doit le considérer, avec M. Ballanche, comme la plus vivante image, dans les temps modernes, du génie du retardement. Mais Charlemagne, Charles-Quint et Napoléon ont eu cela de commun, qu'ils ont chacun senti à leur manière la nécessité de se rattacher au pape, et cela vérifie toutes les idées développées plus haut.

La paix générale approche, l'esclavage tend à complétement disparaître. De Maistre lui-même va, par sa bouche éloquente, caractériser l'époque actuelle, et ce qui est un mystère pour cet illustre écrivain n'en sera plus un pour nous. « Je demande pourquoi les na-
» tions n'ont pu s'élever *à l'état social comme*
» *les particuliers*, comment la *raisonnante* Eu-

» rope, surtout, n'a-t-elle jamais rien tenté » dans ce genre? J'adresse en particulier cette » même question aux croyans, avec encore » plus de confiance : comment Dieu, qui est » l'auteur *de la société des individus*, a-t-il » permis que l'homme, sa créature chérie, » qui a reçu *le caractère divin de la perfecti-* » *bilité*, n'ait pas seulement essayé de s'éle- » ver jusqu'à *la société des nations?* Toutes » les raisons imaginables pour établir que cette » société est impossible militeront de même » *contre la société des individus*, etc. (1) »

Disons-le avec de Maistre, il s'agit de s'élever à la société *des nations*. Mais ne faisons pas, comme lui, un reproche à la Providence de n'avoir pas tout fait à la fois : oui, sans doute, l'homme est revêtu *du caractère divin de la perfectibilité*, et c'est en vertu de ce caractère divin qu'il fera le pas immense d'arriver à l'unité de société religieuse *temporelle*. C'est alors que les *nations* disparaîtront pour faire place à la *société* UNIVERSELLE.

---

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 17 et 18.

Rapprochant en peu de lignes les caractères distinctifs du judaïsme, du christianisme et de la religion de l'avenir, nous verrons que le judaïsme est le principe social religieux appliqué à *un seul peuple*, tant sous le rapport *spirituel* que sous le rapport *temporel*; que le christianisme est le principe social appliqué par essence à l'*humanité* entière, mais seulement sous le rapport *spirituel*, le pouvoir de César demeurant impie; et que la *religion de l'avenir* enfin, quel que soit le nom qu'elle portera, sera le principe social religieux appliqué à l'*humanité entière*, tant sous le rapport *spirituel* que sous le rapport *temporel*.

Le tableau que je viens de mettre, dans un cadre resserré, sous vos yeux, peut donner lieu à une foule de considérations. Il existe, chez beaucoup d'esprits du premier ordre, qui ont fait, de la comparaison impartiale du judaïsme et du christianisme, le sujet de leurs méditations habituelles, un sentiment plus ou moins clairement avoué par les uns et par les autres, à cause de ce qu'il présente, en apparence, de contradictoire avec l'incontestable supériorité

du christianisme sur le judaïsme, sentiment dont l'exposition la plus lumineuse se trouve dans l'ouvrage de Salvador, sur les institutions de Moïse ; le voici : « La religion de Moïse » a, sur celle du Christ, l'avantage de présen» ter en même temps le caractère de *loi*. Donc » elle lui est supérieure comme institution » *politique*, donc la religion chrétienne est » inférieure à la religion juive sous le rap» port de l'*unité*. » Ce qu'il y a de vrai dans cette proposition, et ce qu'elle contient en même temps d'erroné, découle si immédiatement du rapprochement que nous avons fait plus haut, que je crois superflu de vous l'indiquer. Remarquons seulement que la religion de l'avenir devant renfermer tous les caractères du judaïsme et du christianisme, renfermera aussi dans ses temples les juifs et les chrétiens, en les mettant d'accord, ainsi qu'il a été dit dans les anciennes et les nouvelles Écritures. Alors viendra véritablement le règne de l'*unité*, mais de l'unité bien plus grande que celle que les juifs revendiquent pour eux seuls, de cette unité entrevue par de Maistre, et si éloquem-

ment annoncée par lui, malgré qu'en ait sa conscience catholique. « Il faut nous tenir prêts » pour un événement immense dans l'*ordre* » *divin*, vers lequel nous marchons avec une » vitesse accélérée, qui doit frapper tous les » observateurs. *Il n'y a plus de religion sur* » *la terre*, *le genre humain ne peut rester en* » *cet état*.... mais attendez QUE L'AFFINITÉ NA- » TURELLE DE LA RELIGION ET DE LA SCIENCE les » réunisse dans la tête d'un seul homme de gé- » nie. L'apparition de cet homme ne saurait » être éloignée, et *peut-être même existe-t-il* » *déjà*. Celui-là sera fameux, et mettra fin au » dix-huitième siècle qui dure toujours, car » les siècles intellectuels ne se règlent pas sur » le calendrier, comme les siècles proprement » dits. Tout annonce je ne sais quelle grande » unité vers laquelle nous marchons à grands » pas. (1) »

Oui, nous marchons vers une grande, vers une immense unité ; la *société* humaine, du point de vue de l'homme ; le *règne de Dieu sur*

---

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 308, 317, 324.

la terre, du point de vue divin ; ce règne que les fidèles appellent tous les jours par leurs prières depuis dix-huit cents ans.

La portion du peuple juif qui est restée étrangère au règne *spirituel* du Messie se rendra en voyant arriver son règne *temporel*, et toutes les prophéties seront accomplies, car toutes les prophéties sont vraies.

SIXIÈME LETTRE.

ANALOGIE DU CULTE ET DE L'INDUSTRIE DANS L'ANTIQUITÉ.

Toutes les nations de l'antiquité ont pratiqué, *jusqu'à la venue de J. C.*, les sacrifices humains. Les sacrifices humains sont la consécration de l'état de guerre, et la *guerre* a été l'*industrie* de tous les peuples anciens. Nous l'avons dit ailleurs, le peuple romain nous représente le type du polythéisme; interrogeons donc son langage, et nous y trouverons la puissante empreinte de l'idée que nous venons d'émettre.

Tout étranger était pour les Romains un

ennemi (1); toute nation *hostile* une victime, une *hostie* qu'il fallait s'empresser d'égorger (2).

Réciproquement aussi Rome n'a plus été Rome quand le temple de Janus a été fermé; et le besoin continuel d'*hosties* entraînait pour Rome la nécessité d'*hostilités* continuelles.

Serait-ce ici le lieu de se demander pourquoi les anciens Gaulois, les aïeux du premier des peuples modernes, du peuple *très-chrétien*, pourquoi ces anciens Gaulois, disons-nous, ont eu seuls le privilége d'être un objet de terreur pour la première des nations anciennes, la nation romaine; pourquoi le Gaulois fut, et de tout temps, l'*ennemi* par excellence du Romain, à tel point que Cicéron disait: « Quand nous combattons tout autre peuple, nous combattons pour la gloire; mais quand nous com-

---

(1) *Hostis* désignait dans l'ancienne langue l'un et l'autre, témoin les Douze Tables commentées par Cicéron. (*Offices*, liv. 1, ch. 12.)

(2) Tout supplice chez les Romains était un sacrifice; *sacer esto*, dit la loi des Douze Tables, en prononçant la peine de mort contre le coupable.

battons les Gaulois, nous combattons pour notre salut, *pro salute.* »

L'analogie se retrouve complétement dans l'ordre divin ; car, lorsque les Romains étaient dans de grands dangers, quand la république était menacée, Rome sacrifiait des Gaulois, et cet antique *autodafé* était l'offrande chérie des dieux du Capitole.

La Gaule devint romaine, et Rome antique tomba.

Cependant, et tandis que le domaine matériel du monde ancien semblait appartenir à Rome, un coin de l'Orient, une petite contrée stérile, montagneuse, traversée par un fleuve fétide se jetant à son tour dans une mer morte, la *Terre promise* enfin, était la résidence ou plutôt la prison du peuple hébreu. Qu'était-ce donc que ce peuple hébreu, et qui nous donnera le mot de l'ironie renfermée dans ces paroles : terre promise?

Ce peuple était *Israël* (1) ; et à ce nom, tout dédain basé sur des comparaisons numériques

---

(1) Qui voit Dieu.

disparaît, cette terre promise était la terre de Dieu, du Seigneur des seigneurs. C'était la terre noble par excellence, car Dieu en était le suzerain. Mais Dieu ne l'avait inféodée (1) qu'au prix du travail; et la terre de Canaan (2) fut la terre primitive de l'*industrie*, comme elle fut la terre primitive du *culte* du vrai Dieu.

Il est démontré qu'eu égard à sa population, à sa position géographique et à la pauvreté du sol, le territoire d'Israël a été le mieux *cultivé* de l'antiquité, et que l'industrie et le commerce des Israélites ont été, proportionnellement, de beaucoup supérieurs à ceux des autres peuples, Tyriens et Carthaginois compris. L'ouvrage entier du savant Michaëlis en fait foi. L'*Histoire des Juifs* de Prideaux vient à l'appui; et Michaëlis et Prideaux ne sont pas suspects, tous deux furent les ennemis déclarés des Juifs. Il suffit, au surplus, de lire l'*An-*

---

(1) La terre est à *moi*, et vous y êtes comme des étrangers à qui je la loue. (Lévitique, ch. 25, v. 23.)

(3) Canaan, marchand qui négocie.

cien Testament pour en être convaincu. Les immenses richesses des deux temples de Jérusalem, les trésors des rois David et Salomon, les relations commerciales de ce dernier avec l'Orient, tout prouve l'exacte vérité de ce que nous venons de dire. Ajoutons encore quelque chose.

On peut dire en toute vérité que la dispersion des Juifs sur toute la surface du globe a eu, entre autres effets, celui de répandre partout les idées les plus générales sur l'*industrie*, dont ils ont toujours été bien évidemment les dépositaires.

Ceci va nous mener directement aux sacrifices et au culte des Juifs.

Les sacrifices humains ayant été abolis *formellement* par Moïse, car le peuple hébreu les pratiquait aussi avant lui (*Lévitique*, ch. 18, v. 21), et l'Écriture témoigne qu'il fut une ou deux fois relaps; la guerre ayant fait place à la culture (1), le caractère de l'hostie changea,

---

(1) Michaëlis s'attache particulièrement à démontrer cette thèse; il y réussit à merveille.

Que si l'on considère maintenant l'offrande des pains, les oblations des prémices des fruits de la terre, du froment le plus pur, si souvent rappelé dans la loi de Moïse, consacrant ainsi la culture de cette *mystérieuse* céréale dont la science moderne n'a fait que vérifier la supériorité comme substance assimilable à l'organisation animale; que si l'on considère, disons-nous, toutes ces grandes choses, et que l'on en vienne ensuite à l'emploi prescrit par Moïse d'une portion déterminée de la chair des animaux sacrifiés, des prémices, de la dîme des récoltes, etc., on verra que Moïse a merveilleusement montré dans sa loi la divine *utilité* du *culte*, et que rien n'est plus utile que la mise en pratique de cet adage : *Le prêtre vit de l'autel*, qu'on a vulgarisé pour en faire une arme à l'impiété, et qui ne fait honte qu'à ceux qui ne l'ont pas compris.

Oui, cela est vrai : dans une société religieuse, le prêtre vit de l'autel, comme l'humanité en général vit de l'industrie, dont le *summum* est le culte, figuré ici par l'autel; car le prêtre digne de son nom est l'homme le

plus élevé dans l'échelle de l'humanité. Cela est non-seulement très-vrai, mais c'est de la plus haute utilité sous un autre rapport. Il est bon de remarquer ici que l'*utile* est ce dont on peut *user*; que Moïse, en abolissant les sacrifices humains, a déclaré par là que l'homme n'avait plus le droit d'*user* de l'homme : et en effet, qu'était-ce que l'esclavage, ou plutôt le servage des Juifs, à côté de l'esclavage en vigueur chez toutes les nations antiques? Caton eût été condamné à mort chez les Juifs, et les Spartiates eussent été exterminés par eux, comme bêtes féroces. Il est superflu d'indiquer que les honteux désordres si habituels chez les Grecs et les Romains, et préconisés par Platon et Virgile, entre autres, n'entraînaient rien moins chez les Juifs que la peine capitale.

Si on lit attentivement l'*Ancien Testament*, on y verra de nombreux passages, où les industriels de toute profession autres que les agriculteurs sont appelés à coopérer à l'édification, à l'ornement et à l'embellissement du temple de Jérusalem. Leur constitution en cor-

poration existait donc bien évidemment chez les Hébreux, et Dieu lui-même réclamait leurs hommages. Le temple de Jérusalem renfermait les chefs-d'œuvre des industries principales, ce qui justifie d'une part la magnificence *exagérée* qu'on lui a reprochée, et prouve de l'autre part la profonde ineptie de ceux qui ont fait un reproche de ce qui aurait dû être un sujet de louanges.

Au surplus, le temple de Jérusalem renfermait les étalons des poids et mesures institués par Moïse (1); et cette sanction, donnée à toutes les transactions industrielles, vient vérifier complétement nos idées sur le culte et l'industrie. « Tu n'auras point deux poids et deux mesures, » dit le Seigneur; et la violation de ce précepte était littéralement un *sacrilége*.

(1) Lisez l'intéressante dissertation de Michaëlis sur ce sujet; J. D. Michaëlis Mosaïsches Recht, 4e partie, 3e édition, § 227, p. 365 jusqu'à la fin; Francfort-sur-le-Mein, Gebbard et Koiber, 1799.

SEPTIÈME LETTRE.

LA VIE FUTURE.

Nous marchons à une époque religieuse dont ses devancières n'auront été que la figure ; et puisqu'avec tant de raison vous aimez la philanthropie, applaudissez-vous avec moi de l'immense développement qu'elle va prendre, lorsque l'unité de croyance religieuse aura pénétré les pouvoirs spirituels et temporels de la société humaine, et lorsque tous les hommes seront membres de la grande association de l'humanité. Leur vue ne sera plus bornée par l'étroit spectacle du *présent*, au-delà duquel

ne peut jamais s'élever la philanthropie irréligieuse ; mais par cela seul qu'ils seront associés, ils s'intéresseront tous au passé et à l'avenir spirituel et temporel de la grande famille. C'est ainsi que l'homme, *qui habite le temps*, selon la sublime expression du psalmiste (1), appartiendra, autant qu'il est en lui et dès ce monde, à l'*éternité*.

Le mot d'éternité, que je viens de prononcer, nous mène directement à la vie future et au dogme des peines et des récompenses, *qui a reçu*, dites-vous, *de trop vives atteintes, pour jouir de l'influence qu'il a dû exercer autrefois*. Je pourrais opposer tout de suite une fin de non-recevoir, basée sur ce que nous verrions bien d'autres idées, qui ont reçu des atteintes tout aussi vives que le dogme des peines et des récompenses, jouir dans l'avenir d'une influence au moins aussi grande que celle qu'elles ont dû exercer autrefois ; ce dont vous êtes certainement bien d'accord avec nous, pour le principe de l'*autorité*, par exemple,

---

(1) Ps. 48, v. 2.

et sans aller plus loin. Mais l'essentiel ici est de bien classer les époques; et à cet effet, si nous ouvrons l'histoire, qu'y verrons-nous? Que le dogme des peines et des récompenses a été attaqué toujours avec les mêmes argumens, toujours avec autant de force à toutes les époques irréligieuses; et cependant, comme le géant de la fable, il s'est toujours relevé avec une vigueur nouvelle à toutes les époques religieuses. J'ai dit avec une vigueur nouvelle; j'aurais dû dire avec une vigueur croissante; car bien évidemment jamais ce dogme n'a eu autant d'importance que sous le christianisme, et j'ajoute qu'il en acquerra une plus grande encore dans la religion de l'avenir.

Je vais vous donner l'explication rationnelle et sentimentale de cet accroissement. Le dogme des peines et des récompenses, aussi bien que la croyance à la vie future dont il est le corollaire indispensable, correspondent à ce besoin de satisfaction *individuelle* que la religion *seule* peut donner. *Or le besoin de satisfaction individuelle va toujours croissant*

d'époque religieuse en époque religieuse. Si nous reprenons la comparaison que Saint-Simon a faite du développement de l'individu avec celui de l'humanité, vous m'accorderez que le sentiment vital de l'adolescence est plus fort que celui de l'enfance, et moins fort à son tour que celui de la virilité. Et si cela est vrai pour l'individu, comme individu, cela est encore plus vrai pour l'individu comme membre de l'humanité, en vertu de la faculté que chaque âge du genre humain a d'hériter de toutes les connaissances et de tous les sentimens des âges antérieurs. On peut dire, en toute vérité, que l'homme arrive à une époque où il aura la pleine connaissance et le plein amour de lui-même; que jamais le prix de la vie n'aura été si grand à ses yeux, et que jamais par conséquent l'horreur de la mort, complète bien entendu, n'aura été aussi profonde. Ce point de vue, vraiment désespérant sans la croyance religieuse, prend par elle au contraire les couleurs les plus riantes. Songez bien que s'il en était autrement, l'humanité tout entière de l'avenir pourrait s'appliquer

ces vers déchirans, où le poète, chantant sa fin prématurée aux plus beaux jours de sa vie, semble avoir deviné la triste pensée qui vous occupe :

> Au banquet de la vie, infortuné convive,
> J'apparus un jour et je meurs.

Ce serait donc lorsque l'humanité ne sera plus accablée de maux et de privations, lorsque la vie humaine deviendra un véritable banquet, ce serait donc alors que l'homme, plus infortuné que jamais, s'écrierait, en proie au plus effrayant désespoir : « .... et je meurs ! » Repoussons ces idées désolantes, si nous ne voulons pas qu'on puisse dire de la doctrine :

> *Quæsivit cœlo lucem ingemuitque repertâ.*

Non, la lumière n'est point fatale à l'homme. Il y a, comme dit de Maistre, affinité naturelle entre la science et la religion. L'homme de génie dont il rappelait l'existence, et qui devait les réunir dans sa tête, est déjà loin de nous ; mais il nous a dit en mourant : « Continuez mes travaux et j'en jouirai. »

Si nous venons à considérer en lui-même le désir, l'espoir d'une autre vie, nous arriverons à nous demander non pas sur quelles raisons ce désir, cet espoir se fonde; mais plutôt par quelle déraison a jamais pu surgir dans l'homme l'*hypothèse* vraiment prodigieuse de l'*anéantissement*, et enfin nous aborderons, comme nous allons le faire, la solution du grand problème.

Disons, avant tout, que l'hypothèse d'*anéantissement* est prodigieuse comme l'*hypothèse création*, dont elle ne diffère que par le changement de *signe*.

A priori, l'humanité étant devenue de plus en plus religieuse aux époques *organiques*, elle a dû être de plus en plus irréligieuse aux époques *critiques*; car la réaction est toujours égale à l'action; car enfin il serait impossible d'expliquer autrement la destruction successive des divers systèmes religieux par lesquels l'humanité a passé. De ce qui précède, il ressort que le sentiment de la *vie* ayant été plus complet dans le christianisme qu'à aucune époque antérieure, ce sentiment, produit de

l'*état chrétien*, n'a pu être combattu, dans la lutte générale qui a eu lieu contre le christianisme, que par le sentiment de la mort *complète*. Que si nous démontrons que l'hypothèse *création* n'existe dans toute sa plénitude que depuis le christianisme, nous aurons démontré en même temps comment et d'où a pu venir l'hypothèse *anéantissement*.

Après avoir précisé de la sorte notre tâche, nous allons parcourir *à posteriori* la carrière que nous nous sommes donnée *à priori*.

Le fétichiste anthropophage ou chasseur, mangéur d'hommes ou de bêtes fauves, meurt dans l'extase d'une joie féroce; car il va dans une région où il trouvera toujours des crânes d'ennemis à porter à ses lèvres dégouttantes de sang humain, où toujours les entrailles fumantes du gibier repaîtront sa vue.

Les peuples polythéistes, conquérans ou pasteurs, guerriers ou brigands, se divisent d'une manière générale en maîtres et esclaves, vainqueurs et captifs. Le polythéisme ne subsiste réellement que chez les maîtres ou vainqueurs : le fétichisme, ou pour mieux dire la

critique du fétichisme, est demeurée le lot des esclaves ou captifs. Commençons donc par parler de ces derniers.

Les maîtres ou vainqueurs leur ont démontré, par la raison du plus fort, que les repas exquis, que les festins délicieux dont il était question tout à l'heure, n'étaient pas faits pour eux, ni dans cette vie ni dans l'autre ; et les esclaves ou captifs, abrutis par l'absence complète de croyances, ne connaissent plus dès lors que les instincts purement animaux, qui expliquent désormais tous leurs actes, y compris même leur dévoûment à leurs maîtres.

Le polythéisme réalise sur la terre, pour les hommes libres, le paradis des fétichistes.

Les vainqueurs boivent à longs traits le *vin civil;* ce vin, sorti du pressoir que fait mouvoir un *manége de captifs*, dans les coupes métalliques, tirées dès entrailles do la terre par des *captifs* qui ne reverront plus le jour. Les maîtres se délectent de la chair de leurs troupeaux, et déjà ils l'assaisonnent avec le *blé civil*, qui a crû dans les champs cultivés par

des *esclaves enchaînés*, tristes compagnons des aveugles *amazones*, qui font tourner les meules.

Quelle vie future se promettent donc les polythéistes, si heureux déjà sur la terre? Les banquets des dieux, voilà leur paradis; y être admis, leur espérance. Là, le nectar et l'ambroisie abonderont, sans qu'il s'y mêle la pensée pénible de supplice d'esclaves, ou de captifs qui les auraient cultivés, ou de longues excursions qu'il ait fallu aux maîtres pour se procurer ces esclaves, ou de guerres terribles qu'il en ait coûté aux vainqueurs pour obtenir ces captifs.

Du reste un voile *fatal*, étendu sur le paganisme, ne lui permet d'apercevoir que des *ombres* dans l'avenir céleste; mais, il est vrai, des *ombres lumineuses*.

L'impiété n'eut pas de peine à faire voir l'absurdité de ce monde des âmes conservant encore l'ombre de leurs corps terrestres; elle fit disparaître cette ombre, et c'est à cela seulement qu'aboutit le fameux *post mortem nihil*,

qui n'approchait certainement pas de la théorie moderne de l'*anéantissement*.

D'ailleurs dans la langue païenne, *mort* n'avait jamais voulu dire autre chose que *ténèbres*, ou même seulement changement de destinée.

Examinons ce qui s'est passé depuis le monothéisme ; il se divise jusqu'à nos jours en deux époques : judaïsme et christianisme. Pendant la première, toute préparatoire, le dogme de la vie future sommeille en quelque sorte ; mais cependant un progrès négatif s'accomplit par la disparition chez les Juifs des *ombres* du paganisme ; de plus, le germe des idées chrétiennes est déposé abondamment dans l'Ancien Testament, et surtout dans les prophéties ; pour tout dire enfin, la *mort* n'existe point dans la langue, et par conséquent dans la pensée des Hébreux, véritables représentans du monothéisme ; et leur prétendue ignorance de l'*immortalité* de l'âme ne serait, comme chez les enfans, que leur ignorance de la *mort*.

A la seconde époque, ou christianisme, se

réalise sur la terre le paradis des païens; car les chrétiens abolissent l'esclavage, tous les hommes sont appelés au banquet divin, le *blé* et le *vin civils* sont remplacés par les deux espèces de la cène, et l'*égalité* la plus entière règne dans le temple.

Cependant autour des *temples chrétiens* vivaient des *sociétés païennes*, quoique leurs membres professassent tous individuellement la religion de Jésus; mais le Christ avait dit: « Mon royaume n'est pas *maintenant* de ce monde; » et dix-huit siècles vinrent en rendre témoignage. Aussi le christianisme répudia-t-il *la terre;* et pour la première fois il fut dit que le monde *matériel* CRÉÉ par Dieu serait DÉTRUIT un jour par lui (1).

---

(1) Il est indispensable de faire remarquer que les Juifs aussi avaient parlé de CRÉATION; mais qu'ils n'avaient donné aucun développement à cette idée. J'ajouterai que Moïse n'a évidemment raconté dans *la Genèse* qu'une *création partielle;* que le monde pour les Juifs n'était autre chose que le monde *sublunaire*, tout comme eux seuls se croyaient les enfans, le peuple de Dieu; en sorte qu'on peut affirmer, par voie d'analogie, que les Juifs ont cru à l'immortalité de l'âme, mais seulement de l'âme des Juifs.

Pour la première fois aussi, la philosophie impie fit rentrer l'homme dans le *néant* d'où le dogme chrétien l'avait fait mal à propos sortir. Il est donc établi maintenant, comme nous nous proposions de le montrer, que sans *création* il n'y aurait pas d'*anéantissement*, et qu'il suffit de renverser la première idée pour empêcher à jamais le retour de la seconde.....

HUITIÈME LETTRE.

CONSTITUTION DE L'AVENIR.

Vous me demandez quelles sont les idées détaillées que nous nous faisons de la religion, du dogme et du culte de l'avenir ; j'aime votre ardeur, mais avez-vous bien réfléchi à l'importance de la question? Avez-vous bien pensé que c'était la plus grande que vous puissiez me faire? Je me plais à le croire, et vous aurez sans doute pressenti que, de même que l'aube matinale n'est que la pâle avant-courrière des feux étincelans du jour, de même, placés à peine sous le seuil de l'ère religieuse future, nous sommes peu propres encore à en dire les

pompes et à en raconter la splendeur. L'histoire de l'établissement du christianisme, d'ailleurs, démontre assez comment les développemens dogmatiques se succèdent avec lenteur.

Quelle distance énorme ne sépare pas les travaux des platoniciens sur *le verbe*, de ceux des évangélistes! et combien loin n'y a-t-il pas encore de l'Evangile de saint Jean le *théologien* au *symbole* de saint Athanase, quant au dogme? Pour le culte, inaperçu des platoniciens, il n'existe qu'en germe dans les nouvelles écritures, et en germe tel qu'il n'y a pas possibilité de concevoir, sans les papes, son développement postérieur. Ecoutons, au surplus, ce que nous dit M. de Maistre sur les diverses phases de la religion chrétienne. La citation sera longue, mais, je l'espère, utile.

« Le monde est devenu trop grand pour les » conciles généraux, qui ne *semblent faits que* » *pour la jeunesse du christianisme* (le Pape, » t. I, p. 38). Rien, dans toute l'histoire ec- » clésiastique, n'est aussi invinciblement dé- » montré, pour la conscience surtout qui ne » dispute jamais, que la suprématie monar-

» chique du souverain pontife. Elle n'a point
» sans doute été, dans son origine, ce qu'elle
» fut quelques siècles après, *mais c'est en cela*
» *précisément qu'elle se montre divine; car*
» *tout ce qui existe légitimement et pour les*
» *siècles existe d'abord en germe, et se déve-*
» *loppe successivement* (le Pape, t. I, p. 44)...
» Enfin la loi divine parut sur la terre : tout
» de suite elle s'empara du cœur de l'homme;
» elle le changea d'une manière faite pour ex-
» citer l'admiration éternelle de tout véritable
» observateur; la religion commença surtout
» à travailler sans relâche à l'abolition de
» l'esclavage, chose qu'aucune autre religion,
» aucun législateur, aucun philosophe n'avait
» osé entreprendre, ni même rêver. *Le chris-*
» *tianisme, qui agissait divinement, agissait*
» *par la même raison lentement; car toutes les*
» *opérations légitimes, de quelque genre qu'elles*
» *soient, se font toujours d'une manière insen-*
» *sible*. Partout où se trouve le bruit, le fra-
» cas, l'impétuosité, les destructions, etc., on
» peut être sûr que c'est le crime ou la folie
» qui agit (*Id.*, t. II, p. 28). *Les premiers*

» *rayons* du christianisme ne détrompèrent pas
» même les hommes sur ce point, puisqu'en
» suivant la doctrine de saint Augustin lui-
» même, le soldat qui ne tue pas quand le
» prince légitime le lui ordonne n'est pas
» moins coupable que celui qui tue sans or-
» dre; par où l'on voit que ce grand et bel
» esprit *ne se formait pas encore* l'idée d'un
» nouveau droit public qui ôterait aux rois le
» pouvoir de juger. Mais le christianisme,
» pour être ainsi disséminé sur la terre, ne
» pouvait que *préparer les cœurs, et ses grands*
» *effets politiques ne pouvaient avoir lieu que*
» *lorsque l'autorité* pontificale ayant acquis ses
» *justes* dimensions, la puissance de cette re-
» ligion se trouverait concentrée dans la main
» d'un seul homme, condition inséparable à
» l'exercice de cette puissance. Il fallait d'ail-
» leurs que l'empire romain disparût (*Id.* t. II,
» p. 114). »

Tout le chapitre d'où ce dernier texte est pris demande à être lu et relu avec une scrupuleuse attention. Vous y verrez combien fut *lente* et sûre en même temps l'action exercée

par les papes, successeurs de saint Pierre, sur les souverainetés temporelles, au profit de l'humanité, de l'humanité grandissant toujours jusqu'au 15e siècle avec l'église, « que les siècles, en glissant sur elle, ne peuvent que perfectionner (*Id.* t. 1, p. 41). » Quoi! saint Augustin s'est trompé sur un point de morale chrétienne où il s'agit de vie et de mort, et nous devrions, sous peine d'être taxés d'imposture, annoncer en termes *clairs* et *précis* ce que seront, dans tous leurs détails, la religion, le dogme, le culte de l'avenir! vous ne le pensez sûrement pas; mais écoutez :

La RELIGION, le *dogme* et le *culte* de l'avenir ont été fondés par SAINT-SIMON; chaque jour l'AMOUR, l'*intelligence* et les *efforts* de ses disciples agrandissent le tableau qu'il nous est donné de concevoir pour l'avenir, et dès ce jour nous pouvons vous dire :

L'Etat et l'Eglise se confondent; car la religion désormais comprend toute la société dans son sein.

Tous les hommes participent au bienfait de la communion, et il n'y a plus de profanes, puisque personne n'est plus hors la loi.

La société marche sous la direction des ministres de Dieu.

La forme du gouvernement est *théocratique*, au point de vue de Dieu; *monarchique*, sous le point de vue de l'unité ; *aristocratique*, si l'on considère les vertus et les talens des chefs; *démocratique* enfin, comme étant dans l'intérêt du plus grand nombre.

Les *fonctions* sont dévolues à l'*onction*, et sur ce principe se distribue l'héritage des *défunts*.

La loi étant divine, règle le for intérieur aussi bien que le for extérieur.

Les biens nobles disparaissent pour faire place à la terre seigneuriale par excellence, *au globe*, propriété de Dieu qui l'a inféodée au genre humain, sous la simple condition de lui rendre foi, hommage et culte.

Tout emploi quelconque est un *grade* dans la hiérarchie *sacerdotale*.

La hiérarchie se compose des PRÊTRES, des THÉOLOGIENS et des DIACRES (1).

---

(1) J'emploie ici le mot diacre dans le sens primitif, celui de serviteur; les diacres furent, dans les premiers siècles de l'Église, plus particulièrement chargés du culte, et en général

Le ministère du PRÊTRE est le plus élevé; c'est lui qui inspire et dirige la société entière; interprètes fidèles de son amour, les beaux-arts qui forment son cortége, obéissent à un seul et même désir, celui de faire adorer Dieu aux hommes.

Le THÉOLOGIEN nous initie aux profondeurs de la pensée divine; il nous fait contempler avec lui les lois sublimes qui régissent l'univers; il déroule devant nos yeux le symbole divin, si magnifiquement manifesté dans toute la nature, et nous enseigne à sonder avec respect les mystères que Dieu révélera à nos méditations.

Le DIACRE est chargé de la direction suprême du service divin; il veille à toutes les parties du culte; il sait que Dieu veut être servi avec

---

du temporel ecclésiastique. Quoique le diaconat ait été entièrement subalternisé à la prêtrise qui comprend indistinctement dans son sein les prêtres proprement dits et les théologiens, toutes choses qui étaient bien conformes à ce qu'on pourrait appeler le premier état du christianisme, cependant la dignité d'archidiacre est toujours demeurée fort considérable, et aujourd'hui encore elle mène souvent à l'épiscopat.

zèle et activité, et il distribue les travaux en conséquence. Fidèle administrateur du patrimoine de l'Église, c'est lui qui dispense à chaque ordre de la hiérarchie le revenu qui lui a été assigné par le prêtre; et ses yeux, constamment ouverts, empêchent l'impureté et la licence de se glisser dans les pratiques qui ne doivent jamais dévier de cette règle souveraine :

Tout se faisant par Dieu, tout doit se faire pour lui !

Ces diverses propositions demandent à être développées. *L'État et l'Église se confondent*, avons-nous dit; nous entendons par là qu'il n'existe plus de hiérarchie en dehors de la sphère religieuse; que les chefs *temporels* du passé font place aux chefs du *culte* de l'avenir, qui est lui-même sous la direction du chef de la religion. *Tous les hommes participent au bienfait de la communion;* c'est ainsi que se réalise l'*égalité* devant la loi, qui fut toujours illusoire tant que, sous l'apparence d'une égalité mensongère, la naissance distribua les fonctions et les richesses. *Il n'y a plus de profanes;*

personne n'est hors la loi; la dégradation remplace l'excommunication. L'abolition du servage a mis au rang des autres hommes ceux que le servage attachait à la glèbe; la glèbe cesse à son tour d'être attachée aux familles, et l'abolition de l'HÉRÉDITÉ forme ainsi le complément de l'égalité parmi les hommes. Tout homme a place dans la hiérarchie, et a droit par conséquent à des honneurs et à une retraite proportionnée à son rang.

Au PRÊTRE appartient l'éducation de la société entière. Il consacre l'enfant à Dieu sur le sein de la mère; au sortir des caresses de la maison paternelle, il lui enseigne à aimer Dieu et ses œuvres; il l'initie aux joies de la grande famille humaine, dont il lui révèle la mission; et l'enfance apprend de lui à connaître l'*enthousiasme*, en s'asseyant au banquet de la première communion. Devenu adolescent, l'enfant cesse d'être sous la direction unique du prêtre; mais le prêtre conserve la haute direction de toute sa vie; car l'éducation MORALE, qui commence au sein maternel, ne s'achève qu'au bord du tombeau.

Les THÉOLOGIENS sont voués à l'*instruction* de l'adolescence. Les prêtres remettent plus spécialement entre leurs mains cette portion considérable de la génération nouvelle qui n'est point appelée à la prêtrise, mais qui brûle du désir d'*étudier* les saintes *doctrines*, et de connaître les lois que Dieu a imposées au monde. Les théologiens viennent alors enseigner à l'adolescence que la connaissance de ces diverses lois est un moyen que Dieu a donné à l'homme de réagir à son tour sur le monde, et de participer en quelque sorte par là à l'œuvre de la création. Enfin, voyant se dérouler devant elle ces théories sublimes, l'adolescence se propose deux carrières, l'une de se vouer au *perfectionnement* de ces mêmes théories ; l'autre de s'appliquer avec ardeur à les mettre un jour en *pratique*. Les jeunes gens qui embrassent ce dernier parti, suffisamment instruits par les *théologiens* dont ils écouteront toujours avec respect les conseils, et qui n'auront pas cessé pour cela d'être leurs guides, entrent en noviciat chez les DIACRES, qui les enrôlent pour le service de Dieu, leur font faire les divers exer-

cices, et les mènent par degrés jusqu'à exécuter les plus grandes *main-d'œuvre* du culte. C'est ainsi que le *service* de Dieu remplaçant le *service* de César, les compagnies d'industriels remplacent les compagnies de soldats, et que les exercices pacifiques succèdent aux exercices guerriers, comme leurs main-d'œuvre créatrices succèdent aux manœuvres destructrices d'autrefois.

Je viens de vous tracer un sommaire de nos idées principales sur la RELIGION, le *dogme* et le *culte* de l'avenir; vous y trouverez matière à de sérieuses réflexions. Je vous engage fortement à ne point vous laisser préoccuper par une foule d'anciens mots dont j'ai été obligé de me servir, que l'avenir récusera peut-être, mais sous lesquels sont des idées fondamentales que je recommande à vos méditations.

NEUVIÈME LETTRE.

PRÉJUGÉS SCIENTIFIQUES.

Dieu et la vie, mystère impénétrable pour le *raisonnement!* Dieu et la vie, ce qu'il y a de plus clair au monde pour le SENTIMENT!

Ainsi comparaissez, rationalistes exclusifs, vous qui avez fait de l'homme tantôt une statue pourvue de cinq sens, tantôt une machine arithmétique, tantôt un automate perfectionné, un appareil galvanique, ou bien un agrégat chimique; et vous enfin qui avez vu dans le sentiment une irritabilité nerveuse, et dans la pensée une sécrétion cérébrale! ad-

mirons vos travaux, mais rions de vos conclusions. Vous n'avez fait que ressusciter, sous des formes plus ingénieuses et plus savantes, l'animal à deux pieds sans plumes. Vous avez tous échoué contre le phénomène de la vie. Le grand, l'immortel Bichat, votre maître à tous, l'a bien prouvé, lorsque son puissant génie n'a pu vous donner que cette étonnante définition : « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. » Définition la plus parfaite à laquelle puisse conduire le raisonnement, mais définition purement *négative*.

Si les savans modernes ont méconnu la vie, s'ils ne l'ont comprise que par la mort, que nous raconteront-ils de l'homme et de Dieu, et de la vie universelle, ou plutôt de quelle valeur peuvent être leurs prétendues *démonstrations* pour ou contre l'existence de Dieu ?

Ils nous diront que l'existence de Dieu n'est qu'une hypothèse ; que le temps des hypothèses est passé, et qu'ainsi s'évanouit, comme une vaine fumée, tout l'édifice de l'avenir religieux annoncé par SAINT-SIMON. Ils nous diront encore qu'aujourd'hui l'homme n'a plus foi qu'à

la science; que la science établit au moins que les questions religieuses sont insolubles, et qu'ainsi l'humanité marche, sinon à l'athéisme, du moins à une indifférence absolue en matière de religion.

Et nous répondrons aux savans de nos jours, dont l'irréligion vaniteuse eût fait pitié à ce grand Leibnitz, qui ne faisait cas, disait-il, de la science que parce qu'elle lui donnait le droit d'être écouté quand il parlait de religion, qu'effectivement l'existence de Dieu, indémontrable par la science, n'est, rationnellement parlant, qu'une hypothèse comme tous les axiomes de morale, disons plus, comme toutes les conceptions scientifiques superposées à l'ensemble des faits observés; mais nous ajouterons que l'hypothèse Dieu étant la plus large qu'on puisse superposer à l'ensemble physique et intellectuel des phénomènes de l'univers, elle acquiert par cela seul un degré de certitude pratique incomparablement plus grand que toutes les hypothèses secondaires de la morale et de la science, et c'est sur cet

inébranlable fondement que s'étayera le temple de l'avenir,

Mais après avoir concédé aux raisonneurs que la croyance de l'avenir sera une hypothèse *en elle-même*, il devient aisé de leur prouver, par les armes mêmes qui leur sont familières, que cette croyance sera bien loin d'être une hypothèse dans le sens relatif, c'est-à-dire en la rattachant à ce qui l'aura précédée. En faisant usage ici de la méthode historique *positive* dans toute sa rigueur, nous dirons aux savans : Les hommes ont été religieux à toutes les époques organiques, c'est-à-dire ils ont été conduits par une *hypothèse*, laquelle hypothèse a parcouru tous les degrés de grandeur qui sont propres aux fétiches, aux dieux lares, aux dieux des petites nations, aux dieux des grandes nations, à Jehovah enfin. Nous déduirons de là le dernier terme de cette série homogène d'hypothèses ; et si notre déduction est bien faite, il nous sera donné d'entrevoir la croyance religieuse, la religion *positive* de l'avenir.

J'emploie le terme de religion positive dans le sens ordinaire, celui de religion constituée politiquement, et ce sens, consacré lui-même, nous fait voir qu'à toute époque normale la religion a revêtu un caractère de certitude inébranlable; qu'à ces époques les croyances religieuses ont été assises, *posées* en quelque sorte sur l'ensemble des connaissances humaines, et ce nouvel aperçu est tout-à-fait conforme à nos vues générales sur les religions, y compris celle de l'avenir.

C'est effectivement de cette manière que nous avons *vérifié* historiquement la conception de SAINT-SIMON sur l'avenir social et religieux de l'humanité.

Il a été donné à la science de dépasser dans son progrès les limites que le dogme incomplet des chrétiens avait posées au savoir de l'homme, et de déconsidérer l'ancienne théologie aux yeux des peuples dont elle avait cessé de comprendre l'esprit et les besoins. Les peuples et le vulgaire des savans ont pu quelque temps se faire illusion sur les suites de cette victoire, et confondre le sentiment religieux et son ex-

pression chrétienne dans une défaite commune; mais cette erreur ne pouvait être de longue durée, et les chefs de la science ne l'ont jamais partagée; la science, aujourd'hui, se borne à établir que les questions religieuses sont insolubles, ajoutons ce correctif, pour *la science*; ce qui ne prouve qu'une chose, c'est que là où la science ne peut pas nous donner de solution, c'est au sentiment qu'il faut en demander une.

Ainsi il y aurait autant de *raisons* de supposer que Dieu existe, qu'il y en a d'admettre le contraire. Tel est le résultat réel des plus grands efforts de l'intelligence abandonnée au simple mécanisme du raisonnement. Mais l'observation constante de l'humanité prouve qu'entre deux hypothèses également vraisemblables, l'homme n'hésite pas à choisir, à s'emparer avec amour de la solution qui satisfait le mieux ses sympathies, en vertu du principe de vitalité qui est en lui; nouvelle considération qui s'ajoute aux précédentes et vient encore confirmer l'inspiration du sentiment qui adore dans l'univers la vie universelle.

D'ailleurs la raison, qui mène au doute, montre seulement par là combien peu elle mérite la place qu'on veut lui attribuer dans l'organisation humaine, et combien elle est petite à côté du problème qu'elle voudrait et ne peut résoudre ; car, par le fait il n'existe pas pour l'homme deux solutions contradictoires sur un même sujet. Dieu existe ou n'existe pas ; le monde est ordonné ou désordonné ; il y a providence ou fatalité. Faisons donc une bonne fois justice de ce que l'orgueil humain a appelé LA RAISON ; et rougissons du délire qui lui a dressé des autels.

Les sympathies progressives de l'humanité nous garantissent donc de l'INDIFFÉRENCE dont la science, après avoir renoncé à *démontrer* l'ATHÉISME, voudrait menacer l'avenir.

Toutefois je relèverai encore cette autre assertion, qu'aujourd'hui l'homme n'a plus *foi* qu'à la science, assertion qui, si elle était fondée, conduirait encore à l'indifférence religieuse ; mais il n'en est rien, et nous reconnaissons encore ici la frivolité des attaques dont les idées religieuses ont été l'objet.

La chose à laquelle on a le moins de foi dans notre époque, c'est la science, témoin cet adage qui fait aujourd'hui partie de la sagesse des nations, et dont SAINT-SIMON a fait maintes fois justice dans ses travaux : bon en *théorie*, mauvais en *pratique*.

Si l'on a admis, sur la foi de la science, que la terre tourne autour du soleil (chose qui répugne, il est vrai, au témoignage des sens), et toutes les vérités scientifiques dont celle-là n'a été que l'avant-courrière, c'est que l'Europe, lasse de la théologie chrétienne, s'intéressait fort peu à ce que cette théologie fût ou ne fût pas contredite, et que d'ailleurs il ne résultait de la découverte de Galilée aucune conséquence pratique immédiate qui vînt troubler la joie des puissans et le sommeil des riches.

Mais, dans toutes les directions, c'est la routine qui est à l'ordre du jour, et l'assertion que je combats doit être ainsi modifiée. L'homme n'a plus foi aujourd'hui qu'à la pratique, dans le sens le plus général. Que les savans viennent aujourd'hui toucher l'arche

sainte, la richesse, la propriété, sous toutes les formes, vous verrez comme on les recevra, malgré toutes les démonstrations qu'il leur sera facile de donner. Soyez-en convaincu, l'homme n'a foi à la science qu'autant que la science ne lui ôte pas un cheveu de la tête, ou tant qu'elle peut augmenter ses jouissances immédiates; mais n'allez pas plus loin, nous en savons quelque chose. C'est là ce que tout le monde nous jette à la tête. On nous prend pour des savans, et on nous dit : Nous ne voulons pas du despotisme des savans, pas plus que de tout autre despotisme; on aimerait presque mieux celui des prêtres, et on a raison.

Concluons pour l'avenir : l'homme aura foi à la science, quand la science aura elle-même reçu le souffle divin, quand *la science* sera LE DOGME.

DIXIÈME LETTRE.

LE CATHOLICISME. — LE MILLENIUM.

Je viens répondre, Monsieur, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. C'est avec un bien grand plaisir que j'entame une correspondance directe avec l'auteur des *Lettres sur le Millenium*, et j'espère que cette correspondance nous deviendra réciproquement profitable.

Je tâcherai aujourd'hui de satisfaire de mon mieux aux diverses questions renfermées dans votre lettre, mais permettez-moi d'organiser dès à présent entre nous une discussion phi-

losophique sur les passages qui m'ont le plus frappé.

Mes principes, dites-vous, n'appartiennent à aucune secte, mais ils sont catholiques dans le sens large et primitif de ce mot.

L'universalité, l'unité qui en est la conséquence, sont, selon vous, les conditions nécessaires à une croyance, pour qu'elle mérite la foi des peuples.

Jusqu'ici, tout va bien; votre opinion est également la mienne; mais avant d'aller plus loin, entendons-nous sur le caractère de ces conditions dans le christianisme.

Vous admettez que, durant les trois premiers siècles de l'Église, celle-ci posséda réellement l'unité et l'universalité de doctrine et de communion que nous reconnaissons comme essentielles à son être, et qui manquent *certainement* au protestantisme. Ce sont vos propres termes.

Mais depuis le III[e] siècle, dites-vous, l'Église perdit ce caractère; de fougueux hérésiarques la désolèrent, et les forces souvent égales des *partis* en présence manifestèrent

clairement la division qui régnait dans l'Église (1).

Il est vrai, ajoutez-vous, qu'un des *partis* finit par triompher.

Mais n'y a-t-il point ici un étrange abus de mots? et ne deviez-vous pas plutôt dire : Il est vrai que l'*Église* finit par triompher? sauf à discuter la bonté des moyens dont elle se servit *accessoirement* pour remporter la victoire, et qui étaient peut-être les seuls dont il lui fût possible de se servir, ayant à convertir des peuples barbares comme ceux à qui elle s'adressait, qui n'auraient probablement pas compris la parole de *lumière* et d'*amour*, si on la leur eût présentée dès l'origine dans toute

---

(1) Ici une erreur s'est glissée sous votre plume; votre lettre porte : « Des discussions s'élevèrent entre les ariens et les *athanasiens*, et d'autres *partis qui désolèrent l'Église.* »

Vous n'avez certainement pas voulu dire que les *athanasiens*, c'est-à-dire les *vrais catholiques* si jamais il en fût, aient désolé l'Église. Saint Athanase ne fut point un chef de *parti*, mais bien au contraire un des plus vigoureux champions de la véritable *unité catholique*. La suite du texte va vous présenter d'ailleurs le développement de mon idée.

son éclatante pureté. « Car la lumière a lui » dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont » pas comprise. » Ce texte profond de saint Jean ne nous avertit-il pas, en effet, que la *bonne nouvelle* devait être mise à la portée de chacun, pour que chacun fût apte à la recevoir?

« Car étant libre à l'égard de tous, je me » suis rendu le serviteur de tous, pour gagner » à Dieu plus de personnes.

» J'ai vécu avec les juifs, comme juif, pour » gagner les juifs.

» Avec ceux qui sont sous la loi, comme si » j'eusse encore été sous la loi, quoique je n'y » fusse plus assujéti, pour gagner ceux qui » étaient sous la loi; avec ceux *qui n'avaient* » *point de loi*, comme si je n'en eusse point eu » moi-même (quoique j'en eusse une à l'égard » de Dieu, ayant celle de Jésus-Christ), pour » gagner ceux qui *étaient sans lois*.

» Je me suis rendu faible avec les faibles, » pour gagner les faibles. Enfin je me *suis fait* » *tout à tous*, pour les sauver tous.

» Or, je fais toutes ces choses pour l'*Évan-*

gile, afin *d'avoir part à ce qu'il promet* (1). »

Si l'Église ne s'est point exclusivement bornée aux moyens spirituels pour étendre son empire et pour accroître le nombre des fidèles, il ne faut pas l'en accuser, mais bien reconnaître, au contraire, que *l'ignorance et les ténèbres* où l'Église nous semble avoir été plongée au moyen âge étaient encore de la *science et de la lumière* au prix de tout ce qui l'entourait; que le *glaive* qu'elle saisit quelquefois fut presque un *rameau d'olivier*, comparé au cimeterre exterminateur des hordes sauvages qui mettaient l'Europe entière en conflagration. Bénissons les évêques qui nous donnèrent la trève de Dieu; les moines qui nous conservèrent les trésors de l'antiquité, et qui défrichèrent la moitié de l'Europe; les cardinaux enfin, cette milice apostolique par qui le pape surveillait constamment toute la chrétienté, foudroyait les hérésies, mettait la paix entre les princes, et conservait

(1) Saint Paul, 1re épître aux Corinthiens, ch. 9, v. 19, 20, 21 et 23.

la sainteté évangélique parmi les clercs. Bénissons d'un commun accord cette grande institution du clergé catholique, qui fit, jusqu'au XVe siècle, le salut de la chrétienté.

Au surplus, vous n'hésitez pas à reconnaître combien la hiérarchie spirituelle de Rome fut avantageuse à la société, dans ces temps de ténèbres et de barbarie qui suivirent la destruction de l'empire d'Occident.

Vous concevrez aisément par ce qui précède que je ne puis partager votre opinion sur les chrétiens grecs. « Les chrétiens grecs, dites-vous, forment indubitablement une portion de l'Église *universelle.* »

Encore une fois *l'unité* est la condition essentielle de *l'universalité*, et les chrétiens grecs, qui sont hors de *l'unité*, ne font en aucune manière partie de l'Église *universelle.*

La question de l'*universalité* n'est point une question de *nombres*, comme il me semble que vous l'entendez lorsque vous me dites :

« Les parties contendantes étaient fréquem-
» ment *égales* l'une à l'autre, ou du moins
» s'élevaient à de si grands corps, avaient une

» si longue existence, qu'ils présentaient l'as-
» pect d'une église *divisée* et désorganisée. »

Il ne s'agit pas de savoir s'il y avait à telle époque des partis *égaux* en nombre, mais bien de ne pas oublier qu'il y avait toujours d'un côté l'*Église*, et de l'autre tout ce qui n'était pas elle. Peu importe que les ariens ou tous autres sectaires aient été plus ou moins nombreux que les défenseurs de l'Église, ceux-ci n'en eurent pas moins toujours l'unité et l'universalité de leur côté, et c'est là la véritable cause du triomphe que tôt ou tard ils finissaient par remporter.

S'il en était autrement, l'universalité n'aurait jamais existé, pas même aujourd'hui qu'il y a plus de chrétiens que jamais, puisque le nombre des non-chrétiens est encore plus grand.

D'ailleurs les hérésies, comme dit saint Augustin, n'ont fait que fortifier l'Église, en lui fournissant l'occasion de développer sa doctrine dans toute son étendue.

La croyance la plus universelle et la plus unitaire qui s'offre à nos regards dans le ta-

bleau du passé est donc le catholicisme ; le catholicisme apparaît à nos yeux léguant aux siècles futurs l'égalité humaine, la dignité des femmes, l'association européenne, le pouvoir de l'intelligence remplaçant partout le pouvoir de la force.

Cependant le catholicisme expire, et la mission du protestantisme est d'en instruire le monde; car c'est la longue agonie du catholicisme qui seule fait vivre le protestantisme, créature éphémère destinée à être écrasée par la chute du colosse dont elle est venue annoncer la décrépitude.

Comment a pu succomber cette institution puissante? en quoi a-t-elle manqué à l'humanité? ou plutôt le christianisme devait-il être éternel, sous la forme qu'il a eue jusqu'à présent? Jésus-Christ lui-même nous a dit le contraire, écoutons-le :

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire,
» mais vous ne pouvez les porter présente-
» ment.

» Quand l'esprit de vérité sera venu, alors
» il vous enseignera toute vérité ; car il ne

» parlera pas de lui-même, mais il dira tout » ce qu'il aura entendu, et vous annoncera » les choses à venir, etc. » (1)

Que si l'on rapproche ces célèbres paroles de la fameuse maxime proclamée par le Christ, et que nous ont transmise les quatre évangélistes : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, » nous reconnaîtrons que le règne de Dieu (*le Millenium*) ne devait arriver sur la terre qu'après que Jésus-Christ aurait éclairé le genre humain par sa divine parole, que lorsque le pouvoir *impie* de César aurait entièrement été terrassé, en sorte que l'exhortation *pacifique* de rendre à César ce qui est à César devînt inutile aux hommes. Nous reconnaîtrons que cette lutte entre le pouvoir de César, c'est-à-dire les rois, et le pouvoir de Dieu, c'est-à-dire l'Église, lutte qui s'est terminée par l'anéantissement de la royauté et de l'ancien sacerdoce, devait être arrivée à son terme, *pour que l'esprit de vérité vînt dire ces choses que les disciples de Jésus-*

(1) Évangile selon saint Jean, ch. 16, v. 12, 13 et suivans.

Christ ne pouvaient porter présentement. Nous reconnaîtrons enfin que cette époque est arrivée, et qu'il est temps d'annoncer le règne de Dieu.

Vous avez sans doute deviné par tout ce qui précède que je ne fais point partie de la société de la morale chrétienne. Cette société, fondée par de très-honnètes gens, n'a produit aucun résultat important; elle est essentiellement *protestante*, en ce sens qu'elle est ennemie de toute *unité;* elle veut faire marcher ensemble l'individualisme et la philanthropie, ce qui est impossible sans croyance religieuse. En un mot, la société de la morale chrétienne n'a pas conscience de l'époque si remarquable dans laquelle nous vivons, et, à ce sujet, je ne puis mieux faire que de répéter avec vous :

« Le Millenium est encore à venir, et nous » devons en conclure qu'il sera le résultat de » quelque impulsion nouvelle dans l'esprit hu- » main, différente de celle qu'il reçut lors de » la réforme ; *ou plutôt, nous devrions dire plus* » *forte que celle qu'il reçut dans ce temps.* »

On ne vous a pas trompé sur l'état irréli-

gieux de la France; cependant le matérialisme a beaucoup perdu de son influence, et la réaction dont vous parlez commence à se faire sentir. Mais personne ne voit encore qu'il s'agit d'une nouvelle ère religieuse dans laquelle le matérialisme aussi bien que le spiritualisme trouvera sa justification, et non pas d'un rhabillement quelconque du spiritualisme chrétien, selon saint Ignace ou selon Calvin; car tout cela est usé aujourd'hui.

La peinture que vous faites, dans vos lettres, des ministres protestans, vos compatriotes, est l'image à peu près fidèle de notre clergé; le pharisaïsme est dominant, et la vraie piété ose à peine se montrer. La crise que subit l'Europe chrétienne est nécessaire; de beaux jours la suivront.

ONZIÈME LETTRE.

ÉVOLUTION DU CHRISTIANISME.

Le règne de Dieu sur la terre exige une évolution complète du christianisme. Catholiques et protestans sont également impuissans à l'opérer.

C'est en vain que vous considérez toutes les corruptions du christianisme, et la manière grossière dont il est interprété, comme étant le résultat d'un respect déplacé pour les coutumes juives consignées dans l'Ancien Testament, et de la discussion des apôtres dans leurs épîtres sur les questions juives ; c'est en

vain que vous accusez les apôtres d'avoir méconnu l'objet de la doctrine que Jésus-Christ, la lumière du monde, est venu établir pour les générations futures et éloignées, et dont aujourd'hui seulement nous commencerions, selon vous, à pouvoir comprendre toute l'excellence.

Le christianisme primitif est *épuisé* depuis long-temps, et bien loin d'admettre que le but du christianisme n'ait pas été compris par les apôtres, je crois fermement qu'ils ont rempli leur mission, et interprété la doctrine du Christ comme elle devait l'être;

Je ne crois donc pas que ce soit d'aujourd'hui seulement que l'on commence à comprendre l'excellence de la doctrine chrétienne, puisque la restriction posée par Jésus-Christ lui-même, *quant au pouvoir de César*, annonce qu'il était réservé à l'*esprit de vérité* de faire rentrer définitivement *le pouvoir de César sous celui de Dieu;*

La doctrine de Jésus-Christ ne s'est étendue qu'à la *justification* INDIVIDUELLE; elle ne renferme aucune vue importante d'organisation

SOCIALE; le temps n'était pas encore venu d'attaquer les *hiérarchies temporelles ;*

La hiérarchie SPIRITUELLE a été fondée par le Christ sur un principe admirable, celui de la transmission du pouvoir *selon l'esprit*, et non *selon la chair*. Dans l'avenir, la hiérarchie TEMPORELLE sera organisée sur le même mode, c'est-à-dire selon la *capacité*, et non selon la *naissance*.

Vous pensez, il est vrai, que les préceptes de l'*Évangile* sont susceptibles de donner lieu à une organisation sociale, « mais que l'*Évan-* » *gile laisse à la prudence* de ses disciples la » *forme* de cette organisation, parce qu'elle » doit être variée selon les différentes circon- » stances, les différens siècles et pays du » monde. »

Et vous admettez d'ailleurs que les formes des gouvernemens politiques ne méritent aucune considération, pourvu que ces gouvernemens soient dirigés dans un *esprit* convenable. Si je parviens à vous convaincre d'erreur à cet égard, j'aurai prouvé que la doctrine de Jésus-

Christ ne renferme aucune vue importante d'organisation *sociale* pour l'avenir.

Or, c'est une erreur de croire que la *forme* soit entièrement indépendante du *fond* (*l'esprit*), et il peut arriver, comme je vous le ferai voir par le cas qui nous occupe, que la forme soit un obstacle insurmontable à l'admission du fond.

Je dis que le pouvoir de César, *respecté* par l'*Évangile*, est impie de sa nature, tant pour le fond que pour la forme, et que le temps est arrivé où il n'y a plus de transaction possible entre Dieu et César.

En effet la force militaire est débordée de toutes parts par la force pacifique, et cependant les destinées de l'Europe sont encore dans les mains des dépositaires du sabre; le *militarisme*, qui ne se nourrit que de sang, domine encore la chrétienté soumise à l'Eglise, qui en a horreur. La propriété territoriale est presque tout entière le patrimoine des *lords* anglais, français, espagnols, allemands, russes, etc., dont la masse *oisive* consomme

tranquillement les fruits des labeurs d'une immense population de prolétaires, les vrais serviteurs de Dieu. Les *travailleurs* sont encore exploités par les héritiers impies de la conquête, et nonobstant la *fraternité humaine* proclamée par Jésus-Christ, quelques familles privilégiées, inutiles et nuisibles à la société, réalisent, par les *droits* que les *gouvernemens* modernes reconnaissent à la *naissance*, ce mot terrible que Lucain mit dans la bouche de César, leur ancêtre :

Humanum paucis vivit genus.

Non, Dieu ne peut souffrir plus long-temps de pareilles abominations. Le règne du Seigneur sur la terre approche : s'il a excusé ses serviteurs de ne l'avoir point empêché de tomber entre les mains des Juifs, en disant : « Mais *maintenant*, mon royaume n'est point ici, » aujourd'hui les vrais chrétiens seront sans excuse de ne point venir l'en retirer, car nous pouvons le dire en toute vérité, les grands de la terre qui retiennent, sans service aucun de leur part, le patrimoine de

l'humanité souffrante, et qui oppriment, par un monstrueux abus de leur force, les ministres mêmes de l'Eglise (1), ces grands de la terre, disons-nous, nous semblent les vrais Juifs, qui retiennent entre leurs mains sacriléges Jésus-Christ dont nous sommes tous les membres.

Vous le voyez, Monsieur, les *formes* du pouvoir de César, par cela seul que c'est le pouvoir de César, ne peuvent aucunement s'allier avec le règne de Dieu (*le Millenium*). Le principe de la transmission *selon l'esprit*, ou plus généralement selon la *capacité*, admis dès l'origine dans l'Eglise, doit l'être un jour dans l'*état*, qui désormais s'identifie avec l'Eglise. Ce principe succède ainsi à celui de la transmission *selon la chair*, c'est-à-dire selon *la naissance*, qui diffère du premier, comme l'ancienne loi diffère de l'Evangile. Tous ces

---

(1) Ce n'est pas que je veuille défendre les prêtres de notre époque; mais l'abus dont je parle n'en est pas moins réel, sans parler de ce qu'il offre de ridicule et d'attentatoire au bon sens.

grands changemens que nous vous annonçons se feront lentement, il est vrai, et par des voies toutes pacifiques; mais ils se feront.

Déjà vous avez compris avec nous que l'industrie doit recevoir dans l'avenir la juste récompense de ses labeurs. Ajoutons comme complément, ou plutôt comme corollaire indispensable de cette idée : L'OISIVETÉ , *sous quelque forme qu'elle se présente*, *sous quelque brillant habit qu'elle revête*, sera considérée comme *anti-sociale*, et vouée comme telle à l'opprobre.

Les formes d'organisation sociale actuellement existantes sont un obstacle insurmontable à l'établissement du règne de Dieu; il n'est plus de transaction possible avec le pouvoir impie de César, dont la main de fer pèse encore sur nous; il faut à la société de l'avenir de nouveaux chefs qui soient les représentans de la force *pacifique* qui CRÉE, comme César fut le représentant de la force *militaire* qui DÉTRUIT.

Et cet ordre nouveau se réalisera en changeant *complétement* l'état actuel de la société,

puisque le pouvoir ne sera plus aux mains de César, puisque la transmission ne s'en fera plus selon la naissance, puisque enfin le but social cessera d'être la conquête; et cependant ce changement *radical* ne sera que l'*accomplissement* de la doctrine du Christ, en ce sens que Jésus est venu accomplir l'ancienne loi, la loi *de crainte*, et que nous devons nous occuper aujourd'hui (*avec l'aide du Saint-Esprit*) d'accomplir la loi de GRACE en promulguant la loi d'AMOUR.

L'heure est arrivée où cette *doctrine du secours du Saint-Esprit*, que vous regardez avec raison comme fondamentale, doit briller d'un éclat inconnu jusqu'à présent; et en effet, pourrions-nous prétendre exécuter sans le BRAS DE DIEU (1) l'œuvre immense que nous avons entreprise, et dont le passé n'offre pas la pareille, puisqu'il ne s'agit de rien moins, encore une fois, que de l'*accomplissement* de la loi de Jésus-Christ?

---

(1) Saint Augustin désigne ainsi le Saint-Esprit.

DOUZIÈME LETTRE.

LE PROTESTANTISME. — LA PRÊTRISE.

Pour répondre à l'une des questions que vous m'adressez, je puis vous dire, qu'en fait, mes habitudes n'ont jamais été celles d'un catholique romain; que ce n'est que depuis quelques années que je m'occupe de religions *révélées*, et que tout le reste de ma vie a été rempli par le mysticisme, sans avoir jamais exercé de pratiques religieuses quelconques. J'ai visité avec une égale curiosité le temple, l'église et la synagogue; au temple, j'ai trouvé une religion sans prêtres, à l'église, des prê-

tres sans religion, à la synagogue, ni prêtres ni religion, mais seulement quelques victimes, dont l'obstination sert de spectacle au monde. Ceci demande à être développé.

Les protestans sont en général pleins de ferveur; mais cette ferveur n'étant point dirigée, n'est qu'un feu qui les consume sans profit; ayant sans cesse devant les yeux le clergé catholique, tel que l'a trouvé la réforme, oppresseur et dissolu, ils ne veulent plus de clergé, plus d'autorité spirituelle, et ils croient y suppléer en mettant une Bible entre les mains de tout homme qui sait lire, et en chargeant des individus, nommés *ad hoc*, de la *lecture* publique; en vérité, je vous le demande, sont-ce là les attributions du sacerdoce? puis-je reconnaître à de pareilles fonctions des hommes en qui Dieu a mis sa *parole?* ou plutôt qu'ont-ils fait de cette parole vivifiante, de cette semence de lumière contenue dans le Nouveau Testament, qui crut et se développa si magnifiquement par les soins paternels des saint Justin, des saint Jérôme, des saint Basile, des saint Grégoire de Naziance,

des saint Chrysostôme, des saint Ambroise, des saint Augustin, des saint Bernard et des saint Thomas, en sorte qu'au treizième siècle la doctrine chrétienne semblait un arbre qui, après avoir poussé des branches vigoureuses, et s'être paré de fleurs et de feuillages, donnait incessamment ses fruits ?

Depuis trois siècles, le clergé catholique avait négligé le soin d'un si bel héritage, de nombreuses chenilles déparaient cet arbre florissant; eh bien, au lieu de se borner à détruire ces insectes, et à choisir de meilleurs gardiens, le protestantisme dans sa fureur, non content d'avoir dévasté fleurs, feuillage et branches, veut encore déraciner l'arbre lui-même, pour trouver dans ses entrailles la semence d'où il est sorti! Triste extrémité où s'est réduit le protestantisme, de ne plus admettre que LA LETTRE de l'Evangile, parce que ne reconnaissant à personne mission pour l'expliquer et le développer, c'est-à-dire pour *enseigner* les hommes, il n'a pu qu'en recommander la LECTURE : en ôtant toute autorité au clergé, c'est-à-dire en supprimant le clergé,

le protestantisme est devenu essentiellement stationnaire, et par suite rétrograde, tant qu'à la fin *la lettre* le tuera; car une religion ne peut pas subsister sans prêtres, et les ministres protestans ne sont pas et ne peuvent être des prêtres, puisqu'eux-mêmes se reconnaissent sans mission et sans *autorité*.

Prétendre qu'avec la Bible il n'y a pas besoin de prêtres, serait inadmissible et anti-chrétien, car Jésus-Christ a passé sa vie à l'interpréter, les apôtres ont développé sa parole, et les Pères de l'Eglise des trois premiers siècles ont donné à leurs successeurs l'exemple d'interpréter les apôtres eux-mêmes; en un mot, le ministère des prêtres a toujours été d'interpréter les livres saints, c'est-à-dire la volonté de Dieu; en effet, peuvent-ils exercer un ministère plus auguste?

« Aussitôt Philippe accourut, et ayant ouï
» que l'eunuque lisait le prophète Isaïe, il lui
» dit : Entendez-vous bien ce que vous lisez?
» Il lui répondit : *Comment le pourrais-je*
» *entendre, si quelqu'un ne me l'explique?* Et
» il pria Philippe de monter et de s'asseoir

» auprès de lui. . . . .(1) »

La conversion si éclatante de l'eunuque éthiopien par l'apôtre Philippe, dans de pareilles circonstances, n'est-ce pas pour nous la plus belle des leçons?

Tous les peuples de l'univers à qui les sociétés bibliques protestantes distribuent le Nouveau Testament polyglotte ne viendront-ils pas dire aussi comme l'eunuque :

Comment le pourrais-je comprendre, si quelqu'un ne me l'explique?

« Je proteste, dites-vous, contre l'usurpa-
» tion spirituelle du clergé sur l'entendement
» des hommes, comme si le christianisme
» était un *mystère*, et ses bienfaits une *pro-*
» *priété*, et que l'un dût être *révélé* et les au-
» tres *dispensés* aux individus par les prêtres.

Cette dernière assertion de votre lettre prouve seulement que les prêtres d'aujourd'hui ne valent rien (ce qui est bien d'accord entre nous, et nécessite par conséquent l'institution

---

(1) Actes des Apôtres, ch. 8, v. 30, 31 et 32.

d'un nouveau clergé), puisque vous leur reprochez même jusqu'aux fonctions de leur ministère, sans doute parce qu'ils s'en acquittent mal. Le ministère des prêtres n'est-il pas en effet de *révéler* les *mystères* de la religion et de *dispenser ses bienfaits*, et convient-il dans un état régulier de choses que *d'autres qu'eux* en soient chargés ?

Prenez garde que des habitudes protestantes ne vous fascinent les yeux au point de ne pas reconnaître la sublimité de l'institution divine du sacerdoce chrétien, préoccupé involontairement, comme vous paraissez l'être, par l'état monstrueux d'abjection où il est tombé. En effet le protestantisme tend par sa nature à l abolition de la prêtrise.

Et comme il n'existe pas d'église sans chef, de clergé sans pape, les protestans ont dû surtout attaquer l'autorité du chef de l'Eglise. Mais vous allez plus loin, malgré votre penchant pour l'unité. Il semble que vous méconnaissiez même le fait de cette autorité.

Car l'opinion qui supposa la doctrine universelle de l'évêque de Rome, comme étant

le centre de l'unité chrétienne, *n'est pas*, selon vous, *basée sur l'évidence*.

« Quand je passe, dites-vous, aux quatrième, » cinquième et sixième siècles, je vois la *division* régner entre les Eglises latine et grecque, » tandis que les individus chrétiens des deux » communions, en grand nombre et de grande » réputation, sont engagés avec leurs partis » respectifs dans de violentes discussions sur » certains dogmes de *théologie* qui étaient » *inouis à l'Église* dans les premiers siècles. »

Ce qui est *évident*, c'est que le patriarche de Constantinople n'a jamais exercé l'influence et les prérogatives de l'évêque de Rome; c'est, qu'ainsi que je vous l'ai déjà exprimé, il nous est impossible d'envisager avec la même impartialité que vous la *division* des Grecs et des Latins. Ceux-ci seuls ont rempli les conditions d'unité et d'universalité sans lesquelles une croyance ne peut concourir efficacement au développement des peuples.

Qu'on voie ce qu'il en a coûté aux Grecs pour s'être séparés, au neuvième siècle, de l'Eglise romaine; les annales du genre humain

présentent-elles rien de pareil à ce que le Bas-Empire grec nous offre d'abjection et de turpitude? Les fruits de la régénération chrétienne ont été perdus pour eux, ils ont cessé de marcher avec l'Europe à la tête du monde, ils se sont abrutis, hébétés, grâce à leurs théologiens ergoteurs, dignes successeurs des sophistes subtils de la Grèce païenne. Enfin le Turc est venu les asservir, et leur faire expier chèrement un schisme de six siècles, pendant lesquels Rome avait tout fait pour les ramener à elle et au sens commun.

Quant aux discussions qui eurent lieu sur des *dogmes théologiques* INOUIS dans l'Eglise des premiers siècles, le mot d'*inouis*, dont vous vous faites un argument, constate au contraire pour moi les *progrès* que fit l'Eglise dans l'explication et le *développement* du dogme; et en effet, où en serions-nous, grand Dieu! si l'Église s'était astreinte à ne rien dire et à ne rien écrire qui ne fût la pure et simple *répétition* des quatre Évangiles?

A ce sujet, je vous rappellerai ce que je vous ai déjà écrit, que les hérésies ont tou-

jours été pour l'Eglise l'occasion de manifester la foi dans toute sa pureté ; saint Augustin et d'autres Pères l'ont écrit et l'ont prouvé par leur exemple.

Le plus profond, sans contredit, des Evangiles, celui de saint Jean, en offre un éclatant témoignage, puisque la tradition nous apprend que le disciple bien-aimé de Jésus l'écrivit dans sa vieillesse, pour établir d'une manière irrécusable en quoi les chrétiens et les platoniciens différaient d'opinion sur le verbe. Rendons à Dieu des actions de grâces pour des discussions qui amenèrent un si beau résultat. Disons-le enfin à haute voix, les évêques catholiques méritèrent pendant quinze siècles d'être appelés les pasteurs des chrétiens, par le zèle éclairé et la charité ardente qui les firent scruter, expliquer, développer et commenter l'Ecriture-Sainte, afin que tous pussent prendre leur part de cette divine pâture.

« Car ce n'est pas la *lecture*, c'est *l'enseignement* de l'Écriture-Sainte qui est utile : » la douce colombe avalant d'abord, et triturant à demi le grain qu'elle distribue ensuite

» à sa couvée, est l'image naturelle de l'Église
» expliquant aux fidèles cette parole écrite
» qu'elle a mise à leur portée. Lue sans notes
» et sans explication, l'Écriture-Sainte est un
» poison » (1).

Ne disons donc plus que des discussions sur des dogmes théologiques *inouis* jusqu'alors divisèrent l'Église depuis le quatrième siècle ; mais bien que l'Église tira peu à peu de dessous le boisseau la lumière dont les fidèles des premiers âges n'auraient pu supporter tout l'éclat, et en cela nous devons la bénir, quelques combats qu'elle ait eu à soutenir pour remplir sa noble tâche.

Mais enfin pourriez-vous, en niant l'autorité du pape, en fait et en droit, soutenir que, néanmoins, l'Église n'a pas cessé d'être universelle, puisqu'elle reconnaît toujours Jésus-Christ pour son chef suprême, et que les protestans sont même plus unitaires que

---

(1) De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 11e entretien, 2e vol., p. 343. Paris, 1821.

les catholiques, en ce qu'ils n'en admettent pas d'autre?

Vous conviendrez que je pousse l'objection aussi loin qu'il est possible de le faire; occupons-nous d'y répondre.

Tout bon catholique s'empressera de reconnaître que Jésus-Christ est le chef suprême de l'Église; mais il vous dirait, le catéchisme à la main, qu'il y a deux Églises, l'Eglise invisible et l'Eglise visible, et que celle-ci a été remise à la conduite d'un pasteur unique par Jésus-Christ lui-même.

« Et moi aussi je vous dis que vous êtes
» Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai
» mon Eglise, et les portes de l'enfer ne pré-
» vaudront pas contre elle. »

« Et je vous donnerai les clefs du royaume
» des cieux, et tout ce que vous lierez sur la
» terre sera aussi lié dans les cieux, et tout ce
» que vous délierez sur la terre sera aussi dé-
» lié dans les cieux » (1).

« Après donc qu'ils eurent dîné, Jésus dit

(1) S. Matthieu, ch. 16, v. 18 et 19.

» à Simon-Pierre : Simon, fils de Jean, m'ai-
» mez-vous plus que ne font ceux-ci? Il lui
» répondit : Oui, Seigneur, vous savez que
» je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes
» agneaux.

» Il lui demanda de nouveau : Simon, fils
» de Jean, m'aimez-vous? Pierre lui répondit :
» Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime.
» Jésus lui dit : Paissez mes agneaux.

» Il lui demanda pour la troisième fois :
» Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? Pierre
» fut touché de ce qu'il lui demandait pour
» la troisième fois : M'aimez-vous ; et il lui
» dit : Seigneur, vous savez toutes choses;
» vous connaissez que je vous aime. Jésus lui
» dit : Paissez mes brebis. » (1)

Remarquez bien que je ne veux pas recommencer avec vous les discussions sans fin qui ont eu lieu sur ces textes entre les catholiques et les protestans, mais ce qui m'importe seulement vis-à-vis de vous, partisan de *l'unité*, c'est d'établir d'une manière irrécusable que

---

(1) S. Jean, ch. 21, v. 15, 16 et 17.

Jésus-Christ a institué des *pasteurs* pour son Église. En effet, une fois l'institution des pasteurs constatée, il en découle nécessairement une hiérarchie dont le chef est bien véritablement le vicaire de Jésus-Christ en terre. Je dis que la hiérarchie en découle nécessairement, parce que vous professez le dogme anti-protestant de l'unité et l'universalité qui en dérive, et dans ces termes-là vous le reconnaîtrez comme moi.

Oui, j'affirme qu'historiquement le pape à été le centre de l'unité chrétienne jusqu'au quinzième siècle, et qu'à nous seuls, disciples de Saint-Simon, il appartient de dire qu'il ne l'est plus aujourd'hui; car nous seuls osons nous proclamer les lévites d'un nouveau christianisme, et le Vatican, tout décrépit qu'il est, tiendra bon tant que le fondement d'un nouveau Vatican n'aura pas été jeté, et là voix affaiblie du vicaire de Jésus-Christ ne cessera de se faire entendre jusqu'à ce que de nouveaux prophètes viennent annoncer aux peuples chrétiens, à l'humanité tout entière, les nouvelles volontés de Dieu.

Car Dieu parle *dans le temps* la langue de l'homme et lui manifeste sa volonté par des révélations *successives*, comme l'Écriture elle-même nous l'enseigne, en nous montrant clairement l'intervention divine dans quatre états différens de l'homme : l'état adamique, l'état patriarcal, l'état moïsiaque et l'état chrétien, dont Jésus-Christ est le divin fondateur.

Il me reste maintenant à examiner le rôle que vous assignez aux ministres du Seigneur, sous le règne de Dieu sur la terre.

« Je ne m'arrête point à méditer sur la na-
» ture de l'emploi que devront avoir les *prêtres*
» ou tout autre ordre spirituel dans la nou-
» velle organisation de la société, non pas
» qu'ils doivent être exclus des fonctions qui
» leur sont propres, comme instituteurs des
» *ignorans*, consolateurs des affligés, et comme
» modèles de piété et de bienveillance, mais,
» quant au reste, les gens éclairés peuvent
» veiller à leur salut par eux-mêmes, et la
» société à ses intérêts sans leur secours ni
» leur intervention. »

Dieu régnera sur la terre, dites-vous, et

ses ministres n'y seront pas à la première place, ne seront pas les *chefs* de la société! La contradiction des termes est évidente; les temps sont passés où le sacerdoce, pour éviter de plus grands maux, pliait devant les puissances de la terre; le sacerdoce de l'avenir ne sera pas le sacerdoce catholique, d'accord (1), mais le chef de l'Église sera en même temps le chef de l'état; car l'Église et l'état ne sont plus qu'une seule et même chose sous le règne de Dieu.

Il est de la plus haute importance que nous nous entendions sur ce point, et je suis persuadé que vous reconnaîtrez de suite *que le règne de Dieu* d'une part, et le rôle subalterne de ses ministres de l'autre, sont deux choses contradictoires, par définition.

Que si vous n'aimez pas le clergé catholique, je ne l'aime pas plus que vous, mais encore une fois, il ne s'agit pas de rétablir le clergé catholique.

---

(1) Il n'y a pas lieu de se demandor si ce sera le sacerdoce protestant, car nous avons démontré plus haut qu'il n'y avait pas et qu'il ne pouvait jamais y avoir eu de sacerdoce protestant.

Un exemple va vous faire bien comprendre ce que j'entends par le clergé de l'avenir; vous et moi nous travaillons à connaître la volonté de Dieu et ses desseins futurs sur l'humanité; nous prévoyons une seconde ère pour le christianisme; eh bien, si réellement nous savons lire le livre des décrets de la Providence, nous exercerons infailliblement une influence puissante et durable sur l'humanité; cette influence se manifestera par les disciples que nous ferons, qui en feront d'autres à leur tour jusqu'à ce que tous soient convertis; Dieu aura parlé par notre bouche, et nous serons les premiers membres de ce nouveau clergé chrétien.

Je sens ce qu'il y a d'audacieux dans la proposition que je viens d'énoncer, et cependant je n'en retrancherai pas une syllabe; l'époque actuelle est tout-à-fait semblable à celle de l'établissement du christianisme; si Dieu veut quelque chose de nous, pourquoi ne répondrions-nous pas à son appel, comme saint Paul répondit jadis à la voix du Seigneur?

L'humanité nous attend : la servirons-nous

en consumant une vie inutile à critiquer oiseusement la chaire vacillante de saint Pierre; édifierons-nous ainsi un nouveau christianisme? Non, assurément; soyons donc justes pour tout le monde : pour les papes, pour Luther, pour Calvin, pour saint Ignace, mais mettons-nous en dehors de tous, *pour les sauver tous, afin d'avoir part à ce que l'Évangile promet* (1).

Quand je vous écris, Monsieur, c'est au nom des disciples de Saint-Simon que je vous parle; c'est la doctrine de Saint-Simon que je vous expose, et ma personnalité n'y entre qu'à sa place, c'est-à-dire selon le rang que j'occupe dans notre hiérarchie.

Ce sera une grande joie pour nous de vous voir entrer dans notre sein; nous nous touchons déjà de bien près; nous espérons qu'un développement plus étendu de nos idées de part et d'autre, achèvera de nous réunir.

---

(1) S. Paul, 1re Ép. aux Corinthiens, ch. 9, v. 22 et 23.

TREIZIÈME LETTRE.

LE CLERGÉ DE L'AVENIR. — NÉCESSITÉ DE COMPLÉTER LA BIBLE. — VUES SUR LA PROPRIÉTÉ.

Je me félicite, Monsieur, de voir sur quel large terrain est placée désormais la discussion qui nous occupe ; et j'en augure que nous marcherons d'un pas plus rapide vers l'*unité* de doctrine que notre correspondance a pour but d'établir entre nous.

L'humanité nous attend, vous disais-je dans ma dernière lettre ; la servirons-nous en consumant une vie inutile à CRITIQUER oiseusement la chaire vacillante de saint Pierre.

Le présent n'est qu'un point, notre âge est un âge de renouvellement, tout y porte le cachet de la vieillesse et de la caducité ; à quoi bon regarder fumer des débris ; reportons-nous par l'imagination au temps où l'édifice dont nous ne voyons que les décombres était debout, et se promettait une durée éternelle ; puis franchissons un espace immense, planons d'un essor audacieux sur l'avenir, et de ce point de vue désormais interrogeons le passé pour lui redemander la foi, l'espérance et l'amour qu'il n'a pas su garder.

Non : il m'est impossible d'admettre, et vous savez maintenant pourquoi je reviens sur ce sujet, que le clergé protestant, ou pour mieux dire l'agglomération d'hommes qui portent ce nom, *exerce les mêmes prérogatives* que le clergé de Rome, sous le rapport de l'AUTORITÉ. De Maistre, l'abbé de la Mennais, et vous-même par vos lettres au *Glasgow chronicle* ; la notoriété publique en quelque sorte, s'opposent à ce que je cède sur ce point.

Vous dites que les disciples de SAINT-SIMON vous paraissent avoir commencé par être des

catholiques romains. Je croyais vous avoir édifié à ce sujet, mais puisque vous êtes encore dans cette opinion, les deux réponses suivantes vous satisferont, je l'espère.

En *fait*, les disciples de SAINT-SIMON se partagent en anciens juifs, et anciens catholiques.

En *principe*, ils sont, avant toute chose, disciples de SAINT-SIMON; et le vieil homme, quel qu'il soit, a disparu chez eux.

Toutes les religions du passé ont été des états préparatoires et successifs pour l'humanité, et c'est comme dernier échelon du progrès que nous admirons le catholicisme destiné lui-même à périr.

Le passé se divise en époques religieuses et irréligieuses; voici les quatre derniers termes que nous donne l'histoire.

Antiquité religieuse : Paganisme et judaïsme.

Antiquité irréligieuse : Philosophie grecque et romaine, sadducéisme.

Temps modernes religieux : Catholicisme.

Temps modernes irréligieux : Protestantisme.

Cette nomenclature établie, il sera vrai de

dire que les disciples de SAINT-SIMON ont tous commencé par être protestans, résultat que certes vous n'aviez pas prévu.

Ce n'est donc pas seulement aux philanthropes chrétiens que nous demandons de travailler avec nous au grand œuvre de la régénération humaine, mais c'est encore aux gentils modernes, aux non-chrétiens du monde entier que nous nous adressons.

Sous le règne du Seigneur, l'humanité tout entière devient peuple de Dieu, sans aucune acception de personne, sans aucune distinction d'olivier franc et d'olivier sauvage.

J'arrive aux grandes questions que vous soulevez dans votre dernière lettre.

Le clergé de l'avenir formera-t-il un *ordre*, sera-t-il soumis à une hiérarchie?

La lecture de la Bible, avec le secours du Saint-Esprit, ne suffit-elle pas pour former des prêtres?

Enfin vous touchez la constitution de la propriété, à l'occasion des pauvres dans le royaume de Dieu;

Et d'abord, sur la première question, voici

vos propres termes, que je traduis littéralement :

« Les qualifications propres et les pouvoirs » d'une telle *classe* d'hommes (le clergé) étaient » dans l'origine, et devraient toujours être » *purement personnels*, et non le *privilége* pro» fessionnel d'*un ordre*. »

Voici ma réponse :

1° La distinction que vous faites entre une *classe* d'hommes et un *ordre* a été sans doute involontaire de votre part ; il est bon toutefois que nous nous entendions bien sur ces mots.

Une *classe* d'hommes ne suppose qu'une AGGLOMÉRATION, un *ordre* indique une hiérarchie, et par conséquent une SOCIÉTÉ.

2° L'histoire nous prouve que pendant quinze siècles l'*Église* a eu le privilége du génie, de la vertu et du savoir ; au quinzième siècle elle a perdu ce sublime privilége ; elle a transigé définitivement avec le pouvoir de César, *la naissance*, a fait les évêques, *une couronne* a donné la tiare, et l'Europe chrétienne, veuve du sacerdoce, est tombée dans la dégradation où nous la voyons aujourd'hui.

3° Dès que l'Église a été dépouillée du privilége dont nous venons de parler, tout pouvoir lui a été ôté; et ce n'était pas avec les armes temporelles du moyen âge, avec celles de César, qu'elle pouvait conserver une puissance toute PACIFIQUE.

4° En résumé, le pouvoir militaire impose ses choix à l'Eglise, les princes nomment aux siéges épiscopaux, le corps ecclésiastique se gangrène, et cet ordre si justement vénéré pour les vertus personnelles de ses membres est devenu l'ombre de lui-même.

5° Conclusion. Dans l'avenir le règne de César cesse, le règne de Dieu est établi, le clergé, chef souverain de la société pacifique, fait lui-même ses choix, et c'est ainsi, et ainsi seulement, que la sainteté des clercs non-seulement se conservera, mais même ira toujours s'accroissant, puisqu'il n'y a plus de lutte ni de transaction entre la paix et la guerre, l'Église et l'État ne formant plus qu'un seul et même corps.

Passons à la seconde question :

« C'est par l'examen attentif et l'étude des

» *saintes* Ecritures, en demandant par ses » prières le secours du *Saint*-Esprit; c'est par » la pureté du cœur et de la vie, et en *aug-* » *mentant* les dons et les grâces que Dieu nous » a donnés individuellement; c'est par de tels » moyens seulement, dites-vous, qu'un homme » peut acquérir les vertus nécessaires pour » être digne d'interpréter et d'enseigner le » christianisme comme il doit l'être. »

Mais l'Ancien Testament composait à lui seul les saintes Ecritures, et cependant le Nouveau Testament est venu s'y joindre, et les nouvelles Ecritures sont aussi saintes que les anciennes; mais le Saint-Esprit a parlé dans l'Ancien Testament, et cependant le nouveau est vivifié encore par sa parole. Qu'en conclurons-nous donc? Qu'avant d'enjoindre au prêtre de l'avenir de lire et d'étudier les saintes Ecritures, et d'implorer l'aide du Saint-Esprit, il faut déterminer *si les saintes Écritures sont complètes* et si le Saint-Esprit a tout dit; et sur ce point ma dernière lettre vous a fait connaître notre pensée.

Jésus-Christ a annoncé lui-même l'esprit de

vérité; jusqu'à sa venue, l'*erreur* doit encore être le partage de l'homme (1), l'homme jusque là n'entre point en possession complète de la nourriture divine qu'il doit trouver dans les livres saints, car *tous* les livres saints n'existent point encore.

« Pierre lui dit : Seigneur, est-ce à nous seuls » que vous adressez cette parabole, ou est-ce » à tout le monde ?

» Le Seigneur lui dit : Qui est le dispensa- » teur fidèle et *prudent* que le maître ait établi » sur les serviteurs, pour distribuer à chacun, » DANS LE TEMPS, la mesure de blé qui lui est » destinée ? » (2)

Non-seulement Jésus nous apprend que la pensée divine se révèle à l'homme, *dans le temps, et suivant la mesure qu'il peut en porter* (3) ; mais il nous avertit lui-même, ailleurs, qu'une portion de sa parole est destinée à dis-

---

(1) Saint Jean, *passim*.

(2) Saint Luc, ch. 12, v. 41 et 42.

(3) Saint Jean.

paraître, lorsque l'humanité n'en aura plus besoin.

« Je suis la vraie vigne, et mon père est le » vigneron. Il *retranchera toutes les branches* » *en moi* qui ne portent *pas de fruit*, et il » émondera toutes celles qui portent du fruit, » afin qu'elles en portent davantage. » (1)

La plus importante fonction du nouveau clergé sera donc de travailler à compléter les saintes Ecritures.

Vous me dites, à cet égard, que les Pères de l'Eglise, qui succédèrent aux apôtres, n'ont pas eu la prétention de nous donner une histoire nouvelle, ou des particularités additionnelles de la vie et de la doctrine du Christ.

Sans contredit, mais le christianisme n'est-il donc autre chose que l'histoire de Jésus-Christ? et quant à sa sublime doctrine, ne faut-il pas admettre, comme vous le disait ma dernière lettre, que le germe est dans les Evangiles; mais que les Actes et les Epîtres, et les grands

(1) Saint Jean, ch. 15, v. 1 et 2.

travaux des Pères, des conciles et des papes, l'ont immensément développé?

Et, je le demande, le précieux héritage de l'Esprit saint aurait-il pu se conserver dans l'Eglise, si tout homme, se faisant juge de son propre mérite, se prétendant appelé au saint ministère, avait pu entrer dans les ordres sans le consentement de ses nouveaux supérieurs?

Je ne saurais trop revenir là-dessus : de deux choses l'une, ou le clergé est digne de son nom, ou il ne l'est pas; dans le premier cas, c'est évidemment à lui de se recruter hiérarchiquement, et dans le second cas, le mode d'élection est indifférent, car c'est de le renverser qu'il s'agit, et le dix-huitième siècle s'est assez bien acquitté de cette mission pour que nous ne nous laissions pas troubler par les idées anarchiques qui fermentent dans tant de têtes, au point de ne pas vouloir que le clergé de l'avenir s'organise de la manière qui est la seule propre à vivifier lui et la société.

Qu'entendez-vous, je vous prie, par l'esprit de *dogmatisme* que vous reprochez à l'Eglise,

et que vous conseillez au nouveau clergé d'éviter? Nul doute qu'il n'y ait lieu à transformer les *dogmes* catholiques, mais nul doute aussi qu'une fois cette transformation faite, l'Eglise de l'avenir sera aussi dogmatique, et plus encore que ne le fut l'Eglise du passé.

J'admets parfaitement que la Bible est le guide des pasteurs et du chef des pasteurs, le pape; mais il faut avant tout que la Bible renferme toutes les révélations divines, et la mission de notre âge est évidemment de continuer, si ce n'est d'achever les saints livres.

Oui, la doctrine de SAINT-SIMON a la hardiesse de prétendre renouer la chaîne religieuse qui s'est rompue, il y a bientôt quatre siècles : s'appuyant sur l'universalité des traditions du genre humain, elle proclame le règne futur de Dieu sur la terre; elle annonce ces temps heureux *où Dieu sera tout dans tous*, où tous aimeront Dieu, croiront en sa *parole*, et exécuteront sa *volonté*.

Vos idées sur la *propriété* respirent une charité ardente; les souffrances de la classe pauvre vous ont ému profondément; mais le remède

que vous proposez n'aboutirait réellement qu'à l'allégement du mal, et point du tout à son extirpation. Vous posez cette loi fondamentale : Les sujets du royaume de Dieu par» tagent leurs richesses, libéralement et vo» lontairement, avec ceux de leurs frères qui » sont pauvres. » Et vous ne vous demandez pas préalablement s'il doit y avoir des pauvres dans le royaume de Dieu, ou, pour mieux dire, vous établissez en fait qu'il y en aura.

Et moi je vous dis que chacun dans l'avenir sera récompensé, *sur la terre comme au ciel*, SUIVANT SES OEUVRES, car telle est la volonté divine; et qu'il n'y aura d'autre inégalité de fortune que celle résultant de l'inégalité du *mérite;* par où vous voyez que nous sommes loin de vouloir *la communauté des biens*, ou, ce qu'on entend aujourd'hui par là, l'*égale* distribution des richesses entre tous.

A l'*hérédité*, c'est-à-dire à la *transmission* des biens *selon la naissance*, succède dans l'avenir l'*onction*, c'est-à-dire l'*investiture* selon la *capacité*.

Les biens nobles disparaissent pour faire

place à la terre seigneuriale par excellence, au globe, propriété de Dieu, qui l'a inféodée au genre humain, sous la simple condition de lui rendre foi, hommage et culte; « car *la terre* » est à moi, et vous êtes comme des étrangers » à qui je loue. » (1)

L'abolition du servage a mis au rang des autres hommes ceux que le servage attachait à la glèbe ; la glèbe cesse à son tour d'être attachée aux familles, et l'abolition de l'HÉRÉDITÉ forme ainsi le complément de l'égalité humaine qui fut toujours illusoire, tant que la *naissance*, et non le *mérite*, distribua les fonctions et les richesses.

Ces propositions audacieuses, mais, nous osons le dire, les seules compatibles avec la majesté et la gloire du règne de Dieu, se rattachent à un vaste ensemble de vues unitaires sur la société de l'avenir, que vous pouvez vérifier par une profonde méditation sur le développement progressif de l'humanité (2).

---

(1) *Lévitique*, ch. 8, v. 3.

(2) Voir la huitième lettre.

Vous me demandez s'il convient que l'association *apostolique*, qui doit se mettre à la tête du mouvement de l'humanité, prenne le nom de disciples de SAINT-SIMON, dont vous n'aimez les principes que parce que ce sont ceux de Jésus-Christ?

Quelques personnes, il est vrai, nous appellent également *nouveaux chrétiens*, comme les premiers chrétiens furent d'abord désignés par le nom de *nouveaux juifs*. Mais quand vous serez persuadé comme nous qu'à SAINT-SIMON seul est due cette nouvelle *interprétation* de la doctrine du Christ, comme nous vous désirerez prendre le nom de SAINT-SIMON; que si vous me demandez en quoi consiste la doctrine de SAINT-SIMON, je vous répondrai que toutes mes lettres en sont pleines, autant qu'il est en mon pouvoir de la confesser.

Certaines de mes paroles choquent, dites-vous, les catholiques et les protestans par la *prééminence morale* que nous semblons *assumer officiellement*. Votre observation est très-fondée; les catholiques et les protestans de nos jours sont choqués de notre doctrine, tout

comme les pharisiens et les sadducéens étaient choqués de la doctrine des apôtres, et nous nous comporterons à cet égard comme les apôtres se comportèrent; c'est-à-dire nous attendrons patiemment qu'on nous écoute, sûrs que nous sommes de finir par triompher.

Nul doute aussi que nous n'assumions officiellement une prééminence religieuse; mais nous n'en demandons pas le monopole pour tel ou tel de nous : soyez des nôtres, et vous vous sentirez tellement fort de conviction et d'amour que vous n'hésiterez plus à prendre le bâton du pasteur, et à vous lancer avec ardeur dans la carrière de l'apostolat. Ce sera, je vous le dis encore, une grande joie pour les disciples de SAINT-SIMON, que de vous voir dans leurs rangs, travailler d'ensemble à la régénération religieuse, qui seule peut amener le règne de Dieu sur la terre.

QUATORZIÈME LETTRE.

LE DOGME CHRÉTIEN. — LE DOGME SAINT-SIMONIEN.

Vous considérez la réforme du seizième siècle comme ayant été un événement *nécessaire* et *utile* DANS DE CERTAINES LIMITES. En effet, il était *nécessaire* et *utile* que l'église catholique fût détruite. La réforme s'est chargée de l'œuvre de destruction; l'œuvre est accomplie. Rendons-en grâces à la réforme, et à ce sujet laissez-moi vous rappeler mes précédentes paroles.

« Le catholicisme expire, et la mission du
» protestantisme est d'en instruire le monde;

» car c'est la longue agonie du catholicisme
» qui seule fait vivre le protestantisme, créa-
» ture éphémère destinée à être écrasée par
» la chute du colosse dont elle est venue an-
» noncer la décrépitude. »

En nous renfermant dans ces *limites*, j'ose encore espérer que nous tomberons d'accord, et j'admettrai volontiers que l'*autorité spirituelle* du clergé protestant fut aussi *légitime* et aussi *efficace* pour *détruire*, que celle du clergé apostolique l'avait été pour *édifier*.

Vous ne pouvez pas admettre que le nouveau clergé ait aucune autorité pour *compléter les saintes Écritures*, ce qui revient à dire que vous ne lui reconnaissez pas le droit de parler au nom de Dieu, quelque chose au monde qu'il dise; mais vous êtes *prêt*, dites-vous, à l'*écouter* avec le *plus profond respect*, s'il prouve sa mission par des miracles. Vous savez cependant bien, par vingt passages de l'Evangile et par l'assentiment de toute la chrétienté, que Jésus répugna toujours et se refusa souvent à faire des miracles devant les incrédules; que depuis le temps de Pha-

raon jusqu'à nos jours de nombreux imposteurs en ont fait, et que l'Eglise enseigne elle-même l'insuffisance des miracles pour faire croire aux révélations de ceux qui en font ; mais la doctrine de SAINT-SIMON va plus loin : elle affirme que le temps des miracles est passé sans retour, et elle ne craindrait pas de taxer d'*imposture* ou de *folie* quiconque prétendrait aujourd'hui en faire.

Le nouveau clergé n'aura d'autre moyen de se faire croire que ses propres œuvres; et pour les incrédules obstinés, il se comportera à leur égard comme les apôtres, c'est-à-dire il attendra patiemment, sûr de finir à la longue par triompher; d'ailleurs il arrivera ce qui est toujours arrivé, beaucoup d'appelés et peu d'élus; quoique contrairement au dogme chrétien, nous disions : *tous* sont appelés et *tous* seront élus dans l'association vraiment universelle. L'Eglise n'était pas aussi nombreuse dans les trois premiers siècles que dans les suivans, et le plus grand de tous les miracles serait une conversion générale *instantanée ;* aussi n'y prétendons-nous pas, et nous nous

adressons en premier lieu aux hommes qui, comme vous, sont les plus propres et les mieux disposés, par leurs antécédens, à concourir puissamment à l'établissement du règne de Dieu.

« Dans tout ce qui concerne les *principes*
» de la doctrine *morale* et *théologique*; dites-
» vous ailleurs, le système de révélation *di-*
» *recte* fut complété par Jésus-Christ. »

Jésus a définitivement sanctifié l'AMOUR et la *science*, mais l'amour de l'*esprit* et la science de l'*esprit*, car Dieu était *esprit* et n'avait point de *corps*; car Dieu ne se révéla à l'homme que par son *verbe*; car la *chair*, le *monde*, la *terre*, étaient encore impies, alors que CÉSAR y régnait.

Mais l'ACTIVITÉ humaine, cette troisième faculté qui nous appelle à PRATIQUER le Seigneur, comme l'amour et la science nous appellent à l'*adorer* et à le *connaître*, cette dernière face de la *trinité* humaine, faible reflet de la *trinité* divine, ne sera-t-elle point aussi sanctifiée ? *Amour* adorable, *dogme* sublime, n'enfanterez-vous point un CULTE digne de

vous? Montrez-nous le temple où nous puissions rendre à Dieu TOUT ce qui est à Dieu, où nous puissions verser les trésors d'*amour* et de *science*, mais aussi de RICHESSES, que nous tenons de sa *bonté*, de sa *sagesse* infinies, et de sa toute-puissante et féconde BEAUTÉ.

Verrons-nous donc toujours des sociétés *païennes* autour de temples *chrétiens?* Au milieu d'elles, les hommes se distingueront-ils toujours par la *naissance*, quand Dieu ne les distingue que par leurs OEUVRES?

La CHAIR renaîtra pure et incorruptible, a dit le Sauveur; et sourds à cette prophétie *sociale*, dont il vous a plu de ne faire qu'une prophétie *individuelle*, vous vous écriez avec orgueil : Que l'*esprit* soit libre de la *matière*, et que la *matière* soit libre de l'*esprit!* Que les prêtres gouvernent le *spirituel* et que les rois gouvernent le *temporel!* Dieu aura-t-il donc toujours des rivaux parmi les hommes? La volonté du Seigneur n'est-elle donc plus que son règne arrive sur la TERRE comme dans le *ciel?*

Et cependant la *renaissance* promise est ar-

hommes comme mes frères, retirez-moi l'amour que j'éprouve pour ceux d'entre eux qui continuent votre OUVRAGE, s'ils ne doivent point un jour voir votre gloire, comme ceux qui continuent vos *contemplations*, comme ceux qui continuent votre *charité!* ou plutôt, grand Dieu, daignez m'éclairer, afin que je ne gémisse plus sur eux et sur leurs ŒUVRES, et que j'apprenne à *adorer*, à *bénir* la manière dont vous êtes glorifié par eux et par leurs ŒUVRES! car vous n'avez rien fait en vain, et il a été dit : Que toute TERRE chante le Seigneur !

Mais quel est le nom du Seigneur? Je suis celui qui suis, je suis tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera.

Ah ! mes douleurs vont se changer en joies, car ces mains qui dirigent les vaisseaux, qui jettent les ponts sur les fleuves, qui tissent ces étoffes merveilleuses, qui bâtissent ces demeures, qui élèvent ces palais et ces temples, qui creusent ces canaux et construisent ces digues, qui forment les gerbes dans ces vallées et cueillent la vigne sur ces côteaux, ces mains SONT LES MAINS DU SEIGNEUR! J'allais tout à

l'heure prononcer le blasphème, et me voici plongé dans les ineffables ravissemens de l'extase! Amour et gloire éternelle à Dieu! TOUT EST EN LUI, TOUT EST PAR LUI, TOUT EST LUI! (1).

Grand Dieu! c'est *toi* qui AIMES ce que nous AIMONS, c'est toi qui *connais* ce que nous *connaissons*, c'est toi qui *fais* ce que nous *faisons*, car ton AMOUR, ta *science* et ta *puissance* AGISSENT ÉTERNELLEMENT EN NOUS. Quel est le jour où nous pourrions dire que tu cesses d'AIMER et de *connaître* ta *créature*, quel est celui où nous oserions dire que ton AMOUR et ta *sagesse* cessent de *créer!*

Et cependant l'église te représente dans un *repos* éternel, depuis les six jours où tu *créas* le monde, selon sa parole impie; elle t'a fait à l'image de l'homme, dont les jours aussi sont comptés, et pour qui, une fois morts, elle te demande aussi le *repos* éternel; et tu ne sortirais, suivant elle, de ce repos que pour le jugement dernier, où *tous* seront appelés, et *quelques-uns* seulement élus!

---

(1) Voyez la note explicative, page 289.

Finissons-en avec ces croyances terribles que nous justifierons plus tard.

Il n'y a point de passé pour Dieu : Dieu AIME, *connaît* et *crée* ÉTERNELLEMENT. Réjouissez-vous, hommes dévoués qui *travaillez* pour l'humanité, fille de Dieu; la sainte famille humaine VOUS AIME, car elle *sait* que vous lui fournissez les *moyens* d'atteindre son but, qui est Dieu; elle vous en rend grâces, et Dieu, par la bouche de ses prêtres, sanctifie vos utiles *labeurs*, et les merveilles que *crée* votre INDUSTRIE.

Repos éternel pour l'homme après la mort, est-ce là ce que demandera l'église de l'avenir? Non, non : tant que les hommes crurent au principe du mal, à qui Dieu avait abandonné la *matière*, ils durent se représenter leur vie *terrestre* comme une lutte perpétuelle; cette lutte fut d'abord d'homme à homme, plus tard de peuple à peuple; en dernier lieu enfin nous avons vu la population d'un nouveau monde exterminée par celle d'un monde ancien; dans le christianisme surtout, cette lutte se caractérisa dans chaque *individu* par le combat de

la *chair* contre l'*esprit*, dans la *société* par celui de l'*église* contre l'*état*; et alors la vie n'étant plus qu'une arène, le chrétien chercha dans la mort le calme de la retraite: REQUIEM ÆTERNAM DONA EIS.....

Mais aujourd'hui la vie est une œuvre joyeuse; l'enfance est un agréable réveil, la vieillesse un *endormissement* délicieux, et la mort le prélude d'une vie nouvelle, d'un nouveau progrès.

Il ne s'agit donc plus pour nous du jugement dernier et du *petit nombre des élus*, car nous sommes tous enfans de Dieu, et l'enfant prodigue lui-même ne doit-il pas, tôt ou tard, rentrer sous le toit paternel?

Chrétiens, tendez la main aux juifs; Dieu vous ordonne de cesser de les haïr, et de leur apprendre à l'aimer en les aimant d'abord.

Ils ont méconnu Dieu et crucifié son envoyé!

Et vous-mêmes n'avez-vous pas méconnu Dieu dans le monde; ne l'avez-vous pas crucifié dans votre *chair* et dans celle de vos frères; n'avez-vous pas commis de *sanglans* actes de

foi ; ne faites-vous pas tous les jours la *guerre* au nom du Dieu de paix ?

Chrétiens, il y a dix-huit cents ans que les juifs ont crucifié Dieu dans un homme, et il y a dix-huit cents ans que vous crucifiez Dieu dans un peuple ! N'est-il pas temps qu'oubliant leurs erreurs passées, tous les frères s'embrassent, afin que Dieu le père soit tout en eux tous ?

L'humanité entière n'est-elle pas le peuple de Dieu, et le globe, n'est-ce pas la terre promise ? AIMER, *connaître* et *pratiquer* le Seigneur, voilà le règne de Dieu. Et qui peut *connaître* Dieu s'il ne l'AIME, et qui peut *pratiquer* Dieu s'il ne l'AIME ?

Mais il y a trois personnes en Dieu, et trois fonctions dans l'humanité, fonction d'AMOUR, fonction de *science*, fonction de *puissance*. Il y a des PRÊTRES qui font AIMER Dieu, des THÉOLOGIENS qui le font *connaître*, des DIACRES qui le font *pratiquer*. Voilà les chefs ou plutôt les PÈRES de la famille humaine ; il y a de plus des ARTISTES qui rendent à Dieu un culte d'AMOUR, des *savans* qui lui rendent un culte

d'*étude*, des *industriels* qui lui rendent un culte de *travail*, voilà les serviteurs ou plutôt les ENFANS de la famille humaine. Et qui pourrait mieux administrer le patrimoine de la famille humaine que ceux qui en sont les pères? Est-il un AMOUR plus *sage* et plus *actif* que l'amour paternel? Qui sait mieux que le père ce qui revient à l'aîné et ce qui revient au cadet? Mais les forts sont les aînés d'entre les hommes comme les faibles en sont les cadets; chacun aura donc entre les mains un levier proportionné à sa vigueur, à sa puissance, à son mérite, et ce levier lui servira à élever vers Dieu ceux qui sont au-dessous de lui; en même temps qu'il y est élevé lui-même par ceux qui sont au-dessus de lui.

NOTE EXPLICATIVE.

TOUT EST EN LUI, TOUT EST PAR LUI, TOUT EST LUI!

Cette vérité sublime ne fut QU'ENTREVUE dans le christianisme; saint Jean la *soupçonnait vaguement,* saint Augustin était *près* d'y arriver; mais depuis la discussion d'Origène avec les moines d'Égypte, il avait été décidé *contrairement* que Dieu était *esprit*, et tel est encore aujourd'hui le dogme chrétien, qui serait complet si l'on disait : Dieu est chair et esprit.

Avant d'entrer dans de plus longs développemens, je vais vous remettre sous les yeux une de vos phrases.

« Les tentatives de l'église, pour *définir* la personnalité du Christ, furent enveloppées de ténèbres par la fausse philosophie et la vaine logique du temps. »

Tout en pensant que l'église a fait tout ce qu'elle pouvait faire, nous trouvons comme vous que la personnalité du Christ

a été jusqu'à présent enveloppée d'obscurité, et cela ressortira naturellement de ce qui va suivre.

Nous allons démontrer que saint Jean lui-même, que saint Paul ensuite, que saint Augustin après eux, n'ont point connu entièrement la vraie nature de Dieu, mais que tous trois (et je pourrais citer toute l'Église si l'exemple de ces trois grands saints ne suffisait pas) l'ont *soupçonnée* et nous ont mis sur la voie de la connaître.

Je vais insérer ici les textes de l'évangile selon saint Jean, sur lesquels j'aurai lieu de revenir.

(1) « Toutes choses ont été faites par lui (le Verbe), et rien » de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. »

(2) « Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne » l'ont point comprise. »

(3) « Celui-là était la vraie lumière qui illumine tout homme » venant en ce monde. »

(4) « Il était *dans le monde*, et le monde a été fait par lui, » et le monde ne l'a point connu. »

(5) « Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. »

(6) « Et le Verbe a été fait chair, et il a habité en nous. »

(7) « Et nous avons tout reçu de sa plénitude, et grâce pour » grâce. » (S. Jean, ch. 1er.)

(8) « Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son » fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse » pas, mais qu'il ait la vie éternelle. »

(9) « Car Dieu n'a pas envoyé son fils dans le monde pour » condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé » par lui. »

(10) « Celui qui croit en lui n'est pas condamné; mais » celui qui ne croit pas est déjà condamné, parce qu'il ne croit » pas au nom du fils unique de Dieu. »

(11) « Et le sujet de cette condamnation est que la lumière » est venue dans ce monde, et que les hommes ont mieux » aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres » étaient mauvaises. »

(12) « Car quiconque fait le mal hait la lumière et ne s'ap- » proche point de la lumière, de peur que ses œuvres ne soient » condamnées. »

(13) « Mais celui qui fait ce que la vérité lui prescrit s'ap- » proche de la lumière, afin que ses œuvres soient découver- » tes, parce qu'elles ont été faites en Dieu. » (*Id.*, ch. 3.)

(14) « Jésus leur répartit : N'est-il pas écrit dans votre loi : » J'ai dit que vous êtes des dieux? »

(15) « Si donc elle appelle dieux ceux à qui la parole de » Dieu était adressée, et que l'Écriture ne puisse être dé- » truite, »

(16) « Pourquoi dites-vous que je blasphème, moi que mon » père a sanctifié et envoyé dans le monde, parce que j'ai dit » que j'étais fils de Dieu? »

(17) « Si je ne fais pas les œuvres de mon père, ne me
» croyez pas. »

(18) « Mais si je les fais, quand vous ne me voudriez pas
» croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez et
» que vous croyiez que mon père est en moi, et moi dans mon
» père. » (*Id.*, ch. 10.)

(19) « Afin que cette parole du prophète Isaïe fût accom-
» plie : Seigneur, dit-il, qui a cru à la parole qu'il a enten-
» due de nous, et à qui le bras du Seigneur a-t-il été ré-
» vélé? »

(20) « Or Jésus s'écria, et dit : Celui qui croit en moi ne
» croit pas en moi, mais à celui qui m'a envoyé. » (Ch. 12.)

(21) « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit
» en moi fera lui-même les œuvres que je fais, et en fera en-
» core de plus grandes, parce que je m'en vas à mon père. »

(22) « En ce jour-là vous connaîtrez que je suis *en mon*
» *père*, et vous *en moi*, et moi *en vous*. »

(23) « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je
» m'en vas à mon père, parce que mon père est plus grand
» que moi. » (*Id.*, ch. 14.)

(24) « Je suis la vraie vigne, et mon père est le vigneron. »
(*Id.*, ch. 15.)

(25) « Afin qu'ils soient un, tous ensemble, comme vous,
» mon père, vous êtes *en moi* et moi *en vous;* qu'ils soient
» de même un en nous. »

(26) « Afin qu'ils soient un comme nous sommes un. »

(27) « Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient con-
» sommés en l'unité. » (*Id.*, ch. 17.)

Pour nous la personnalité du Christ est définie dans les versets 14, 15, 16, 17, 18, 20, 21 et 23, et sur ce point important j'ai tout lieu de croire que nous sommes d'accord.

Arrêtons-nous d'abord sur le premier chapitre, dont saint Augustin a dit qu'il était impossible de comprendre toute la profondeur, et dont saint Jean lui-même, ajoute-t-il, n'a pas pénétré tout le sens. Pour nous ce premier chapitre porte l'empreinte du siècle : nous allons lui donner celle de l'éternité.

« Toutes choses *se font* par lui, et rien de ce qui *se fait* ne
» *se fait* sans lui; etc. »

« Et le Verbe *se fait* chair, et il *habite* en nous, etc. »

Le monde entier passé, présent et à venir est, selon nous, L'INCARNATION DU VERBE DIVIN. Voici les principaux passages où saint Paul entrevoit ce mystère :

« Tout est *de* lui, tout est *par* lui, et tout est *en lui.* » (Épître aux Romains, ch. 11, v. 36.)

« Car, comme dans un seul corps nous avons plusieurs
» membres, et que tous ces membres n'ont pas la même fonc-
» tion, »

« Ainsi, quoique nous soyons plusieurs, nous ne sommes
» tous néanmoins qu'un seul corps en Jésus-Christ, et nous
» sommes tous réciproquement membres les uns des autres. »
(*Id.*, ch. 12.; v. 4, 5.)

Mais, ni saint Jean, ni saint Paul, ni saint Augustin, ne

sentirent oute la portée de ces dernières paroles, qui pour nous sont de foi :

« Nous ne sommes tous qu'un seul corps en Dieu, et nous » sommes tous réciproquement membres les uns des autres. »

Dieu est *un* et *tout ;* il est à la fois la vigne et le vigneron (24); en lui se font toutes œuvres (13), en lui tout ce qui existe a la vie, le mouvement et l'être (saint Paul), et nous sommes tous les fils de Dieu ; mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore, et nous savons que lorsque Dieu apparaîtra nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est (Ire Épître de saint Jean, ch. 3, v. 2), et alors nous serons consommés en l'unité (27).

J'ai dit que saint Jean, saint Paul et saint Augustin, et après eux toute l'église, n'ont point connu la vraie nature de Dieu, et en effet Dieu n'a pas condamné *le monde* (8, 9), qui est la manifestation *visible* (Épître aux Hébreux, ch. 11, v. 3) de son *amour* et de sa *sagesse*, et l'église n'y a vu que le royaume de l'esprit de *haine* et de *folie ;* elle a méconnu Dieu dans le *monde* pour y laisser régner le démon; or, la vérité (Dieu) c'est l'être, et l'erreur (le démon) c'est le néant. L'église, tout en triomphant des *manichéens*, est pourtant restée soumise à l'influence de l'antique croyance aux deux principes; et relativement à nous, elle est même *impie*, puisqu'elle reprouve la *matière*.

Ce n'est point sans raison, dit saint Augustin, le vainqueur des manichéens, que le Saint-Esprit a été appelé dans l'Écriture *le bras* de Dieu (19)! c'est dans son Traité de l'esprit et de la lettre que lui échappe cette exclamation prophétique;

puis, quelques lignes plus loin, comme dans tout ce qu'il a écrit du reste, il revient à dire que Dieu est esprit, que la chair est le péché. Écrions-nous avec saint Paul :

« Que les jugemens de Dieu sont impénétrables, et que ses » voies sont incompréhensibles. »

Mais tout n'a pu être révélé à la fois, et nous savons que :

« Dieu distribue à chacun, DANS LE TEMPS, la mesure de » blé qui lui est destinée. »

Gloire et amour à saint Jean, à saint Paul et à saint Augustin; travaillons comme eux à édifier la maison du Seigneur, et c'est nous qui sommes la maison du Seigneur : continuons l'œuvre qu'ils ont si grandement avancée; mais ne répétons pas ce qu'ils ont fait, car l'œuvre de Dieu se continue toujours et ne se répète jamais.

L'ÉDUCATION

DU

GENRE HUMAIN,

PAR LESSING,

TRADUIT, POUR LA PREMIÈRE FOIS, DE L'ALLEMAND,

SUR L'ÉDITION DE BERLIN DE 1785.

Hæc omnia indè esse ni quibusdam vera, undè in quibusdam falsa sunt.

AUGUSTINUS.

Toutes ces choses doivent à une seule et même source et ce qu'elles ont de vrai et ce qu'elles ont de faux.

S. AUGUSTIN.

AVIS DU TRADUCTEUR.

Quelques mots, sortis de la plume brillante de madame de Staël, dans son bel ouvrage sur l'Allemagne, nous apprirent l'existence du petit écrit dont nous venons offrir la traduction au public français. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de mettre sous les yeux de nos lecteurs le passage, remarquable à tous égards, où en parle cette femme célèbre.

« Lessing dit, dans son *Essai sur l'Éduca-*
» *tion du genre humain*, que les révélations
» religieuses ont toujours été proportionnées
» aux lumières qui existaient à l'époque où
» ces révélations ont paru. *L'Ancien Testa-*

» *ment*, l'*Évangile*, et, sous plusieurs rap-
» ports, la réformation, étaient, selon leur
» temps, parfaitement en harmonie avec les
» progrès des esprits; et peut-être sommes-
» nous à la veille d'un développement du chris-
» tianisme, qui rassemblera dans un même
» foyer tous les rayons épars, et qui nous fera
» trouver dans la religion plus que la morale,
» plus que le bonheur, plus que la philoso-
» phie, plus que le sentiment même, puisque
» chacun de ces biens sera multiplié par sa
» réunion avec les autres. » (IVe partie, cha-
pitre I.)

Nous fûmes avide de lire l'écrit qui avait pu inspirer ces lignes toutes d'avenir, où tant de joies encore sont promises à l'humanité.

La lecture de cet ouvrage nous montre en effet le développement de cette idée puissante, révélée déjà par le titre :

« Le genre humain est un être collectif,
» animé d'une vie propre, et dont Dieu fait
» l'éducation. »

Enthousiaste pour le christianisme, qui correspond, selon lui, à l'adolescence du genre

humain, Lessing appelle à grands cris une troisième ère religieuse, définitive pour l'humanité ; mais sa voix n'a frappé les oreilles de personne, en Allemagne du moins, et Lessing est resté un rêveur, comme ceux des treizième et quatorzième siècles, qu'il n'a pas réussi à réhabiliter.

Sachant bien qu'il ne serait pas compris du grand nombre, il revêtit des formes les plus sèches une pensée si éminemment propre à éveiller de profondes sympathies; il l'enveloppa en une série d'aphorismes, dont le tour, presque trivial en quelques endroits, devait dérouter les lecteurs vulgaires, et piquer la curiosité des penseurs. Vains efforts! *l'Education du genre humain* fut considérée, en Allemagne, comme une œuvre ingénieuse, mais rien de plus; la philosophie allemande est restée dans le sentier de la *raison pure*, et c'est à la France qu'il appartiendra d'apprécier à sa juste valeur le chef-d'œuvre de Lessing.

Terminons par le rapprochement suivant :

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

L'AUTEUR de ce livre s'est placé sur une colline d'où il ne croit apercevoir un peu plus loin que la route tracée de son temps.

Mais il n'appelle pas hors du sentier frayé le voyageur pressé qui ne cherche qu'à atteindre bientôt le gîte. Il ne prétend pas que le point de vue dont il est ravi doive ravir également tous les spectateurs.

Cela étant, m'est avis qu'on pourrait bien le laisser debout et en extase là où il lui plaît de rester à s'extasier.

Et si, de l'éloignement immense que le doux crépuscule du soir ne cache ni ne découvre entièrement à ses regards, il venait à rapporter une indication dont l'absence m'a si souvent embarrassé !

Je m'explique. Pourquoi ne pas mieux aimer considérer, dans toutes les religions positives, la marche nécessaire de l'esprit humain, en tous temps et en tous lieux, dans le passé comme dans l'avenir, que de prodiguer le sourire ou la colère à l'une d'elles ? Rien dans le meilleur des mondes ne mériterait notre dédain, notre haine, et les religions seules seraient exceptées ? Dieu aurait une part dans tout, et il n'en aurait pas dans nos erreurs ?

L'ÉDUCATION

DU

GENRE HUMAIN.

---

1. La révélation est au genre humain ce que l'éducation est à l'individu.

2. L'éducation est une révélation qui a lieu chez l'individu, et la révélation est une éducation qui a eu lieu, et qui a lieu encore chez le genre humain.

3. Je ne veux pas examiner ici s'il peut être

utile pour la pédagogique d'envisager l'éducation de ce point de vue. Mais certes il peut être très-utile, pour la solution d'un grand nombre de difficultés en théologie, de se représenter la révélation comme l'éducation du genre humain.

4. L'éducation ne donne à l'homme rien qu'il ne pût aussi bien avoir de lui-même ; seulement elle le lui donne plus vite et plus facilement. Pareillement, la révélation ne donne au genre humain rien à quoi la raison humaine ne pût parvenir aussi, abandonnée à elle-même ; mais seulement la révélation a donné et donne plus tôt les choses importantes.

5. De même que l'ordre dans lequel l'éducation développe les facultés de l'homme n'est pas indifférent, de même qu'elle ne peut pas donner à l'homme tout à la fois, de même aussi Dieu à dû garder un certain ordre, une certaine mesure dans la révélation.

6. Quoique le premier homme eût été doté immédiatement de l'idée d'un Dieu unique,

cependant cette idée communiquée et non acquise ne pouvait subsister long-temps dans sa pureté. Dès que la raison humaine, abandonnée à elle-même, se mit à l'élaborer, elle morcela l'Etre unique, immense; et, plus à même d'en mesurer les parties, elle leur donna à chacune un signe distinctif.

7. Telle est l'origine naturelle du polythéisme et de l'idolâtrie. Et qui sait combien de millions d'années la raison humaine aurait tourné dans cette fausse voie, malgré les hommes isolés qui, partout et en tout temps, reconnurent que c'était une fausse voie, s'il n'avait pas plu à Dieu de donner à l'homme, par une nouvelle impulsion, une direction meilleure!

8. Mais ne pouvant et ne voulant plus se révéler à chaque homme en particulier, il se choisit un peuple particulier pour en faire l'éducation spéciale, et justement le peuple le plus grossier, le plus abruti, afin de pouvoir le recommencer complétement.

9. Tel était le peuple israélite. On ne sait

même pas quel était son culte en Egypte. Certes des esclaves aussi méprisés ne participaient pas au culte des Egyptiens; et quant au Dieu de leurs pères, ils en avaient totalement perdu la connaissance.

10. Peut-être les Egyptiens avaient-ils interdit expressément aux Juifs tout Dieu, unique ou non, en les plongeant dans la croyance que la nation juive n'avait ni un ni plusieurs dieux, la faculté d'avoir un ou plusieurs dieux étant le privilége exclusif d'hommes plus dignes, tels que les Egyptiens; et cela pour donner plus d'apparence de justice à la tyrannie qui pesait sur ces malheureux.—La conduite des chrétiens envers leurs esclaves est-elle aujourd'hui encore bien éloignée de celle-là?

11. Dieu se fit annoncer d'abord à ce peuple farouche seulement comme le Dieu de ses pères, voulant uniquement, pour commencer, lui apprendre et lui rendre familière cette idée que lui aussi avait un Dieu protecteur.

12. Immédiatement après, Dieu, par les miracles qui tirèrent les Juifs d'Egypte et les établirent dans Canaan, se témoigna comme un Dieu plus puissant qu'aucun autre.

13. Et en continuant à se témoigner le plus puissant de tous les dieux (mérite qui ne peut appartenir qu'à un seul), il habitua insensiblement les Juifs à l'idée d'un Dieu unique.

14. Mais combien cette idée n'était-elle pas encore inférieure à la véritable notion transcendantale de l'unité que la raison conçut si tard, et qui ne put être déduite avec certitude que de l'idée de l'infini!

15. Le peuple juif, cependant, était loin de pouvoir s'élever à la vraie conception de l'unité, quoique les hommes supérieurs de la nation s'en fussent plus ou moins approchés; et c'était la vraie, la seule cause pour laquelle les Juifs abandonnaient si souvent leur Dieu unique, croyant trouver le Dieu unique, c'est-à-dire le Dieu le plus puissant, dans le premier Dieu venu d'un autre peuple.

16. Mais un peuple si grossier, si inhabile aux idées abstraites, si complétement en état d'enfance, quelle éducation morale pouvait-on lui donner? Aucune, que celle qui convient à celle de l'enfance : l'éducation par les châtimens, et les récompenses immédiates et matérielles.

17. Ici encore nous voyons l'éducation et la révélation se rencontrer. Dieu ne pouvait donner à son peuple une religion, une loi, sans attacher à l'observation ou à la non-observation de cette loi l'espoir ou la crainte du bonheur ou du malheur dans ce monde; car les regards des Juifs ne s'étendaient pas encore au-delà de cette vie : ils ne savaient rien sur l'immortalité de l'ame, et ne désiraient point de vie future. Leur révéler ces choses lorsque leur raison était encore si fort en arrière, n'eût-ce pas été de la part de Dieu faire la faute d'un pédagogue vaniteux, qui aime mieux excéder les forces de son élève pour en faire parade, que de l'instruire d'une manière solide?

18. Mais à quoi bon, demandera-t-on, faire l'éducation d'un peuple si grossier, d'un peuple que Dieu était obligé de recommencer si complétement? Je réponds : afin de pouvoir, dans la suite des temps, employer d'autant plus sûrement des membres isolés de ce peuple à faire l'éducation de tous les autres peuples. Dieu éleva dans ce peuple les futurs instituteurs de l'humanité : ce fut en effet des Juifs, et ce ne pouvait être que des Juifs, que des hommes pris au sein d'un peuple ainsi élevé.

19. Reprenant notre comparaison : l'enfant grandit au milieu des coups et des caresses, et, venu à l'âge de raison, il est forcé de quitter tout d'un coup la demeure de son père ; alors il apprécie aussi tout d'un coup les douceurs qu'il avait goûtées et méconnues dans la maison paternelle.

20. Pendant que Dieu faisait passer son peuple élu par tous les degrés de l'éducation de l'enfance, les autres peuples de la terre avaient marché à la lumière de la raison. La majeure partie était restée fort en arrière du

peuple élu : quelques-uns seulement l'avaient devancé. C'est aussi ce qui a lieu chez les enfans qu'on abandonne à leurs propres forces : la plupart restent tout-à-fait grossiers, quelques-uns se forment même jusqu'à étonner.

21. Mais de même que ce petit nombre plus favorisé ne prouve rien contre l'utilité et la nécessité de l'éducation, de même le peu de nations païennes qui semblaient avoir pris l'avance sur le peuple d'élite, même dans la connaissance de Dieu, ne prouve rien contre la révélation. L'enfant de l'éducation commence à pas lents, mais sûrs ; il rattrape tardivement maint enfant de la nature plus heureusement organisé que lui ; mais cependant il le rattrape, et sans que ce dernier puisse jamais à son tour le rattraper.

22. Pareillement encore, et en mettant de côté le dogme de l'unité de Dieu, qui se trouve et ne se trouve pas dans les livres de l'*Ancien Testament*, il n'y a rien à conclure contre leur origine divine de ce que le dogme de l'immortalité de l'ame, celui-là au moins, et celui

qui s'y rattache, des peines et des réoompenses futures, y sont entièrement passés sous silence. Il n'y a là rien qui empêche les miracles et les prophéties de l'*Ancien Testament* d'être très-authentiques. Mettons en effet que ces dogmes non-seulement y soient omis, mais encore qu'ils soient dépourvus de vérité; mettons que dans cette vie tout fût réellement fini pour l'homme, l'existence de Dieu en serait-elle moins prouvée? en serait-il moins libre à Dieu, lui en siérait-il moins bien de s'intéresser en personne au sort temporel d'un peuple quelconque pris au sein de cette race périssable? Les miracles que Dieu fit pour les Juifs, les prophéties qu'il les chargea d'écrire n'étaient pas seulement destinées au petit nombre des mortels juifs qui en furent contemporains: Dieu avait en vue tout le peuple juif, toute l'humanité, dont la durée sur la terre sera peut-être éternelle, quand bien même chaque Juif, chaque homme en particulier mourrait pour toujours.

23. Encore une fois, l'absence de ces dogmes

dans les écrits de l'*Ancien Testament* ne prouve rien contre leur divinité. Moïse était envoyé de Dieu, quoique la sanction de sa loi ne s'étendît qu'à cette vie. Et pourquoi se serait-elle étendue au-delà? Il n'était envoyé qu'au peuple israélite, qu'au peuple israélite d'alors, et sa mission était parfaitement en rapport, et avec les connaissances, les capacités, les penchans de ce peuple israélite d'alors, et avec la destination du peuple israélite futur. — En voilà assez.

24. C'est jusque là seulement que Warburton aurait dû aller, et pas plus loin. Mais ce savant homme tendit l'arc outre mesure. Non content que l'absence de ces dogmes n'ébranle en rien le caractère divin de la mission de Moïse, cette absence en serait, selon lui, la preuve. Passe encore s'il eût basé sa déduction sur la convenance d'une telle loi pour un tel peuple : mais il a eu recours à un miracle continu de Moïse à Jésus, et consistant en ce que Dieu aurait attribué à chaque Juif individuellement le degré de bonheur ou de mal-

heur que méritait son obéissance ou sa désobéissance à la loi. Ce miracle aurait suppléé à l'absence de dogmes sans lesquels nul état ne peut subsister; et cette espèce de remplacement établirait précisément, selon lui, ce que cette même absence, au premier coup d'œil, semble renverser.

25. Il a été fort à propos que Warburton n'ait rien trouvé pour corroborer et pour rendre vraisemblable le miracle continu dont il a fait l'essence de la théocratie israélite. S'il en eût été autrement, vraiment, dès ce jour il aurait rendu la difficulté insoluble, pour moi du moins; car ce qui aurait constaté la mission divine de Moïse ferait en même temps douter de la chose que Dieu voulait bien, il est vrai, ne pas communiquer alors, mais qu'il ne voulait certainement pas non plus rendre plus obscure.

26. Je vais m'expliquer par la contre-épreuve de la révélation. Un livre élémentaire d'enfans peut bien passer sous silence tel ou tel point important dans la science ou dans l'art que ce livre enseigne, si le pédagogue a jugé ce point

au-dessus de l'intelligence des enfans pour qui il écrivait; mais il serait absurde que ce livre contînt de quoi obstruer ou embarrasser, pour les enfans, la route de ces points importans, quoique écartés. Tous les accès doivent au contraire en être soigneusement tenus ouverts; et détourner les enfans d'un seul de ces accès, ou même simplement leur en retarder l'abord, suffirait pour changer un livre incomplet en un livre essentiellement défectueux.

27. Pareillement, l'*Ancien Testament* devant servir de livre élémentaire à un peuple grossier et novice dans l'art de penser, comme le peuple juif, pouvait ne pas parler de l'immortalité de l'ame et des récompenses de la vie future; mais, à aucun prix aussi, il ne devait contenir rien de propre à retarder le peuple pour qui il était écrit, sur le chemin de ces grandes vérités. Et quoi de plus propre à retarder (et c'est peu dire) les Juifs que cette prétendue rémunération miraculeuse promise ici-bas, et promise par celui qui ne promet jamais rien qu'il ne tienne?

28. Car si l'inégale distribution des biens de ce monde, où la vertu et le vice semblent si peu avoir été mis en ligne de compte, n'est pas elle-même la plus forte preuve de l'immortalité de l'ame, et d'une vie future dans laquelle est le noeud de l'énigme, au moins est-il certain que, sans cette énigme, l'esprit humain n'eût trouvé de long-temps, peut-être jamais, des preuves meilleures et plus fortes. Par quel motif en effet en aurait-il cherché? Par simple curiosité?

29. Tel ou tel Israélite pouvait sans aucun doute appliquer à chaque membre isolé de la nation les promesses et les menaces divines relatives à l'ensemble du peuple juif; il pouvait croire fermement que l'homme pieux doit aussi être heureux, et que celui qui est ou qui devient malheureux porte la peine de ses méfaits, peine qui se change en récompense dès qu'il cesse de se mal conduire. Ainsi pensait, il nous semble, l'auteur du livre de Job; car le plan en est tout entier dans cet esprit.

30. Mais il était impossible que l'expérience journalière fortifiât cette croyance, ou, dans ce cas, le peuple juif eût été pour toujours privé de connaître et d'adopter les vérités qui étaient encore au-dessus de sa portée. Car si l'homme pieux possédait toujours le bonheur, et il fallait pour cela qu'aucune terreur de la mort n'interrompît ses jouissances, et qu'il mourût vieux et rassasié de jours, comment pouvait-il désirer une autre vie? comment pouvait-il méditer sur une chose qu'il ne désirait pas? Mais si l'homme pieux ne songeait pas à l'autre vie, qui donc y aurait songé? Le scélérat? sous le poids du châtiment de ses méfaits, maudissant cette vie, n'eût-il pas renoncé volontiers à l'autre?

31. Il y avait moins d'inconvéniens encore à ce que tel ou tel Israélite se mît à nier formellement l'immortalité de l'ame et les récompenses de l'autre vie, par suite du silence de la loi sur ces dogmes. La négation dans la bouche d'un seul, fût-ce même un Salomon, n'arrêterait pas le progrès de la raison générale, et

c'était déjà en soi-même une preuve que le peuple avait fait un grand pas de plus vers la vérité. Car quelques-uns ne nient que ce qu'un plus grand nombre médite, et méditer, lorsqu'auparavant on ne s'en inquiétait pas du tout, c'est déjà connaître à moitié.

32. Avouons aussi qu'il y a de l'héroïsme dans l'obéissance qui fait observer les lois de Dieu, simplement parce que ce sont les lois de Dieu, et non à cause des récompenses promises ici-bas ou ailleurs; qui les fait observer, disons-nous, alors même qu'on désespère d'une récompense à venir, sans être sûr pour cela d'en avoir une ici-bas.

33. Un peuple élevé dans cette obéissance héroïque pour Dieu n'avait-il pas vocation, capacité spéciale pour accomplir les plus grandes vues divines? Prenez le soldat habitué à l'obéissance aveugle pour son chef, persuadez-lui que c'est un chef habile, et dites s'il y a rien que ce chef ne puisse désormais entreprendre et exécuter avec lui?

34. C'était encore le plus puissant et non le

plus sage de tous les dieux que le peuple juif adorait dans Jéhovah, c'était encore un Dieu jaloux, plus craint qu'aimé : nouvelle preuve que les idées de ce peuple sur son Dieu unique, le Très-Haut, n'étaient pas précisément celles que nous devons avoir sur Dieu. Cependant arriva le temps où Dieu, pour agrandir, pour ennoblir et rectifier les idées des Juifs à ce sujet, employa un moyen tout naturel, celui de leur présenter une mesure meilleure et plus juste qui leur fournît l'occasion d'apprécier sa véritable grandeur.

35. Au lieu de mesurer leur Dieu aux misérables idoles des petites peuplades grossières qui les entouraient, et avec qui ils vivaient en état de rivalité constante, ils le mesurèrent, dans leur captivité chez les Perses amollis, à l'Être des êtres, tel qu'il était connu et adoré par une raison plus cultivée.

36. La révélation avait dirigé la raison du peuple juif, et maintenant la raison jeta une clarté subite sur sa révélation.

37. Ce fut le premier service mutuel qu'elles

se rendirent ; et loin que cette influence réciproque soit malséante à l'auteur de la raison et de la révélation, l'une de ces deux choses serait superflue si cette influence n'avait pas lieu.

38. L'enfant, sorti de la maison paternelle, en vit d'autres qui en savaient plus et qui se comportaient mieux que lui. Pourquoi n'en sais-je pas autant? se demanda-t-il tout confus. Pourquoi ne fais-je pas de même? Mon père n'aurait-il pas dû m'enseigner ceci, m'engager à cela? Puis il va chercher ses livres élémentaires, dont il était depuis long-temps dégoûté, afin de jeter la faute sur ses livres ; mais voici qu'il reconnaît que la faute n'en est pas à ses livres, que c'est la sienne si depuis longues années il n'en sait pas autant et ne se comporte pas aussi bien.

39. Par suite du contact avec les doctrines plus pures des Perses, les Juifs ne virent plus dans leur Jéhovah seulement le plus grand de tous les dieux des nations, mais bien Dieu lui-même ; et en cherchant Dieu dans leurs an-

ciens livres sacrés, ils purent d'autant mieux l'y trouver et le montrer de là aux autres peuples que Dieu y était réellement. Leur horreur pour des représentations sensibles de la Divinité était aussi grande, du moins selon les défenses contenues dans leurs livres, que celle que pouvaient avoir les Perses. Faut-il donc s'étonner s'ils trouvèrent grâce devant Cyrus pour un culte qu'il plaçait, il est vrai, encore fort au-dessous du sabéisme pur, mais aussi fort au-dessus des idôlatries grossières auxquelles était en proie la Judée depuis le départ des Juifs?

40. Ils y rentrèrent, éclairés sur leurs trésors jusque là méconnus d'eux, et devinrent un tout autre peuple, dont le premier soin fut de rendre les lumières durables dans son sein. Bientôt il ne fut plus question, chez les Juifs, de défection et d'idolâtrie. On peut bien en effet devenir infidèle à un dieu national; mais à Dieu, jamais, une fois qu'on l'a connu.

41. Les théologiens ont cherché à expliquer de diverses manières ce changement complet

du peuple juif; et l'un d'eux, après avoir très-bien montré l'insuffisance de ces diverses explications, finit par en donner pour véritable cause, selon lui, l'accomplissement manifeste des prophéties orales et écrites relatives à la captivité de Babylone et au rétablissement postérieur des Juifs en Judée. Mais cette cause elle-même ne peut être la véritable qu'autant qu'elle suppose l'épuration, et l'épuration toute récente des idées juives sur la Divinité. Les Juifs avaient dû reconnaître seulement alors que les miracles et les prophéties n'appartiennent qu'à Dieu, tandis qu'auparavant ils accordaient également aux faux dieux ce pouvoir; et aussi les miracles et les prédictions ne faisaient sur eux qu'une impression faible et passagère.

42. Sans aucun doute, les Juifs apprirent chez les Chaldéens et chez les Perses à mieux connaître l'immortalité de l'ame. Elle leur devint plus familière dans les écoles des philosophes grecs en Egypte.

43. Néanmoins, comme ce dogme, relative-

ment à leurs livres sacrés, n'avait pas l'importance du dogme de l'unité de Dieu et de ses attributs, celui-ci, ayant été grossièrement aperçu par cette nation charnelle, et celui-là demandant à être cherché, et exigeant par conséquent encore des *préparations* accompagnées de l'emploi d'*allusions* et d'*indications*, jamais la croyance à l'immortalité de l'ame ne put devenir la croyance du peuple entier : elle fut et demeura le partage d'une simple secte.

44. J'appelle *préparation* au dogme de l'immortalité de l'ame la menace divine, par exemple, de punir les méfaits du père dans la personne de ses enfans jusqu'à la troisième et quatrième génération. Les pères s'habituaient ainsi à vivre par la pensée avec leurs rejetons les plus éloignés, et à ressentir d'avance les malheurs qu'ils attiraient sur ces têtes innocentes.

45. J'appelle *allusions* ce qui avait pour but d'exciter seulement la curiosité et de faire faire une question, comme, par exemple, la

locution si fréquente : *Être réuni à ses pères*, pour *mourir*.

46. J'appelle *indications* ce qui contient un germe quelconque susceptible, en se développant, de faire voir une partie de la vérité qu'on tient encore secrète. Telle était la conclusion tirée par le Christ de la dénomination *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*. Il me semble possible de transformer cette indication en une forte preuve.

47. Ce sont des préparations, des allusions et des indications de ce genre qui font la perfection *positive* d'un livre d'élémens; tout comme la qualité, ci-dessus mentionnée, de ne point embarrasser ni obstruer le chemin des vérités ultérieures, en fait la perfection *négative*.

48. Ajoutez encore l'*enveloppement* et le style : l'enveloppement des vérités abstraites, lorsqu'il faut que l'esprit s'y arrête, dans des allégories et des faits isolés et instructifs racontés comme réels ; la création, par exemple,

figurée par la naissance de la lumière, la source du mal moral représentée par le fruit défendu, ainsi que l'origine de la diversité des langues par la tour de Babel, etc.

49. Le style, tantôt naturel et simple, tantôt poétique, nourri de tautologies, mais de tautologies propres à exercer la pénétration, en ce que tantôt elles semblent dire autre chose en ne faisant que répéter ce qui a été dit; et tantôt elles semblent répéter ce qui a été dit, tout en signifiant ou en pouvant signifier par le fait autre chose.

50. Cela fait, vous avez réuni toutes les qualités d'un bon livre élémentaire, tant pour des enfans que pour un peuple enfant.

51. Mais un livre élémentaire n'est fait que pour un âge : y arrêter l'enfant qui a dépassé cet âge plus que le but du livre ne le comporte, c'est lui porter tort. En effet, pour atteindre de la sorte un résultat utile, et à quelques égards seulement, il faut mettre dans le livre plus qu'il n'y a, y faire entrer plus que

le livre ne peut tenir; il faut chercher et faire soi-même un excès d'allusions et d'indications, répandre à foison les allégories, donner des exemples très-circonstanciés, presser trop les mots les uns des autres. Cela donne à l'enfant un esprit petit, roide, argutieux; l'enfant devient mystérieux, superstitieux, dédaigneux enfin pour tout ce qui est facile et intelligible.

52. Tel fut le travail des rabbins sur leurs livres, tel fut le caractère qu'ils donnèrent par là à l'esprit de leur nation.

53. Il faut qu'un meilleur pédagogue vienne arracher des mains de l'enfant le livre élémentaire épuisé. — Le Christ arriva!

54. La portion du genre humain que Dieu avait voulu comprendre dans un plan d'éducation (mais Dieu n'avait voulu prendre pour cela qu'un peuple déjà intérieurement uni par la langue, le commerce, le gouvernement, et d'autres rapports naturels et politiques), cette

portion, disons-nous, était mûre pour un second grand pas dans son éducation.

55. En d'autres termes, cette portion du genre humain était arrivée assez loin dans l'exercice de sa raison pour pouvoir désirer et réclamer, quant à ses actes moraux, des motifs plus nobles et plus dignes que les récompenses et les punitions temporelles qui l'avaient conduit jusque là. L'enfant devient adolescent : les friandises et les jouets font place au désir qui germe en lui d'acquérir la liberté, la considération et le bonheur dont il voit son aîné en possession.

56. Depuis long-temps déjà l'élite du genre humain avait l'habitude de se laisser conduire par l'ombre, en quelque sorte, de ces motifs d'une nature plus noble : les Grecs et les Romains faisaient tout pour se survivre dans la mémoire de leurs concitoyens.

57. Il était temps que l'espoir d'une vie future vînt diriger leurs actes.

58. C'est ainsi que le Christ fut le premier

professeur d'immortalité de l'ame qui méritât la confiance, et comme professeur et comme praticien.

59. Qui méritât la confiance! — Par les prophéties dont l'accomplissement semblait avoir lieu en lui, par les miracles qu'il faisait, par sa résurrection après une mort qui avait mis le cachet à sa doctrine. Pouvons-nous aujourd'hui prouver cette résurrection, ces miracles? C'est là ce dont je me soucie peu, ainsi que de savoir ce qu'était la personne du Christ. Toutes ces choses peuvent avoir eu de l'importance à l'époque de l'*acceptation* de sa doctrine : elles en ont beaucoup moins aujourd'hui pour apprécier la vérité de cette doctrine.

60. Et comme praticien! — Autre chose est en effet de présumer, de souhaiter, de croire l'immortalité de l'ame comme spéculation philosophique, autre chose de régler sa conduite intérieure et extérieure en conséquence.

61. Voilà au moins ce qu'enseigna le Christ; car quoique maintes nations crussent avant lui à la punition des mauvaises actions dans l'autre vie, cependant il ne s'agissait que d'actions qui, portant préjudice à la société civile, étaient déjà punies par elle dès ce monde. A lui seul était réservé de recommander la pureté intérieure du cœur, en considération d'une autre vie.

62. Ses élèves ont fidèlement propagé cette doctrine; et n'eussent-ils d'autre mérite que d'avoir fait circuler plus généralement, et chez un plus grand nombre de peuples, une vérité que le Christ semblait n'avoir destinée qu'aux Juifs, cela suffirait pour les ranger parmi les instituteurs et les bienfaiteurs du genre humain.

63. Qu'ils aient mêlé, du reste, cette grande doctrine avec d'autres dogmes d'une vérité moins lumineuse et d'une utilité moins considérable, pouvait-il en être autrement? Ne le leur reprochons pas, mais cherchons plutôt sérieusement si ces dogmes-là mêmes, sur-

ajoutés par eux, n'ont pas donné une nouvelle impulsion à la raison humaine.

64. L'expérience du moins démontre clairement que les nouvelles Ecritures ont été et sont encore le meilleur livre élémentaire pour le second âge du genre humain.

65. Les nouvelles Ecritures ont, depuis dix-sept cents ans, occupé l'esprit humain plus que tous autres livres; plus que tous autres livres elles l'ont éclairé, ne fût-ce même que par la lumière que l'esprit humain y a portée pour les contempler.

66. Il était de toute impossibilité qu'un autre livre quelconque devînt aussi généralement connu chez des peuples si divers; et il a incontestablement mieux valu, pour les progrès de l'esprit humain, que ce livre, et ce livre seul, occupât des têtes si différemment organisées, que si chaque peuple avait eu pour lui son livre élémentaire particulier.

67. Il était aussi indispensable que tous les peuples considérassent ce livre pendant un

temps comme le *non plus ultrà* des connaissances humaines; car il faut aussi que l'adolescent envisage d'abord ainsi son livre élémentaire, sans quoi l'impatience de finir l'entraînerait à des choses dont le fondement ne serait pas encore posé.

68. Et ce qui est de la plus haute importance, garde-toi, toi, individu plus capable, qui frappes du pied et brûles d'impatience à la dernière page de ce livre élémentaire, garde-toi de laisser apercevoir à tes camarades plus faibles ce que tu pressens ou ce que tu commences déjà à voir.

69. Tant qu'ils ne t'auront pas rejoint, ces camarades plus faibles, remets-toi à feuilleter ce livre, et cherche si ce que tu prends pour des artifices de méthode, pour des remplissages de didactique, n'est pas par hasard quelque chose de plus.

70. Tu as vu dans l'enfance du genre humain, par le dogme de l'unité de Dieu, que Dieu révèle quelquefois immédiatement de

simples vérités rationnelles, ou du moins qu'il donne son consentement et son approbation à l'enseignement, pendant un temps donné, de semblables vérités, sous la forme de vérités immédiatement révélées, afin de les répandre plus vite et de les fonder plus solidement.

71. Tu fais la même expérience dans l'adolescence du genre humain sur le dogme de l'immortalité de l'ame. Elle est prêchée comme révélation dans le second livre élémentaire, et non enseignée comme résultat de déductions humaines.

72. S'il est vrai que l'*Ancien Testament* ne nous est plus indispensable pour le dogme de l'unité de Dieu, s'il est vrai que le *Nouveau Testament* cesse également peu à peu de nous être indispensable pour le dogme de l'immortalite de l'ame, n'est-il pas possible aussi que les nouvelles Écritures *réfléchissent* encore d'autres vérités de cette nature, que nous devons contempler comme des révélations, tant que la raison ne sera pas parvenue à les ratta-

cher par voie de déduction aux vérités déjà reconnues par *elle?*

73. Prenons par exemple le dogme de la trinité. — Supposé que ce dogme dût, après des aberrations infinies de droite et de gauche, n'avoir d'autre fin que de mettre l'esprit humain sur la voie de reconnaître que Dieu ne peut pas être *un*, dans le sens où des choses finies sont *unes;* que son *unité* aussi doit être une *unité* transcendantale qui n'exclut pas une sorte de *multiplicité;* — Dieu ne doit-il pas avoir au moins la représentation la plus *complète* de lui-même, c'est-à-dire une représentation où se trouve tout ce qui est en lui? Mais tout ce qui est en lui se trouverait-il dans cette représentation, si la réalité nécessaire de Dieu, à l'égal de ses autres qualités, ne s'y trouvait que comme *représentation*, que comme *possibilité?* Cette possibilité épuise l'essence des autres qualités de Dieu, mais non pas, il me semble, celle de sa *réalité nécessaire.* — Conséquemment, ou bien Dieu ne peut pas avoir une représentation complète de lui-

même, etc. — Il est vrai que mon image, reproduite dans un miroir, n'est qu'une représentation *vide* de moi, parce que cette image ne reproduit *de moi* que ce dont les rayons tombent à la surface du miroir. Mais maintenant si cette image renfermait tout ce que je renferme, tout sans exception, ne serait-ce alors qu'une représentation vide, ou plutôt ne serait-ce pas une véritable *duplication* de moi-même? — Si je crois reconnaître une duplication semblable en Dieu, peut-être n'y a-t-il pas tant erreur de ma part qu'imperfection dans la langue, qui succombe à ma pensée; et toujours demeure-t-il incontestable que, pour rendre une telle idée populaire, on aurait eu grand'peine à s'exprimer d'une manière plus compréhensible et plus convenable que par la dénomination d'un *fils* que Dieu engendre de toute éternité.

74. Et le dogme du péché originel. — Supposé que tout finit par nous convaincre que l'homme, *au premier et au plus bas* échelon de son humanité, n'est pas si absolument maître

de ses actes qu'il puisse suivre les lois morales ?

75. Et le dogme de la satisfaction du fils. — Supposé que tout nous obligeât enfin à admettre que Dieu, malgré cette impuissance originelle de l'homme, a mieux aimé cependant lui donner des lois morales, et qu'en considération de son fils, c'est-à-dire en considération de l'ensemble personnifié de toutes ses perfections, vis-à-vis duquel et dans lequel chaque imperfection de détail disparaît, Dieu a mieux aimé remettre à l'homme toutes ses transgressions que de le laisser sans lois morales, et de lui interdire ainsi le bonheur, qui ne peut se concevoir sans la conscience ?

76. Qu'on ne m'objecte point la défense qui nous est faite de subtiliser sur les mystères de la religion. — Le mot mystère signifiait, dans les premiers temps du christianisme, tout autre chose que ce que l'on entend aujourd'hui par là; et la transformation des vérités révélées en vérités rationnelles est absolument nécessaire quand le genre humain

doit en profiter. A l'époque de leur révélation elles n'étaient certes pas encore vérités rationnelles, mais elles furent révélées pour devenir telles. Telle est, en quelque sorte, la table de multiplication que le maître d'arithmétique donne à ses élèves pour leur servir de régulateur en calculant. Que si les élèves s'obstinaient à s'en tenir à leur table, ils n'apprendraient jamais à calculer, et ils rempliraient mal le but dans lequel leur bon maître leur a donné un guide pour travailler.

77. Et pourquoi une religion dont la vérité historique, si l'on veut, se présente avec tant de défaveur, ne pourrait-elle pas nonobstant nous mener à des notions plus justes et plus vraies sur l'Être divin, sur notre nature, sur nos rapports avec Dieu, notions auxquelles la raison humaine ne serait jamais parvenue toute seule?

78. Il n'est pas vrai que des spéculations sur ces choses aient jamais fait de mal et porté le trouble dans la société civile. Ce n'est pas aux spéculations que ce reproche s'a-

dresse, mais au délire et à la tyrannie qui prétendent les empêcher et défendre aux hommes de s'y livrer quand bon leur semble.

79. Loin de là, des spéculations de ce genre, quels que soient leurs résultats en particulier, sont incontestablement les exercices les plus convenables à l'esprit humain, en tant que le cœur de l'homme est capable par là d'aimer la vertu pour les récompenses de la vie éternelle.

80. Car lorsque l'intérêt est encore le mobile du cœur, vouloir n'exercer l'esprit que sur ce qui touche nos besoins corporels, ce serait l'émousser plutôt que l'aiguiser. Il lui faut une pâture spirituelle pour parvenir à briller de tout son éclat, et pour atteindre la pureté de cœur qui nous fait aimer la vertu pour elle-même.

81. Le genre humain ne doit-il jamais parvenir au plus haut degré de lumière et de pureté? Jamais?

[illegible] permets pas ce blasphème à

ma pensée, Dieu de bonté! — L'éducation a son *but* dans l'espèce aussi bien que dans l'individu. L'objet qu'on élève, on l'élève pour quelque chose.

83. Cet avenir séduisant qui s'ouvre au jeune homme, l'honneur, le bien-être qu'on lui dépeint, y a-t-il là-dedans autre chose qu'un moyen de faire de lui un homme capable de remplir son devoir, alors même que cet avenir d'honneur et de bien-être disparaîtrait à ses yeux?

84. Tel sera donc le but de l'éducation humaine, et l'éducation divine n'y parviendrait pas? Ce qui réussit à l'art sur l'individu ne réussirait pas à la nature sur l'espèce? O blasphème! ô blasphème!

85. Non il viendra, il viendra certainement le jour de l'*accomplissement*, où plus l'intelligence de l'homme se sentira persuadée d'un avenir toujours meilleur, moins l'homme aura besoin d'emprunter à cet avenir des motifs pour ses actes, où il fera le bien parce que c'est le bien, et non parce qu'il s'y rattache des ré-

compenses arbitraires qui n'avaient pour but auparavant que de fixer avec plus de force son regard volage, pour lui faire reconnaître les récompenses intérieures et plus élevées qui attendent la vertu.

86. Il viendra certainement le jour d'un *nouvel Évangile éternel*, jour qui nous est promis même dans les livres élémentaires de la nouvelle alliance.

87. Peut-être même certains rêveurs des treizième et quatorzième siècles avaient-ils saisi une lueur de ce nouvel Evangile éternel, et peut-être ne se trompèrent-ils qu'en ce qu'ils annoncèrent son apparition comme trop prochaine.

88. Peut-être leur *triple âge du monde* n'était-il pas une idée si creuse; et certes ils n'avaient pas de mauvaises intentions quand ils enseignaient que la nouvelle alliance devait vieillir comme avait fait l'ancienne. Il subsistait toujours chez eux le même plan providentiel et le même Dieu, ou bien, pour leur faire

parler ma langue, le même plan d'éducation générale de l'espèce humaine.

89. Leur seul tort fut d'aller trop vite, et de croire qu'ils pouvaient transformer tout d'un coup leurs contemporains, à peine sortis de l'enfance, sans instruction et sans préparation, en hommes dignes de LEUR *troisième âge*.

90. Et voilà justement ce qui en fit des rêveurs. Les rêveurs jettent souvent un coup d'œil juste sur l'avenir; mais ce qui leur manque, c'est de savoir attendre cet avenir. Ils souhaitent que cet avenir soit hâté, et de plus hâté par eux; ils veulent réaliser dans l'instant de leur existence les choses pour lesquelles la nature met des milliers d'années. Que leur en revient-il en effet, si l'état meilleur qu'ils prévoient n'arrive pas de leur vivant? Renaîtront-ils? croient-ils renaître? Chose bizarre que cette rêverie soit la seule qui ne revienne plus à la mode chez les rêveurs!

91. Marche à pas insensibles, Providence

éternelle! laisse-moi seulement ne pas désespérer de toi, à cause de l'insensibilité de ton mouvement. Laisse-moi ne pas désespérer de toi, alors même que ta marche me semblerait rétrograde! Il n'est pas vrai que la ligne la plus courte soit toujours la ligne droite.

92. Tu as tant de choses à emporter après toi sur ton chemin éternel! tant de mouvemens obliques à exécuter! Qu'est-ce à dire, si l'on admet pour un moment que la grande roue lente qui mène l'espèce humaine à son état de perfection, ne peut être mue que par de petites roues plus accélérées, dont chacune apporte sa part de mouvement dans l'ensemble?

93. Il n'en est pas autrement! Cette même voie, qui mène l'espèce humaine à son état de perfection, il faut que chaque homme en particulier, tôt ou tard, l'ait parcourue en personne.—« Dans le cours d'une seule et même » existence, me dira-t-on? Le même homme » peut-il, dans le cours de sa vie, avoir été » juif sensuel et chrétien spiritualiste? peut-

» il plus encore, les avoir dépassés tous » deux. »

94. Pour cela non ! Mais qui empêche que chaque homme ait existé plus d'une fois dans ce monde ?

95. Cette hypothèse est-elle si ridicule pour être la plus ancienne, et parce que l'esprit humain la rencontra tout d'abord, lorsqu'il n'était pas encore faussé et affaibli par des sophismes de l'école ?

96. Pourquoi n'aurais-je pas fait sur la terre tous les pas successifs vers mon perfectionnement, qui seuls peuvent constituer pour l'homme des récompenses et des punitions temporelles ?

97. Pourquoi ne ferais-je pas plus tard tout ceux qui restent à faire, avec le secours si puissant de la contemplation des récompenses éternelles ?

98. Pourquoi ne reviendrais-je pas sur la terre toutes les fois que je suis en position

d'acquérir de nouvelles connaissances, de nouvelles capacités? Est-ce que j'en emporte chaque fois une telle masse qu'il ne vaille pas la peine de revenir?

99. Non pas assurément. — Serait-ce l'oubli de mes existences antérieures qui m'en empêcherait? Tant mieux si je les ai oubliées. Le souvenir qui m'en resterait ne ferait que m'ôter la possibilité de bien employer ma vie présente. Et d'ailleurs mon oubli actuel, est-ce un oubli éternel?

100. Mais je perdrais trop de temps, me dit-on. —Perdre du temps ! — Qu'est-ce qui peut me presser? Toute l'éternité n'est-elle pas à moi?

TABLE DES MATIÈRES.

L'ÉDUCATION DU GENRE HUMAIN.





